This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA FEMME

DANS L'ANTIQUITÉ

ET

D'APRÈS LA MORALE NATURELLE

PAR

JOSEPH DE RAINNEVILLE

PARIS

MICHEL LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Vivienne, 2 *bis*.

M DCCCC LXV

LA

FEMME DANS L'ANTIQUITÉ

LYON. — IMPRIMERIE LOUIS PERRIN

LA FEMME

DANS L'ANTIQUITÉ

ET

D'APRÈS LA MORALE NATURELLE

PAR

JOSEPH DE RAINNEVILLE

PARIS
MICHEL LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Vivienne, 2 *bis*.

M DCCC LXV

« Je ſuis ſérieux, tous les hommes le ſont ſur le papier ; & pourquoi ne pourrai-je pas auſſi forger mon ſyſtème, & préſenter au ſoleil ma petite lanterne ? »

(Byron, Don Juan, *chant XII, ſtrophe* 21.)

INTRODUCTION

La femme, ſans être encore arrivée dans l'état ſocial au point le plus élevé que l'on doive ſouhaiter & qu'il lui ſoit donné de pouvoir atteindre dans l'humanité, a cependant conquis dans nos ſiècles modernes une importance, un rôle & une dignité qu'elle ne poſſédait point dans les premiers âges des ſociétés. A quelle cauſe doit-elle cette ſupériorité & cette perfection relative?

La plupart des écrivains & des philoſo-

phes attribuent trop abſolument cette élévation de la perſonne féminine, ſoit à l'élément religieux qu'a apporté le chriſtianiſme, ſoit à la pureté de mœurs qu'on attribue aux Germains & qu'ils auraient pu introduire dans la ſociété moderne. Il importe à la grandeur de la femme & de l'humanité entière de rechercher & de prouver que, par elle-même, par ſa nature, par le ſeul développement de la civiliſation, elle devait néceſſairement atteindre à un degré ſupérieur & à l'égalité vis-à-vis de l'homme.

La philoſophie grecque a parfaitement conçu dans ſon enſemble le développement véritable qu'il fallait donner à la nature humaine. Spécialement ſur le ſujet ſi intéreſſant qui doit faire l'objet de cette étude, ſur la femme, ſur ſa dignité dans la famille, ſur le véritable rôle qu'elle doit remplir dans la ſociété, les ſages de l'antiquité ont émis les plus beaux prin-

cipes, & les hiſtoriens préſentent les plus admirables exemples

L'homme poſſède cette ſupériorité ſur l'animal, qu'il uſe de jugement & que, voyant le mieux, il tend à le pratiquer. Pour admettre que les mœurs fuſſent reſtées ſtationnaires, il faudrait calomnier la nature humaine & prétendre qu'étant eſſentiellement mauvaiſe, elle ne tend pas au bien. Il y a des obſtacles, il y a des faibleſſes, des bouleverſements qui troublent l'ordre régulier & normal ; & cependant de fait & hiſtoriquement, prenant l'enſemble du monde & des temps, on ne peut nier le progrès. La théorie contraire eſt démentie par l'expérience & les faits de chaque jour.

Le progrès naturel des mœurs eſt auſſi évident que le progrès matériel des ſciences, & ceux qui le nient ſont des aveugles, s'ils ſont ſincères, des hommes de mauvaiſe foi, s'ils ſont intelligents & ſérieux

Les ſages de la Grèce ont fondé un patrimoine ſacré de vérités dont nous jouiſſons encore aujourd'hui. Fouillons dans le tréſor pour reconnaître l'héritage dont nous ſommes participants, recherchons ces vieux diamants qui, mis au jour depuis deux ou trois mille ans, brillent encore d'un magnifique éclat & parons-en la femme.

DE L'INFLUENCE

DE

L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN

I

DE L'INFLUENCE

DE

L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN

Les théories payennes auraient-elles ſuffi pour aſſurer à l'épouſe le même reſpect qu'on lui rend aujourd'hui & le même rang de compagne qu'elle occupe dans la ſociété moderne? On peut en douter, tant les paſſions brutales de domination & de plaiſir ſe montrent difficiles à dompter.

Comme ces beaux & rares épis qui, à

la ſurface d'un champ, ſurgiſſent au-deſſus de tous les autres, ainſi apparurent, dépaſſant leur ſiècle & la ſociété où ils vivaient, les grands génies tels que Socrate, Platon, Ariſtote, Xénophon & Plutarque.

Nous ſommes fiers, pour la raiſon, qu'elle ait pu produire, au milieu des ténèbres du paganiſme, de véritables illuminations de vérités, & nous portons notre reconnaiſſance, après Dieu, juſque ſur la mémoire des grands hommes qui en furent les flambeaux.

Mais la ſemence de leurs enſeignements n'avait pu produire des moiſſons d'intelligences qui approchaſſent de leur hauteur; & il fallait, ſans doute, que la roſée céleſte de l'Evangile vînt féconder la terre pour que s'élevât le niveau général de l'humanité.

Le frein qu'impoſe la religion chrétienne a été certainement du plus puiſſant effet ſur les peuples; car l'homme, malheureu-

ſement, ſe montre bien plus affecté de la crainte des châtiments éternels dont on le menace, que de la vue pure & ſereine de la vérité.

Le chriſtianiſme, d'ailleurs, poſſède deux caractères eſſentiellement propres à la propagation de ſa doctrine & au développement de ſes préceptes.

Le premier eſt l'enſemble parfait de tous ſes enſeignements. C'eſt un ſoleil de vérité qui brille par tous ſes points, & éclaire d'une lumière plus pure & plus vive qu'aucune autre. De toutes les religions de l'antiquité, de toutes celles qui ſont maintenant en honneur, le chriſtianiſme eſt le culte qui offre les dogmes les plus ſublimes & la morale la plus parfaite. Nulle religion étrangère, comme nulle école philoſophique, ſoit ancienne, ſoit moderne, n'a jamais préſenté un corps de doctrines & de préceptes auſſi admirablement liés & enchaînés.

Le ſecond caractère remarquable à ſignaler eſt la *vulgariſation*. Dieu s'eſt incarné & a répandu ſon ſang pour le ſalut de tous & de chacun en particulier; le prix de chacune de nos âmes, que ce ſoit celle de l'eſclave ou du maître, de l'enfant ou de la femme, eſt le même à ſes yeux. Telle eſt la foi. — Ainſi fut poſé dans le monde le principe eſſentiellement populaire de l'égalité entre les hommes, principe qui devait attirer naturellement les maſſes; & ainſi fut fondée d'autre part l'excitation au proſélytiſme, tirée du mérite attaché à chaque converſion & indiquée par l'exemple du dévouement divin.

A ces deux grands points de vue, & en dehors même de l'aſſiſtance ſpéciale que la Divinité dut porter à ſon œuvre, on comprend combien ſe préſenta facile autant qu'heureuſe l'influence du chriſtianiſme au milieu des peuples.

Je rends à la doctrine chrétienne l'hom-

mage de ma plus humble admiration. La révélation & la loi évangélique me ſemblent choſes ſi belles, ſi pures, que leur divinité ſe dévoile d'elle-même. — Je ſens d'ailleurs la faibleſſe de notre intelligence, l'infirmité de notre raiſon, la méchante inclination de notre volonté ; je reconnais combien les ſens & la matière abaiſſent encore la meilleure part de l'être humain, notre âme. Et cependant, lorſque j'entends nier les bienfaits de la raiſon & le progrès naturel dans l'humanité, je me révolte, je m'indigne. Comme ces vieux Romains crucifiés injuſtement, qui s'écriaient en tournant les yeux vers l'Italie : *Civis romanus ſum!*... je jette mon appel au Ciel & me réclame devant Dieu de ma qualité d'homme & de créature intelligente.

Il paraiſſait de bon goût, à certaine époque, de prétendre que les anciens n'avaient rien vu de beau, rien connu de vrai, rien pratiqué de bon. Il n'y a pas

trente ans, un auteur très-célèbre écrivait dans ſon ouvrage le plus vanté, que ce que nous appelons proprement amour parmi nous, eſt un ſentiment dont l'antiquité a ignoré juſqu'au nom [1].

Il a paru récemment un ouvrage ſur la ſociété civile dans l'antiquité, ouvrage couronné de ſuccès, où ſe développe la même thèſe : « Le mariage, dit M. Schmidt, « n'eſt plus une ſimple union civile con- « tractée dans un but politique ou terreſ- « tre, il eſt devenu une *union des âmes.* » Les anciens, ſelon cet écrivain, « n'avaient « pas même conçu le ſentiment du véri- « table amour ! S'il y avait paſſion, la « ſenſualité en était la ſeule cauſe ; les « philoſophes eux-mêmes ne connaiſſaient « point d'autre amour entre l'homme & « la femme que l'amour des ſens... [2] »

[1] Le *Génie du Chriſtianiſme*, par Châteaubriand, liv. III, ch. 2.

[2] *Eſſai hiſtorique ſur la Société civile dans le monde romain*, par Schmidt, profeſ-

Une école entière vit encore qui voudrait jeter au bûcher tous les auteurs de l'antiquité. Je pardonne aux muſulmans fanatiques & ignorants d'avoir brûlé Alexandrie ; mais pour certains hommes qui, par leur intelligence, leur inſtruction & leur littérature, ſont les fils inconteſtables de Juvénal, de Virgile ou de Cicéron, je dis que cette penſée & de tels vœux ſont ſacriléges.

Animés d'un faux zèle religieux, ils s'attachent à nier l'œuvre de l'eſprit humain, & ſe figurent exalter le Créateur en humiliant l'intelligence de la créature. Cette étroite façon de célébrer Dieu conviendrait peut-être à la louange d'un conquérant ou d'un empereur, — la terre ſe tut devant Alexandre, — mais le Seigneur n'eſt pas un deſpote qui s'honore par le ſilence & ſe grandiſſe par l'abaiſſe-

ſeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, pp. 31, 40 & 176. — Liſez *Xénophon*, profeſſeur Schmidt !

ment de ſes ſujets : les Cieux eux-mêmes, ſelon l'Ecriture, racontent la gloire divine ; &, plus la raiſon humaine parle haut & proclame de vérités, plus ſa toute-puiſſance en tire d'hommage & de majeſté.

Il eſt permis à l'homme d'avoir une haute eſtime de lui-même, de ſes facultés, de ſes deſtinées, de ſa propre perfectibilité ; n'eſt-il pas le roi de la création, n'eſt-il pas fait à l'image de Dieu même, & le premier après lui dans l'échelle des êtres ?

Entre un orgueil abſurde & une juſte fierté, il y a toute la différence qui exiſte entre le faux & le vrai. Autant l'athéiſme & l'impiété ſont une abominable aberration du cœur & de l'eſprit, autant, après blaſphémer Dieu, je ne vois rien de plus inſenſé que de blaſphémer la nature humaine.

Ce n'eſt point faire injure au Seigneur que d'exalter la raiſon & ſes œuvres ; c'eſt le louer par l'ouvrage de ſes mains. Qu'im-

porte pour l'honneur divin qu'une vérité morale ſoit due à la lumière naturelle ou à la loi évangélique?

Reconnaiſſons que la nature humaine eſt aſſez éclairée, aſſez droite, pour qu'il exiſte un élan propre & indépendant vers le bien. — Ce ſentiment de chaque conſcience, affirmant le vrai & tendant au bon, produit un mouvement général dans la ſociété, qui la pouſſe en avant & la porte vers un degré de civiliſation ſupérieure.

Voyez quelles étaient les exhortations que Périclès adreſſait aux fils des héros morts pour la patrie : « Mettez, s'écriait-il, « vos premiers & vos derniers ſoins à nous « ſurpaſſer, ainſi que nos aïeux, par l'éclat « de votre renommée, apprenez que ſi « nous vous paſſons en vertu, notre vic- « toire fera notre honte, quand notre « défaite eût fait notre gloire. » — Le progrès moral eſt un but auquel l'humanité a toujours tendu.

Si, à de malheureux moments, elle s'arrête dans le progrès, rétrograde parfois ſur certains points; néanmoins, quelque longue, quelque pénible que ſoit la route, les idées vraies font toujours leur chemin.

L'influence de l'antiquité s'eſt étendue, ſans nul doute, juſqu'à nous; elle y produit encore de beaux fruits. Il eſt utile, même après l'Evangile, d'aller à la recherche de ces grandes ſources. Les plus illuſtres docteurs de l'Egliſe, ſaint Thomas & ſaint Auguſtin, invoquaient à chaque pas l'autorité d'Ariſtote & de Platon; nous irons y puiſer après eux & à leur exemple; & nous croirons avoir doublé la preuve & le reſpect de la vérité, excité encore plus à ſuivre les préceptes de la morale, quand nous aurons démontré l'admirable concordance des enſeignements chrétiens avec les plus hautes leçons de la ſageſſe antique.

DE L'INFLUENCE

DE

L'ÉLÉMENT GERMAIN

II

DE L'INFLUENCE

DE

L'ÉLÉMENT GERMAIN

Les mœurs primitives des Germains ont été fort vantées par Tacite. Sur ſon autorité, on attribue à ces peuplades une élévation morale qu'il eſt bien difficile d'établir d'après les autres témoignages que l'on recueille dans l'hiſtoire. C'eſt donc une queſtion de ſavoir ſi le moraliſte n'a pas pris dans ces récits la

place de l'hiſtorien, & ſi, décrivant les coutumes de ces nations, Tacite n'avait pas ſeulement pour but de donner une leçon à ſon ſiècle.

Ce qu'il a voulu faire, ce ſemble, était de cenſurer la corruption de ſes contemporains, de les rappeler à la pureté des temps primitifs en leur faiſant honte d'avoir à admirer des mœurs bien ſupérieures chez ceux qu'ils appelaient avec mépris des barbares. Ce qu'il a fait, c'eſt une magnifique ſatire du monde romain. — Si l'on doit donner toute ſon admiration à l'œuvre morale, on peut du moins ne pas conſidérer toutes les deſcriptions comme authentiques, tous les tableaux comme la peinture exacte de la réalité.

Tout au plus a-t-on pu conſtater chez un petit nombre de ces nations un certain ſentiment de déférence accordé aux femmes. On les ſuppoſait inſpirées en certaines circonſtances, ce qui leur donnait

comme un reflet céleſte : *Ineſſe quin etiam ſanctum aliquid & providum putant* [1]. Velléda, qui exerça une autorité réelle en Germanie, était regardée comme une divinité : *Numinis loco habitam* [2].

Les femmes germaines devaient donc leur influence, non point à la dignité de leur perſonne, mais à une cauſe exceptionnelle & étrangère à elles-mêmes.

D'après Tacite lui-même, la femme s'acquiert avec des préſents. « Ce ſont « des bœufs, dit-il, un cheval tout bridé, « un écu avec la framée & le glaive ; « c'eſt avec ces dons qu'on achète une « épouſe [3]. »

De telles offrandes repréſentent le prix dû au père en échange de la fille qu'il livre. Le mariage eſt donc chez les Germains un marché d'homme à homme ; la

[1] Tacite. *De more Germanorum*, VIII.

[2] Id., VIII.

[3] Tacite. *De more Germanorum*, XVIII.

conſéquence logique qu'on doit en tirer eſt que la femme, qui en eſt l'objet, était conſidérée par eux comme une *choſe*.

A l'examen des traces & à l'étude des lois que nous connaiſſons, on doit juger que l'autorité du mari ſur la femme devait être abſolue chez les Germains de l'invaſion [1].

En effet, dans la dureté native des lois germaines, le mariage de la fille dépendait uniquement du père; & celui-ci n'était aucunement tenu de conſulter ſon enfant ſur le choix du mari; il pouvait impoſer ſa volonté, & la liait de droit.

L'eſprit de la loi éclate clairement dans pluſieurs autres diſpoſitions. Quand un raviſſeur enlève une fille ſans le conſentement de ſon père, ce dernier peut réclamer ſa perſonne & des dommages &

[1] *Recherches ſur la condition civile & politique des femmes depuis les Romains juſqu'à nos jours*, par Laboulaye, p. 137. Paris, 1843.

intérêts. L'enlèvement d'une fille eſt conſidéré comme un attentat à la propriété paternelle. Si elle meurt avant que le raviſſeur ait acquis le *mundium*, celui-ci doit au père un *wergeld* de CCCC ſolidi. Tel eſt le droit en vigueur chez les Alemans, les Wiſigoths, les Lombards, les Saxons & les Bourguignons [1].

Le *mundium*, dans les mains du père, conſtitue une véritable valeur. La loi des Saxons fixe le taux légal à trois cents ſolidi, celle des *Alemanni* à quarante [2]. Mais le plus ſouvent l'achat du *mundium*, c'eſt-à-dire le mariage, était l'objet d'une convention amiable qui ſe traitait de gré à gré.

Frédégaire rapporte que Clovis ſe fiança à Clotilde, fille du roi des Bourguignons, *per ſolidum & denarium*, forme

[1] Laboulaye, p. 83 & 115.
[2] Id., p. 113.

encore uſitée ſuivant la coutume des Francs.

Le mari eſt tuteur & maître de ſa femme, dit brutalement le Miroir de Souabe, *der Frauen Vogt und Meiſter* [1].

De tels documents donnent une idée ſuffiſante des mœurs germaines, & ne permettent guère de ne pas révoquer en doute tous les récits de Tacite & les louanges qu'aurait mérité, ſuivant lui, cette légiſlation primitive. Ils nous font juger que le monde moderne doit fort peu à l'élément germain, & confirment dans l'idée que la pureté des mœurs & l'élévation de la femme ne peuvent réſulter de l'inſtinct humain, & ſont le fait & la preuve d'une civiliſation éclairée, intelligente & déjà avancée [2].

Les Germains, ſelon Tacite, ne favori-

[1] Laboulaye, p. 138.

[2] Kœnigswarter. (Voir à l'Appendice, note A.)

ſaient pas les ſeconds mariages pour les femmes, & il les en loue dans un magnifique langage. « Elles n'ont qu'un mari « comme on n'a qu'un corps & qu'une « âme; ce mari borne toutes leurs pen- « ſées, borne tous leurs déſirs; il n'eſt « pas ſeulement un mari pour elles, il eſt « le mariage tout entier [1]. »

Il eſt difficile d'admettre la vérité de cette aſſertion, car les diſpoſitions des lois des Bavarois, des Alemans, des Wiſigoths & des Bourguignons ne paraiſſent être qu'une copie du code théodoſien, & l'on ne peut, par conſéquent, en induire que le génie barbare proſcrivît naturellement les ſecondes noces [2].

De l'aveu même de Tacite, la polygamie régnait. Ne parle-t-il pas du cortége d'épouſes dont s'environnaient les

[1] Tacite. *De more Germanorum*, XIX.

[2] Laboulaye, 159 & 160.

chefs [1] ? Il eſt vrai que c'était un privilége de leur rang. Mais cette diſtinction même accordée aux grands, loin de ſauver le principe, ne devait-elle pas faire envier au peuple de généraliſer l'exception & lui faire rêver une polygamie générale ?

Telles étaient les mœurs primitives des Germains. Le chriſtianiſme auquel ils ſe convertirent & leur fuſion dans la ſociété romaine ſervirent grandement l'œuvre de leur civiliſation. Et néanmoins la transformation ſe fit péniblement. Une loi de Canut défend encore de vendre la femme à l'époux [2].

Peu à peu cependant les dons des fiançailles furent accordés à titre de douaire, & profitèrent non plus au père, mais à la femme elle-même.

Cet uſage de doter la fille, qui affirme la perſonnalité de la femme, ſa valeur

[1] Tacite. *De more Germanorum*, XVIII.

[2] Laboulaye, p. 84

ſociale, le reſpect de ſon ſort & de ſon avenir, *eſt le contre-pied des idées germaniques* [1]. Il faut en rapporter l'introduction à la vieille civiliſation des vaincus & à l'influence de la légiſlation juſtinienne. Ce fut encore par l'autorité du teſtament romain que le père de famille trouva le moyen légal de faire entrer ſes filles en partage de ſa ſucceſſion.

Dans un tel état des perſonnes, & dans une ſociété primitive organiſée tout militairement, ſelon le ſeul principe de la force brutale, chez des peuplades toutes guerrières, la femme, qui ne pouvait être ſoldat, devait être conſidérée comme fort peu de choſe. On ne doit donc pas s'étonner de la trouver privée de toute eſpèce de capacité civique.

La femme ne pouvait atteſter en juſtice, & c'était logique : pour témoigner, il fallait

[1] Laboulaye, p. 84.

ſe préſenter en armes & remettre ſa cauſe au ſort d'un combat. Le duel juridique tenait lieu d'information, de droit & de juſtice. Il eſt vrai qu'elle pouvait avoir pour défenſeur le père ou l'époux ſous le *mundium* duquel elle ſe trouvait. A celui-là de ſe battre pour elle, de même que, ſuivant la loi moderne, le père & le maître ſont appelés devant les tribunaux comme civilement reſponſables des dommages cauſés à autrui par leurs jeunes enfants, par leurs domeſtiques ou par les animaux qui leur appartiennent.

A une époque déjà plus avancée, en plein moyen-âge, que ſe paſſait-il encore? Charlemagne, dans l'acte de partage de ſon empire, après avoir ſéparé ſes royaumes entre ſes fils, décide que ſes filles reſteront en tutelle, & ne leur laiſſe que le droit de choiſir leur tuteur parmi leurs frères.

Nous avons les plaintes de Charles-le-

Chauve contre Baudouin, comte de Flandre. Il réclame au ſujet de l'enlèvement de Judith, veuve du roi des Angles, au nom du *mundium* qu'il a ſur elle, & qui lui a été ravi, dit-il, au mépris des lois divines & humaines.

Je n'ai point parlé de la loi ſalique, loi que l'on doit regarder comme fort reſpectable, car elle eſt d'une convenance marquée par la différence des ſexes. Les femmes ne ſuccédaient ni au trône, ni à l'alleu, — ainſi penſe M. Gaupp, — & c'était tout ſimple, puiſqu'il s'agiſſait de charges eſſentiellement militaires. La préférence des collatéraux mâles, en ce cas, était donc ſuffiſamment juſtifiée, & l'on ne peut s'étonner de la voir pratiquer à l'égard de ces ſortes de biens & d'héritages.

Mais quelle raiſon donnait-on de la loi ſalique ? On ne la fonde pas ſur la ſpécialité de la femme, mais on dit : *Que le royaume*

de France eſt de ſi grande nobleſſe, qu'il ne doit mie par ſucceſſion aller à femelle. Voilà ce qui ſe penſait encore aux temps les plus catholiques, à l'époque des croiſades, au temps des galants chevaliers & des troubadours flatteurs de dames. Voilà la raiſon qu'en rapporte le naïf Froiſſard. Il plaidait la cauſe d'indignité.

Il eſt donc bien conſtant que ce n'eſt qu'avec l'aide du progrès, le ſecours de la civiliſation romaine & chrétienne, non de par eux-mêmes & leur légiſlation primitive, que les Germains de l'invaſion ont pu arriver auſſi tôt à l'épurement de leurs mœurs, au triomphe & au reſpect de la femme.

PREMIERS AGES

III

PREMIERS AGES

DEUX raiſons principales établiſſent le rang & la dignité de la femme dans la ſociété. D'abord, l'exiſtence d'une âme chez elle comme chez l'homme, conſidération devant laquelle la diſtinction des corps ſe réduit à peu de choſe; en ſecond lieu, l'idée du droit égal de l'être faible, mais ſemblable.

Quoique fondé ſur la loi naturelle, ce n'eſt point à l'origine des ſociétés, dans le déſordre d'un premier chaos, que l'on

peut eſpérer de rencontrer le reſpect des droits de la femme. Il exiſte une perfection relative à s'élever au-deſſus des apparences matérielles & à les dédaigner pour s'attacher à la vue de l'âme. Une civiliſation où l'homme arrive à concevoir l'infériorité de l'action purement phyſique ſur la production effectuée avec l'aide de l'intelligence, & partant la ſupériorité de l'eſprit ſur la matière, eſt près de reconnaître & d'admettre, au moins en théorie, l'indépendance de tous les individus. Le ſauvage, l'homme primitif, ne conſidèrent que la puiſſance brutale : celle-là frappe premièrement les ſens; c'eſt ſur le ſeul degré de la force phyſique qu'ils établiſſent les diſtinctions ſociales. On ne peut eſpérer trouver conſacrée chez eux la dignité de la femme.

Il faudrait, pour l'admettre, qu'ils reconnuſſent qu'elle a une âme, & ils ne s'en doutent pas pour eux-mêmes; il faudrait,

de plus, qu'ils réfléchiſſent que cet âme étant de nature intelligente & libre, l'être féminin ſe trouve par conſéquent infiniment reſpectable & eſſentiellement indépendant, ſelon le vœu de la nature.

D'autre part, le ſentiment d'équité ne règne guère dans l'enfance des ſociétés. Il faut que l'homme ait ſouffert tous les chocs, ſubi toutes les meurtriſſures de la vie ſociale, pour qu'il vienne à ſonger qu'il doit exiſter un droit protecteur ſupérieur à celui de la force. Il s'impoſe alors le devoir de le reſpecter, voulant lui-même pouvoir invoquer la même garantie en face d'un plus puiſſant, & s'élève ainſi à l'idée de juſtice. L'homme n'arrive donc que par l'expérience, le retour intime ſur lui-même & la réflexion, à reconnaître la vérité du *Ne alteri feceris quod tibi fieri non vis;* grand axiome, principe de tout ordre & de toute équité, ſur lequel ſe fonde la conſcience humaine.

La ſociété grecque a eu ſes commencements. Tant que l'éducation intellectuelle du peuple ne fut pas faite, tant que régna le droit du plus fort ſans reſpect de celui de juſtice, la femme, évidemment moins douée ſous le rapport de la force brutale, ne put être conſidérée que comme un être abſolument inférieur. Objet précieux pour le plaiſir, utile aux ſoins du ménage, on ne lui reconnaît point d'individualité propre. Elle eſt attachée à l'homme au même titre que l'eſclave, pour le ſervir. Etre ſecondaire & paſſif, elle ſemble n'avoir pas le droit de vivre pour elle-même.

Auſſi vendait-on les femmes aux premiers temps de la ſociété grecque : ainſi le rapportent Strabon, Héraclide & Ariſtote [1]. Nous le voyons pareillement dans l'*Iliade :* les héros achètent au père la fille dont ils veulent faire leur épouſe.

[1] Ariſtote. *Polit.*, p. 90.

Sans vouloir rechercher toutes les conditions de cet état primitif, étude qui nous perdrait dans la fable, on doit cependant remarquer qu'à l'époque où parurent les grands philoſophes, d'heureux changements ſe trouvaient obtenus ſur les âges plus anciens.

Les Grecs du vieil Homère ſe vantaient déjà du progrès accompli de leur temps :

Ἡμεῖς τοι πατέρων μέγ' ἀμείνονες εὐχόμεθ' εἶναι.

(*Iliade*, chant IV, V. 405.)

c'étaient les arrhes de l'avenir, la preuve d'une marche en avant, d'une élévation progreſſive vers une civiliſation qui devait néceſſairement devenir meilleure du moment qu'elle allait être plus intelligente & plus éclairée.

« Perſonne ne pourra avoir plus d'une femme. » Cette loi date de Cécrops [1].

Du temps de Socrate, un décret parut

[1] *Athénée*, lib. XII, cap. I, t. V, p. 3.

qui permettait encore d'avoir deux femmes, mais il ſe trouvait motivé, & indiquait très-expreſſément que cette tolérance était accordée : *Vu le petit nombre des hommes* [1].

La dérogation conſtituait la reconnaiſſance du principe. Le progrès ſe fait ainſi pas à pas & commence par l'introduction théorique du bien qui peu à peu amène la pratique des meilleures mœurs.

La polygamie ne fut tolérée en Grèce que rarement & dans de certaines occaſions. A la ſuite d'une guerre déſaſtreuſe, l'Etat accorda quelquefois aux citoyens le droit de ſe choiſir pluſieurs femmes [2].

Il faut reconnaître que la raiſon d'intérêt général, — la propagation de l'eſpèce humaine, — n'était point un vain prétexte pour condeſcendre aux paſſions. C'eſt, au

[1] *Athénée*, t. v, p. 4.

[2] *Athén.*, XIII, 1; Aul. Gell., *Noct. Attic.*, lib. xv, cap. 20; Diog. Laert., II, 26; Suid., *in* Λειπανδρεῖν, cité par Robinſon, t. II, p. 255.

contraire, une conſidération ſi reſpectable, qu'on la trouve conſacrée maintes fois dans la Bible par la permiſſion divine & l'exemple des plus ſaints patriarches [1].

A Sparte, la monogamie fut établie de bonne heure, & Lycurgue la ſauvegarda comme une inſtitution précieuſe. Des lois ſévères étaient édictées contre l'adultère, & frappaient de la même peine l'homme & la femme qui s'en étaient rendus coupables. Elles ſubſiſtaient depuis Hyetus, citoyen d'Argos, qui, le premier, avait porté une loi contre ce crime [2].

La concubine exiſta cependant à Lacédémone & à Athènes, mais l'uſage en était regardé comme venant des barbares; & l'on voyait ſouvent l'épouſe légitime, fière & forte de ſon droit, la repouſſer dédaigneuſement de la maiſon.

Il y avait auſſi des courtiſanes. Solon,

[1] Voir Tertullien & ſaint Auguſtin, *Appendice*, note B.

[2] *Pauſan. Bœot.*, cité par Robinſon, t. II, p. 274.

devançant la prudence de nos adminiſtrateurs modernes, en avait fait une inſtition dans l'Etat, préférant avec raiſon circonſcrire le feu que de s'expoſer à le voir pénétrer violemment dans l'intérieur de chaque maiſon. Il eſt bien permis de louer la ſageſſe de l'antique légiſlateur [1]. C'était, ſi je puis m'exprimer ainſi, un exutoire aux paſſions vulgaires; il entendait en ceci créer une nouvelle ſauvegarde contre l'adultère, préſerver la paix des ménages & l'inviolabilité du foyer domeſtique.

Les proſtituées devaient porter en ſigne de diſtinction des vêtements ornés de fleurs. Sans les mettre hors la loi, on les maintenait hors de la ſociété [1]. Saint Louis ne fit pas autrement & renouvela les mêmes preſcriptions.

Par un progrès réel ſur les temps primi-

[1] Voir l'avis de ſaint Auguſtin ſur le même ſujet, à l'*Appendice*, notes D & E.

tifs, le mariage & la monogamie entrèrent donc dans la conſtitution civile.

La monogamie eſt une règle qui affirme pour ainſi dire l'égalité des époux. Déclarer que la fidélité d'une ſeule femme mérite la fidélité entière de l'homme, c'eſt poſer & réſoudre une équation de valeur. Si les bonnes mœurs n'étaient point encore régulièrement pratiquées, du moins les vrais principes ſemblaient déjà hors de cauſe, puiſqu'ils ſe trouvaient reconnus par la légiſlation & défendus par la pénalité.

Tel était l'état conjugal au moment où allait fleurir la ſociété grecque.

Ne dites pas, avec Tertullien, que lorſque Satan imite ainſi les lois du Seigneur, c'eſt pour nous narguer; & qu'après la luxure, le diable ſait ſe faire même de la continence un inſtrument de perdition [1]. L'argumentation ne ſerait pas ſé-

[1] Suid., *Artemid.*, lib. II, cap. 13, cité par Robinſon, t. I, p. 274. — Voir à l'*Appendice*, note C.

rieuſe, & d'auſſi abſurdes raiſons ſeraient dignes du faux ſyſtème que vous voulez prouver.

Dans la liſte des philoſophes & des poètes plus ou moins moraliſtes qui parurent alors, il y en eut certainement qui s'égarèrent dans des théories contraires. Mais ils ſont peu nombreux; & d'ailleurs l'eſprit humain, ſoit erreur réelle, ſoit tendance excentrique chez les penſeurs, n'a-t-il pas produit dans tous les temps des contradicteurs extravagants? A toutes époques l'on a vu ſoutenir les propoſitions les plus abſurdes, & la diſpute s'élever à l'encontre des vérités les mieux démontrées, les plus acceptées & les plus inconteſtables.

Philon a oſé prétendre que la femme n'eſt qu'un mâle incomplet; mais n'eſt-ce point encore une thèſe ſoutenue de nos jours [1]?

[1] *Tertullien*, p. 255.

Champfort a dit ſérieuſement : « que « l'amour, tel qu'il exiſte dans la ſociété, « n'eſt que l'échange de deux fantaiſies, « le contact de deux épidermes [2]. » Napoléon, qui pourtant devait être un penſeur, était plus brutal encore, car il diſait : « La femme eſt notre propriété, & « nous ne ſommes pas la ſienne ; car elle « nous donne des enfants & l'homme ne « lui en donne pas. Elle eſt donc ſa pro- « priété, comme l'arbre à fruit eſt celle « du jardinier [3]. »

Pouvons-nous nous flatter de l'unanimité de nos auteurs, quand on voit avancer, par un philoſophe du XIXe ſiècle, l'infériorité de la femme fondée en prin-

[1] *Philon.*, in-fol., t. II, p. 658. Voir à l'*Appendice*, note F.

[2] *Œuvres complètes de Champfort*. Paris, 1824, t. I, p. 413.

[3] *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 227. Paris, Philippe, 1836, t. II, p. 96. — Le grand empereur ſe rapproche ici du démocrate Proudhon. Voir à l'*Appendice*, note G.

cipe ſur ce qu'elle n'eſt qu'*un être paſſif?*
« Sa raiſon eſt louche comme les yeux de
« Vénus, & ſa conſcience débile en fait
« un être immoral, a écrit Proudhon [1].»
Jamais aucun ſophiſte de l'antiquité n'a ſu développer plus méchamment cette thèſe.

Peu de philoſophes, il eſt vrai, ont oſé pouſſer auſſi loin l'abſurde de leur logique. Mais il eſt bon nombre de moraliſtes qui de la faibleſſe de la conſtitution phyſique de la femme concluent encore à ſon infériorité, à ſon abaiſſement juſque dans l'ordre de la famille. Certains phyſiologiſtes ont prétendu que le cerveau de l'homme contient trois à quatre onces de cervelle de plus que celui de la femme. Ai-je beſoin de dire que la ſcience moderne a démontré la fauſſeté matérielle de cette aſſertion?

Sans vouloir rechercher dans les faſtes

[1] *De la Juſtice dans la révolution*, t. III, p. 339, 357 & 364; voir l'*Appendice*, note H.

écrits par Grégoire de Tours, ſi la diſcuſſion du concile de Mâcon, où fut ſoulevée par un évêque la queſtion de ſavoir ſi la femme était un homme, c'eſt-à-dire ſi elle avait une âme, fut ſoutenue bien ſérieuſement dans le ſein de l'aſſemblée, on eſt obligé de reconnaître que certains Pères de l'Egliſe ont tenté d'établir l'infériorité de la femme ſur des raiſons théologiques. « *Adam per Evam deceptus eſt*, dit ſaint « Ambroiſe, *non Eva per Adam. Quem* « *vocavit ad culpam mulier, juſtum eſt ut* « *eum gubernatorem aſſumat, ne iterùm* « *femineâ facilitate labatur* [1]. »

Quelques théologiens ont été chercher dans la Bible de miſérables ſubtilités pour en faire de ſinguliers arguments à l'uſage de leurs abſurdes théories. Ils prétendent que l'homme a été fait le premier, de Dieu ſeul & immédiatement, par exprès,

[1] Voir à l'*Appendice*, note I.

pour Dieu ſon chef & à ſon image, que la femme a été faite en ſecond lieu, après l'homme, de la ſubſtance de l'homme, pour ſervir d'aide & de ſecond à l'homme : *Mulier eſt vir occaſionatus* [1]; &, par un vain ſophiſme, ils y cherchent une cauſe d'infériorité réelle.

Ceux-là ſe prétendraient théologiens chrétiens & ne ſe ſouviennent pas de cette parole claire & nette de ſaint Paul : « *En Jéſus-Chriſt, il n'y a point de diſ-* « *tinction entre l'homme & la femme* [2].» S'il fallait tirer quelque déduction de l'origine de la femme, combien j'aimerais mieux penſer, avec ſaint François de Sales, qu'elle fut tirée du côté plus proche du cœur de l'homme, afin qu'elle fût aimée de lui cordialement & tendrement [3].

[1] CHARRON, t. II, p. 153.

[2] Saint Paul aux Galates, ép. III, 28.

[3] Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. XXXVIII, t. I, p. 167.

« La femme eſt, ſelon Diderot, une « courtiſane; ſelon Monteſquieu, un en- « fant agréable; ſelon Rouſſeau, un objet « de plaiſir pour l'homme; ſelon Voltaire, « rien [1]. » Eſt-ce une raiſon de méconnaître combien elle ſe trouve relevée dans notre ſociété? De tout temps, il y a eu des athées, comme dans toute civiliſation il pourra ſe trouver des philoſophes pour nier la dignité de la femme.

De pareilles théories, approuvées dans notre âge moderne par des écrivains qui paſſent pour ſages, ne permettent guère de faire reproche à l'antiquité, s'il ſe trouve d'ailleurs, comme de fait, que la maſſe des philoſophes anciens penſèrent tout autrement.

C'eſt à l'étude des plus grands maîtres de la ſageſſe grecque que nous allons nous attacher. Il faut croire que la reconnaiſ-

[1] *Hiſtoire morale de la femme*, par Legouvé, pp. 4 & 5.

ſance des vérités qu'ils avaient fait luire nous eût aſſez éclairés pour nous faire faire un certain chemin.

Les enſeignements que nous nous efforcerons de reproduire étaient ceux qui faiſaient autorité, les ſeuls par conſéquent dont l'influence dut ſe faire reſſentir dans les réſultats généraux, les ſeuls auxquels il put être donné de préparer l'avenir.

Ces grands guides ont éclairé la voie & feraient à eux ſeuls notre principale ſcience, ſi n'était venu le Chriſt. Sur leurs traces a marché la ſociété romaine, & la nôtre après elle, profitant du progrès acquis par ces deux civiliſations qui l'avaient précédée.

LES PHILOSOPHES

IV

LES PHILOSOPHES

ARISTOTE, PLATON

PLATON établit en doctrine la parfaite égalité des deux ſexes, à tel point qu'il ne les diſtingue même plus & réclame pour chacun d'eux des attributions parfaitement communes & identiques.

C'eſt dépaſſer le but que de méconnaître la conſtitution ſpéciale de la femme. La fonction ſacrée de la génération, comprenant chez elle la geſtation, l'allaitement

& les ſoins de la première éducation, la réſerve preſque forcément pour la vie d'intérieur. Sa faibleſſe phyſique lui interdit d'ailleurs les exercices violents, comme ceux de la guerre, de la chaſſe, & même les agitations du forum. Son eſprit, ſuivant la nature, n'a point de tendance aux affaires & aux ſoins de l'extérieur, & n'a de goût que pour les choſes intimes. Platon, négligeant ces propriétés du ſexe, non-ſeulement la relève de toute incapacité civile, mais lui donne l'égalité politique; il ne lui interdit même pas les fonctions publiques.

A peine quelques utopiſtes de nos dernières révolutions, Condorcet & Sieyès, oſèrent-ils demander autant. Il va juſqu'à preſcrire que les jeunes filles partagent toute l'inſtruction des jeunes gens : la gymnaſtique, la courſe à cheval; il veut qu'elles apprennent à tirer de l'arc, à manier le javelot; en certains cas, il les appelle

même au ſervice militaire. Et Platon prend ſi ſérieuſement ce ſyſtème d'éducation, qu'après avoir ordonné que les vierges s'exercent dans le cirque en luttes publiques, ainſi que faiſaient les jeunes athlètes, il déclare que celui-là *cueille hors de ſaiſon les fruits de ſa ſageſſe* qui chercherait occaſion de rire & de plaiſanter devant un tel ſpectacle [1]. Ce n'eſt point exalter la femme que de changer ſon rôle naturel pour lui faire partager les attributions de l'homme. Platon affirmait un principe juſte, mais il exagérait les conſéquences.

Le point eſſentiel à conſtater ici, c'eſt l'égalité des droits, & non la ſimilitude des rôles; ſa doctrine la proclame.

Platon, qui affirme ainſi la dignité de la femme, parle admirablement de l'amour.

Ariſtophane, dans le *Banquet*, l'expli-

[1] *La République*, p. 161.

que comme étant une tendance naturelle à reconſtituer l'unité de l'être primitif, que le Maître du ciel avait trouvé trop puiſſant, & qu'il avait diviſé en deux parties égales, *de la manière que l'on coupe avec un cheveu les œufs que l'on veut ſaler, ou que l'on ſépare une ſole* [1].

Cette origine fantaſtique donnée au ſentiment de l'amour convient au caractère du grand comique. Ce qui eſt au fond la vérité, c'eſt le déſir, la pourſuite inſtinctive de cette unité, & Ariſtophane ne plaiſante plus lorſqu'il dit que le bonheur c'eſt la rencontre & la poſſeſſion d'un être ſelon ſon cœur [2].

« Si c'eſt là ce que vous déſirez, pro-
« poſe Vulcain à deux amants, je vais
« vous fondre & vous mêler de telle
« façon que vous ne ſerez plus deux per-
« ſonnes, mais une ſeule, & que tant que

[1] *Le Banquet*, p. 274 & 276. [2] *Le Banquet*, p. 280.

« vous vivrez, vous vivrez d'une vie uni-
« que, & que, quand vous ſerez morts,
« là auſſi, dans le ſéjour des ombres, vous
« ne ſerez pas deux, mais un ſeul [1]. »

Quelque originale que puiſſe paraître cette théorie de l'unité primitive, le ſentiment naturel qu'Ariſtophane en fait découler le rapproche ſingulièrement du précepte chrétien. Ce n'eſt donc pas ſeulement l'Ecriture qui a preſcrit aux époux d'être deux dans une même chair, c'eſt encore la ſageſſe humaine qui a profeſſé que, dans le mélange complet avec la perſonne aimée, eſt la perfection de l'être & le ſuprême bonheur.

S'élevant à la conſidération encore plus haute de l'ordre général dans le monde & l'humanité, Diotime conclut pour Socrate, & proclame, que « l'union de « l'homme & de la femme eſt production,

[1] *Le Banquet*, p. 278.

« & que cette production eſt œuvre di-
« vine [1]. » N'eſt-ce point rehauſſer cette alliance à la dignité véritable & comme à la hauteur du ſacrement chrétien ?

Voilà ce qui ſe trouve dans Platon ſur la femme, l'amour & le mariage.

Ariſtote ſe montre plus réſervé, & tout en regardant l'homme & la femme comme équivalents, il ſe garde de les confondre & de les conſidérer comme abſolument ſemblables. Selon lui, ils ſont ſeulement complémentaires l'un de l'autre. A chaque ſexe appartient un rôle ſpécial dans l'œuvre ſociale ; il eſt indiqué par la nature, & marqué par les différences de conſtitution phyſique. Le caractère moral, ſelon lui, n'eſt pas davantage le même, il porte une empreinte particulière aux fonctions de l'individu. Ainſi, l'homme, qui a le premier rang dans les choſes de l'intelligence, n'a que le ſecond dans les choſes du cœur.

[1] *Le Banquet*, p. 306.

Eſt-ce la raiſon d'une infériorité réelle dans la balance? S'il y a plus de penſée d'une part, de l'autre ſe trouve plus de ſentiment. Or, lequel vaut le mieux du cœur ou de la tête? Les inſpirations de l'un ne valent-elles pas les intuitions de l'autre? Il eſt difficile de le décider.

Platon, abſorbé par l'idée de l'Etat, avait ſacrifié la famille à l'amélioration phyſique de la race & à une rêverie d'éducation citoyenne & patriotique. Ariſtote comprend que l'union de l'homme & de la femme ne ſe borne pas à la procréation, mais que l'état de famille eſt de beſoin naturel & fondé ſur la néceſſité d'entretenir les rapports d'une vie commune.

« Les fonctions ſe partagent; celles de l'homme & de la femme ſont très-différentes, mais les époux ſe complètent mutuellement en mettant en commun leurs qualités propres [1]. »

[1] *Morale*, t. II, p. 357.

Les enfants deviennent un nouveau gage d'union & le plus puiſſant lien qui puiſſe ſauvegarder la famille & retenir les deux parents enſemble par le partage & la ſolidarité des mêmes ſentiments.

Comme plus âgé & plus accompli, l'homme eſt appelé généralement à diriger la femme. Mais Ariſtote ajoute que celle-ci doit conſerver les attributions ſpéciales qui conviennent à ſon ſexe. Quand l'homme prétend décider ſouverainement de tout ſans exception, *il agit alors contre le droit, il méconnaît ſon rôle, & ne commande plus au nom de ſa ſupériorité naturelle* [1]. Les convenances phyſiques & morales ſont la ligne de démarcation qu'il faut reſpecter, & ſi l'homme, deſtiné à la vie extérieure, apparaît comme chef civil, l'épouſe, faite pour la vie intérieure, reſte tout naturellement reine de la maiſon.

[1] *Politique*, p. 42, & *Morale*, t. II, pp. 348 & 349.

Dans une pareille union, l'affection de l'homme & de la femme eſt tout à la fois *une utilité & une aſſociation*, déclare Ariſtote. Or, dans les théories du philoſophe, la valeur expreſſe de ce dernier terme implique poſitivement l'idée de deux êtres égaux, ſi ce n'eſt en tout, du moins à pluſieurs égards [1].

Auſſi l'adultère eſt-il un crime au même degré pour la femme & pour l'homme; Ariſtote le place au nombre des plus méchantes actions & des plus honteuſes, au même rang que le vol & l'aſſaſſinat [2]. Platon lui-même, ſorti ſans doute de ſes rêveries ſur la communauté des femmes, voulait que l'homme adultère fût déclaré infâme, privé de toutes les diſtinctions & priviléges des citoyens, & réduit à la condition d'étranger [3].

La femme, ſelon Ariſtote & Platon, eſt

[1] *Morale*, t. III, p. 415.
[2] *Morale*, t. I, p. 89.
[3] *Les Lois*, p. 248.

donc une véritable compagne, & ſa dignité mérite tout le reſpect de l'homme.

Les moraliſtes nous feront entrer plus ſpécialement dans le domaine des préceptes & des enſeignements pratiques. Dans ſon *Economique*, Xénophon diſtribue fort juſtement le rôle des époux, &, loin de ſacrifier celui de la femme, nous verrons combien tous ſes préceptes ſur l'union conjugale tendent à élever ſon âme, & à fonder ſon autorité dans l'ordre de la famille. Plutarque expoſe dans un traité ſpécial les plus précieuſes inſtructions pour choiſir la meilleure épouſe, & explique les façons dont il faut en uſer avec elle juſque dans les détails de l'exiſtence.

Ce ne ſera pas la faute des anciens maîtres ſi nous ne préſentons pas d'après eux les conſidérations les plus dignes, l'étude la plus complète de la femme & du mariage, conſidérée ſelon la ſageſſe humaine & la morale naturelle.

LES MORALISTES

V

LES MORALISTES

Principes & Préceptes

1° LA FILLE

PLUTARQUE recommande d'abord qu'on choiſiſſe ſa femme d'un bon ſang. Et par là il n'entend pas tant la nobleſſe de race, la race, ſelon Iphicrate, qui ſouvent commence à un nom obſcur & ſe trouve éteinte dans l'héritier indigne d'un nom fameux, mais celle qu'on nomme « la vertu de famille [1]. » Le courage

[1] Plutarque, t. XXIII.

de ſon père a coulé dans ſes veines, dit Homère de Télémaque [1]. Il nous fait entendre par là, remarque Plutarque, que les heureuſes ſemences de la vertu avaient été comme diſtillées dans ſon âme avec les principes de la vie [2].

Horace le dit :

Fortes creantur fortibus & bonis.
Eſt in juvencis & in equis patrum
Virtus; nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam [3].

Sous l'influence de la nourriture, du climat, des ſoins, & du choix des exercices durant pluſieurs générations, les corps acquièrent une diſtinction, une délicateſſe ſpéciale. L'eſprit eſt, je l'eſtime, au-deſſus de ces conditions animales.

Néanmoins on peut penſer, qu'à la ſi-

[1] Odyſſée, l. II, p. 191.
[2] *Plut.*, t. XXIII, p. 163.
[3] Horace, liv IV, ode 4.

militude du corps, l'âme humaine reçoit dans la famille, par l'éducation, des impreſſions qui lui donnent un caractère particulier de diſpoſition au vice ou à la vertu, & que l'habitude de voir faire le bien ou le mal exerce une grande influence ſur ſes inclinations, & par ſuite ſur ſes propres actes. — Ainſi que, par un phénomène remarquable, le fœtus ſubit dans le ſein maternel l'influence des objets extérieurs qui frappent l'imagination de la mère; ainſi, l'âme de l'enfant, avant même de raiſonner, reçoit & garde très-ordinairement l'impreſſion des actes bons ou mauvais qu'il a vu accomplir, de la morale plus ou moins ſaine qu'il a vu pratiquer dans la famille.

L'habitude forme cette ſeconde nature; auſſi la diſtinction de la naiſſance ſerait peu ſans la bonne éducation. — Elle eſt une des choſes les plus à conſidérer.

Lycurgue, voulant propoſer un apo-

logue qui frappât l'imagination du peuple de Sparte, afin de lui montrer le prix d'une bonne inſtruction & l'utilité de tous les exercices qu'il ordonnait, fit élever ſéparément deux chiens de même père & de même mère. L'un fut gardé au logis & nourri de bons morceaux; l'autre, inſtruit à manger peu, à courir dehors & à chaſſer. Les ayant enſuite amenés en pleine aſſemblée du peuple, il mit devant eux des friandiſes & fit en même temps lâcher un lièvre. « L'un & l'autre, traduit « Amyot, ſe rua incontinent ſur ce à « quoy il avoit eſté nourry : car l'un alla « à la ſouppe, & l'autre prit le lièvre [1]. »

Lycurgue, tirant la morale de cet exemple, s'adreſſa au peuple pour le faire juge : « Vous voyez, citoyens mes amis, comme « ces deux chiens eſtants nez de meſme « père & mère ſont devenus fort diffé-

[1] Plutarque, t. XVI, p. 67.

« rents l'un de l'autre pour leur diverſe
« éducation : & combien peult plus, à ren-
« dre les hommes vertueux, la nourriture
« que non pas la nature [1]. »

Cette inſtruction eſt bonne pour tous les temps & pour toutes les ſociétés. On doit ſe garder des jeunes filles élevées dans trop de luxe & de molleſſe. Leur âme, adonnée au ſommeil de l'intelligence & aux ſatisfactions matérielles, n'a pas l'habitude de l'activité de l'eſprit, de la victoire du raiſonnement ſur les ſenſations, peines & combats qui forment le caractère & établiſſent la ſupériorité de l'âme ſur la chair.

Il eſt de malheureuſes filles élevées dans l'excès contraire, celui de la ſévérité ; celles-ci ne ſont guère mieux préparées pour l'exiſtence conjugale.

Chez la plupart des peuples de la

[1] *Plut.*, t. XVI, p. 67.

Grèce, remarque Xénophon, les filles deſtinées à être mères, même celles qu'on prétend le mieux élever, ſont aſſujetties à un régime très-ſévère. Elles mangent du pain en petite quantité & fort peu de mets aſſaiſonnés. Le vin leur eſt tout à fait interdit, ou, ſi on leur permet d'en uſer, ce n'eſt qu'en le mêlant avec beaucoup d'eau. De plus, ils veulent qu'à l'exemple des artiſans, qui ſont la plupart ſédentaires, leurs filles vivent tranquilles, occupées à filer de la laine. Quels hommes, s'écrie-t-il, peut-on attendre de femmes ainſi élevées [1] ?

L'âme deſſéchée n'eſt ſuſceptible d'aucune expanſion de penſée ni de ſentiment; & ce n'eſt point dans une exiſtence tellement auſtère & reſſerrée que les facultés peuvent prendre leur développement. — Ainſi de nos jours pourtant, trouve-t-on

[1] Xénophon, *Rép. de Sparte*, chap. I.

encore de bon ton, dans certaines familles, d'élever les enfants. Pauvres êtres, dont la nature ſe vicie dans une atmoſphère trop renfermée! — Qu'arrive-t-il? Sortis de cet intérieur obſcur, le feu des plaiſirs les éblouit, ils vont ſe brûler aux flammes du monde, ou, la vue atrophiée, ils roulent leur vie entière dans le cercle des occupations vulgaires, tels que ces malheureux animaux qu'on aveugle pour tourner la roue. La liberté régnant dans l'Etat forme ſeule les grands citoyens; admiſe dans la famille, elle prépare de dignes & courageux caractères.

Xénophon préférait avec grande raiſon les inſtitutions établies par Lycurgue. Il exiſtait en effet, à Sparte, des exercices publics, auſſi bien pour les femmes que pour les hommes. Les filles, recevant ainſi leur développement naturel, s'élevaient à devenir de véritables compagnes.

Aujourd'hui encore, comme autrefois,

on va jusqu'à les tyranniser dans leur corps. Quelqu'une a-t-elle un peu d'embonpoint, la mère dit que c'est un athlète, lui retranche la nourriture [1]. Sotte & cruelle tendresse! égarement de l'esprit & du cœur!

La naissance étant bonne & l'éducation vertueuse, quelles seront les qualités les plus désirables chez une femme?—Il convient d'apprécier tout d'abord celle qui frappe les yeux, & de commencer par parler de la beauté physique.

La perfection de l'être humain, comme celle de la créature en général, consiste dans son accord avec sa fin. L'idée de la beauté humaine résulte donc de l'assemblage des connaissances particulières que nous possédons. « C'est, dit Winkelman, « le produit de l'esprit qui cherche à se » créer un être à l'image de la première

[1] Térence, l'*Eunuque*, acte II, scène IV.

« créature raiſonnable exiſtante par la « volition de l'intelligence divine [1]. » L'idée de cette beauté relative, les Grecs la comprirent & la glorifièrent plus que tous les autres peuples.

Le type n'eſt pas cependant tellement abſolu que tous acceptent unanimement le même. La vue de l'eſprit comme du corps étant naturellement finie, l'homme ne regarde que ſous un aſpect particulier, & s'attache à celui qui lui plaît davantage. Admirable combinaiſon qui crée les différents goûts en face de la diverſité indéfinie des perſonnes! Mais le conſentement commun, qui conſtitue une autorité d'autant plus reſpectable qu'il exiſte chez des nations plus civiliſées, détermine des principes généraux appuyés ſur l'analyſe, & confirmés par les traditions de l'art, que

[1] Winkelman, *Hiſtoire de l'Art chez les anciens*. Paris, Janſen, an II, t. I, p. 356. (Voir à l'*Appendice*, note J.)

nous admettons comme vérité & comme règle.

Deux ſortes principales de beauté ſont à diſtinguer : la beauté plaſtique & la beauté d'expreſſion.

La beauté plaſtique eſt celle qui naît de la convenance des parties entre elles. L'idée qu'on s'eſt formée de l'unité de l'être, détermine la ligne & la pureté de la forme.

La vue & la poſſeſſion de la beauté humaine élèvent l'âme vers la beauté céleſte, comme le plus grand & le plus magnifique ſpectacle que l'on puiſſe rapporter vers l'Auteur divin, lui-même la beauté ſuprême.

Si elle eſt vraie, la beauté phyſique doit refléter la beauté morale. « Lors donc que « vous calomniez la beauté, vous outra- « gez, ſans y penſer, l'âme elle-même, de « qui découle la beauté du corps [1]. »

[1] *Plutarque*, t. XXIII, p. 244.

Je l'aime cette femme aux traits droits & purs, à la taille noble & délicate, qui était l'objet de l'admiration enthouſiaſte des Grecs. Je l'aime cette femme aux robuſtes épaules, aux larges flancs capables de porter des hommes, qui eſt reſtée le type conſacré de la beauté romaine. Certes, de l'un à l'autre il y la différence de l'idéaliſme des Athéniens au poſitiviſme des maîtres du monde. Ce ſont, dans l'unité humaine, deux genres de forme qui caractériſent d'une empreinte ſpéciale la différence d'eſprit chez les deux peuples.

Les méchantes inclinations, peintes ſur la figure, la rendent plus ou moins hideuſe. « La malignité de la femme, dit « l'Ecriture, lui change tout le viſage ; elle « prend un regard ſombre & farouche « comme un vieil ours, & ſon teint de- « vient noirâtre comme un vieux ſac [1]. »

[1] *Eccléſiaſtique*, ch. XXV, v. 23.

La marque du vice eſt peut-être plus caractériſée encore chez la femme que chez l'homme; ſa nature corporelle eſt plus ſenſible & ſon expreſſionabilité plus grande.

Juſte retour de l'heureux contraſte que peut lui imprimer la vertu!

Dans la nature humaine cependant, qui ſe compoſe d'eſprit comme de corps, il faut conſidérer la généralité de l'être; & autant l'âme l'emporte ſur la matière, autant doit-on fixer l'attention ſur le caractère que l'intelligence imprime au viſage. Quand l'idée & la paſſion l'emportent, les traits ſe briſent ſous le choc des penſées & des ſentiments, la pureté des lignes ſe perd; mais la figure plus animée gagne une puiſſance enchantereſſe. Tel eſt, l'effet naturel de la beauté d'expreſſion.

Sans s'en rendre compte, perſonne n'aime guère le corps pour le corps. La beauté qui captive eſt celle qui reproduit

par un trait particulier le caractère ſpécial de l'âme & nos attachements perſonnels. — Ainſi ceux qui eſtiment davantage la bonté, la douceur & la tendreſſe dans une femme, préfèrent-ils les yeux bleus, les cheveux blonds, qui en ſont généralement la marque & l'inſigne. La couleur brune indique plus d'énergie & plus de force, plus de feu & plus d'ardeur. — Parmi nous, Français, qui priſons ſurtout la ſincérité, la grâce & l'eſprit, c'eſt l'ouverture du viſage, le charme, la mobilité des traits qui enlèvent le plus d'hommages.

L'œil de l'homme, il eſt vrai, faible pour percer juſqu'à l'âme, ſe trompe ſouvent; nous mettons d'ailleurs tant de légèreté, tant de promptitude dans nos jugements! Il ſe rencontre, d'autre part, des exceptions malheureuſes, ſuite des nombreux accidents impoſés à l'enveloppe humaine. C'eſt cependant, par l'obſervation attentive

de l'expreſſion, qu'on pourra s'éprendre d'un vilain viſage; & on aura raiſon de l'apprécier, car la beauté intérieure, rare d'elle-même, eſt bien préférable à la beauté corporelle ſans accompagnement des qualités qu'elle indique.

On amène un jour devant Socrate un pauvre garçon qui s'appelait Théetète. Son corps & ſon viſage étaient ſi groteſques, qu'on riait partout de ſa laideur. Le maître, loin de ſe moquer ſur ces vilaines apparences, l'interroge complaiſamment, reconnaît en lui une intelligence ſupérieure, s'attaque à ſon eſprit & ſe plaît à le faire briller par d'heureuſes reparties. Se tournant alors vers la foule étonnée & devenue ſérieuſe à ce ſpectacle: Va, dit-il, tu es beau, Théetète, car tu poſſèdes la beauté de l'âme, mille fois plus précieuſe que celle du corps.

Ainſi, pour celui qui cherche le feu & fait frapper le caillou, une humble pierre

donnera ſouvent plus d'étincelles que le marbre le plus pur & le plus tranſparent. Dans la recherche d'une femme, les natures intelligentes, celles qui vivent ſurtout de penſée & de ſentiment, — & ce ſont les bonnes, — doivent toujours viſer à la beauté de l'âme; partie, certes, principale & ſupérieure dans l'être qu'on veut s'attacher. Les charmes extérieurs exercent ſouvent une trompeuſe faſcination & font parfois de triſtes dupes.

A Babylone, les belles filles fourniſſaient la dot des laides. L'argent que les riches Aſſyriens donnaient pour obtenir les unes, ſervait à doter les autres, que l'on mariait aux pauvres gens.

Hélas! le culte de la beauté extérieure qui trompe ſouvent, mais qui encore eſt l'apparence du bien, attire aujourd'hui moins d'hommages, & c'eſt le poids des richeſſes qui l'emporte dans la balance.

« Nous recherchons, dit Théognis,

« des béliers, des ânes, des chevaux de « bonne race; nous voulons qu'ils ſoient « iſſus de parents généreux; &, néan- « moins, un homme de bien s'inquiète « fort peu d'épouſer une femme vicieuſe, « & iſſue de parents vicieux, pourvu « qu'elle lui apporte beaucoup de bien [1].»

Certains oſent afficher impudemment de telles prétentions. Comme ces citoyens qui, ayant mangé tout leur patrimoine, ſe mettaient eux-mêmes en marché, on ſe vend pour de l'argent à une héritière laide ou bête; proſtitution de l'âme libre aux jouiſſances de l'or!

O temps de fer! l'argent aujourd'hui s'appelle fortune! Une union de ce genre s'appelle un mariage de fortune. — Croyons que la Déeſſe antique n'aurait jamais mérité tant d'autels, ſi elle n'avait été que la ſœur de Plutus!

[1] *Plutarque*, t. XXIII, p. 195.

Lycurgue, pour encourager les hommes à un choix vertueux fondé ſur les qualités morales, inſtitua que toutes les filles ſe marieraient ſans dot. Combien de jeunes perſonnes riches & hautaines, gagneraient, à un tel ſyſtème! Moins confiantes en leur ſuccès, elles apprendraient à être meilleures, à valoir par l'inſtruction, le caractère & le ſentiment. De cette ſorte, nulle ne devait reſter à marier faute d'argent; aucune n'était priſe pour ſes richeſſes. On ne regardait qu'aux mœurs & conditions de la fille, & chacun ainſi faiſait élection de la vertu en celle qu'il voulait épouſer. « Or, ne ſe fault-« il marier, dit naïvement Plutarque, au « gré de ſes yeux ſeulement, ny au « rapport de ſes doigts non plus, comme « font aucuns qui comptent ſur leurs « doigts, combien leur femme leur ap-« porte en mariage, & ne conſidèrent « pas premièrement, ſi elle eſt condition-

« née de ſorte qu'ils puiſſent vivre avec « elle [1]. »

Les richeſſes ſont un bien non-ſeulement extérieur, mais même indépendant de la perſonne ; elles ont donc une valeur tout à fait étrangère & précaire.

Agéſilas avait lui-même excité ſa ſœur Cyniſque à prendre le goût des chevaux & des beaux équipages ; mais quand ſes courſiers eurent remporté le prix dans les grands jeux de la Grèce, ſon frère fut lui rappeler, de crainte qu'elle ne ſe livrât aux ſentiments d'une ſotte vanité, « que le « ſoin de les nourrir annonçait l'opulence, « & non le courage [2]. »

Les femmes vaniteuſes & mondaines s'adonnent ſouvent au luxe déſordonné des bijoux & des vêtements. C'eſt un faux luſtre que celui qu'elles prétendent ſe

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 15.

[2] *Xénophon*, Vie d'Ageſilas, ch. IX.

donner ainſi; au point de vue même de cette beauté phyſique qu'elles veulent faire briller, le jugement eſt mauvais. Trop de parure, loin de relever la figure, écraſe ſouvent par ſon éclat. — Lyſandre répondait à Denis le Tyran, en refuſant des habillements ſomptueux qu'il lui envoyait pour ſes filles : « Je craindrois que ces « robbes ne les feiſſent trouver plus lai- « des [1]. »

Du temps de Juvénal, le beſoin d'excentricité pouſſait déjà les femmes à affecter quelques formes du vêtement des hommes. Les poètes ſatiriques y trouvaient l'objet de leurs leçons : Quelle « peut être ſous un caſque la pudeur « d'une femme qui déroge à ſon ſexe « pour uſurper le nôtre [2] ? »

La prétention dans la miſe & dans la toilette nuit autant à la véritable beauté

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 335. [2] Juvénal, ſatire VI.

phyſique que la prétention d'eſprit & l'afféterie à ce qu'on peut avoir d'intelligence. Les objets extraordinaires diviſent l'attention, la portent ſouvent tout entière ſur les ornements indépendants de la perſonne, & font oublier le ſujet principal.

Voyez, dans les mémoires ſur Socrate, une allégorie d'Hercule placé entre la Volupté & la Gloire.

« L'une avait un air décent & noble, « une grande propreté, de la pudeur « dans le regard, la tête modeſtement « inclinée; c'était là ſa parure : elle por- « tait une robe blanche. L'autre, délicate « & brillante d'embonpoint, avait pris ſoin « de ſe farder, pour paraître & plus « blanche & plus vermeille. Elle tâchait « d'ajouter à la hauteur de ſa taille par un « maintien affecté; ſes yeux s'ouvraient « avec effronterie; ſa robe laiſſait entre- « voir de belles formes. Elle ſe conſidé-

« rait, & elle obſervait en même temps ſi
« on la regardait : ſouvent même elle ſe
« mirait dans ſon ombre [1]. »

La Bruyère, je crois, n'eût pas mieux peint. Aux manières réſervées, aux façons ſimples, comme aux allures éblouiſſantes & effrontées, dans la rue, dans un ſalon, on diſtingue la femme vertueuſe, qui fait le bonheur, de la femme légère & coquette, qui morfond, navre le cœur, & briſe l'exiſtence.

Nous avons pu eſtimer combien étaient juſtes les idées que prônaient les grands philoſophes de l'antiquité. — Reconnaiſſons que rien n'a changé dans le jugement que portent maintenant les ſages. Les mêmes principes, les mêmes préceptes ſont encore aujourd'hui très-précieux pour éclairer & diriger; ils reſtent toujours auſſi utiles à recevoir & à pratiquer.

[1] *Xénophon*, Mémoires ſur Socrate, liv. II, ch. I.

Trois mille ans ſe ſont écoulés, les mœurs, les uſages des anciennes ſociétés ont été bouleverſés de fond en comble, & cependant ces obſervations ont conſervé tout le mérite de l'actualité, tant leur étude ſur la nature & ſur les habitudes humaines était vraie & perſpicace.

Aidés de ces enſeignements, précieuſes leçons de la morale antique, nous avons pu déterminer les vices qui, pour la femme, ſont le plus à éviter, comme les qualités qui ſe doivent davantage rechercher chez elle.

Il nous reſte à examiner quelles étaient les inſtructions propres au choix d'une épouſe. Nous expoſerons enſuite, le mariage fait, les moyens d'arriver par une ſage direction à l'union intime des âmes, ſur laquelle ſe fonde le véritable amour, à la droiture de conduite qui fait la proſpérité de la maiſon & le bonheur de la famille.

LES MORALISTES

VI

LES MORALISTES

Principes & Préceptes

2° LA FEMME ET LE MARIAGE

La nature, déſireuſe de pouſſer à la propagation de l'eſpèce, a mis l'attrait du plus vif plaiſir à l'union néceſſaire de l'homme & de la femme. Mais la volupté eſt choſe paſſagère, ſujette à ſatiété, & d'ailleurs variable d'objet; cependant, l'enfant une fois né, il faudra le nourrir, l'élever; l'aſſociation prendra ſes charges. Un lien eſt néceſſaire qui re-

tienne l'homme à la femme, & oblige les deux parents enſemble à reſter les protecteurs du jeune être qu'ils viennent de mettre au monde.

Certainement il y a un charme continu attaché à l'état de famille; mais il ne ſuffirait guère, ſurtout chez l'homme, à prévenir le déſordre des paſſions. Il faut donc, dans une ſociété bien réglée, qu'il exiſte une obligation légale de reſter l'un à l'autre. La conſécration de l'union conjugale aſſure l'accompliſſement des nombreux devoirs qui découlent de la paternité. Elle eſt la ſauvegarde de l'enfant & le gage de l'œuvre. Voilà pour l'intérêt ſocial. — Aucune organiſation de ſociété ne peut ſuppléer à la conſtitution de la famille. Elle eſt la baſe primordiale de toute civiliſation. Sans elle l'humanité eſt à l'état de troupeau.

D'autre part, il y a une convenance intime & immatérielle, qui fait que

l'homme, pour être heureux, tend à ſe donner une compagne dans la vie, & que la femme, de ſon côté, cherche un ſoutien dans l'exiſtence. Ce beſoin inſtinctif de ſe compléter l'un par l'autre eſt tellement caractériſé, que l'on a toujous vu l'homme rechercher la beauté, la douceur & la grâce chez la femme, tandis que celle-ci a toujours eſtimé ſpécialement la puiſſance, le courage, l'audace & la rudeſſe même chez l'homme.

Ermippe rapporte qu'il fut un temps à Lacédémone, où les mariages ſe faiſaient ainſi : on introduiſait les filles à marier dans une chambre noire, entraient enſuite les jeunes gens qui n'avaient point encore de femmes. Quand ils ſe retrouvaient à la lumière, chacun était déclaré l'époux irrévocable de celle qui s'était jetée dans ſes bras [1].

[1] *Athénée*, t. V, pp. 2 & 3.

Notre deſtin n'eſt point auſſi aveugle que celui qui préſidait au mariage des anciens Spartiates; il nous eſt libre de choiſir au ſoleil, ſelon le jugement de nos yeux & de notre raiſon.

Le mariage eſt l'acte le plus conſidérable de la vie; il s'agit de s'attacher une compagne avec laquelle on devra communiquer de cœur & d'eſprit, avec laquelle il faudra vivre en union intime pendant l'exiſtence entière. C'eſt là du moins l'engagement que vous conſacrez.

Tel qui n'achèterait pas un cheval ſans le voir, acceptera facilement une épouſe qu'il ne connaîtra que ſur les rapports du monde, ou dont il ſe ſera épris ſur la première apparence. Une ſage & prudente élection comporte des chances de bonheur que refuſe ſouvent le haſard.

Il exiſte entre les êtres humains des différences évidentes d'eſprit, de goût & de caractère, qui établiſſent néceſſairement

des convenances ſpéciales. Ces ſympathies & ces antipathies naturelles, il faut les reſpecter avec ſcrupule. Telles natures, bonnes néanmoins, ſont eſſentiellement incompatibles, & faites de telle ſorte que, chez elles, le mariage ne ſera jamais plus que l'union extérieure.

Ce n'eſt point impunément que, dédaignant l'expérience & les moyens en ſon pouvoir, l'homme ſe livre à l'aventure; autant vaudrait dire que les vents inconſtants pouſſeront ſûrement la barque. L'intelligence eſt une bouſſole, la prudence un gouvernail.

Les anciens ont dreſſé une carte marine; elle indique les briſants cachés ſous les flots. Toujours ſûre, toujours précieuſe à conſulter, elle peut puiſſamment ſervir à la bonne conduite. Après cela, ſi l'on trouve l'écueil, ce ſera du moins un malheur ſans reproche dont on ſe conſole avec une réſignation ſans remords.

Il y a, dans la jeuneſſe, une première efferveſcence qu'il faut laiſſer paſſer avant d'être en état de ſonger ſagement au mariage. Le fer ardent doit être plongé dans l'eau avant de devenir acier; ainſi faut-il attendre que l'âme, pour acquérir toute ſa vigueur, ſe ſoit trempée au froid de l'expérience & de la raiſon. Alors ſeulement, l'homme, dans la plénitude de ſon intelligence & de ſa volonté, fera bien de chercher & ſera propre à choiſir la femme à laquelle il devra lier ſon exiſtence.

Les unions prématurées ſont peu favorables aux enfants qui en naiſſent, dit Ariſtote [1]; & c'eſt une remarque appuyée ſur toutes les obſervations de la ſcience que l'union de ſujets trop jeunes nuit au propre développement des époux & produit de faibles rejetons [2].

Platon a indiqué l'âge de trente à trente-

[1] *Ariſtote, Politique*, p. 252. [2] Voir à l'*Appendice*, note K.

cinq ans pour les hommes; Ariſtote détermine trente-ſept ans ou un peu moins. Pour la femme, dont la nature ſe montre plus précoce, & à laquelle d'ailleurs il eſt plutôt donné de dreſſer ſon caractère ſur celui de l'homme que de lui impoſer ſa propre perſonnalité, ce ſera de ſeize à vingt, ſelon le premier, & dix-huit ans environ, d'après le ſecond.

En Chine, il exiſte une loi qui oblige les parents à déclarer, préalablement à toutes fiançailles, les infirmités phyſiques de la jeune fille qu'on demande en mariage. — Une telle coutume devrait ſe trouver inſcrite dans nos codes, car le mariage eſt une convention loyale; les marchés de dupes font des mécontents & des malheureux pour la vie.

Si, de plus, une pareille diſpoſition pouvait être appliquée à la déclaration des défauts de l'eſprit & du caractère, elle épargnerait les délicates recherches que

nous allons ſignaler comme garanties. — On ſe marie trop ſouvent dans la chambre noire des Lacédémoniens, ſans moyen de voir, ſans pouvoir de juger les qualités intellectuelles & morales.

C'eſt un peu la faute de nos mœurs, qui, par fauſſe prudence, & fâcheuſe pruderie, éloignent plus que de raiſon les jeunes gens du commerce des jeunes filles.

A la femme, reine de la maiſon, il appartient de régler l'intérieur du ménage, d'y maintenir la bonne gouverne des choſes & des perſonnes. L'eſprit d'ordre qu'apporte une ſage épouſe eſt ſouvent plus précieux que la fortune même.

Le manque de biens matériels produit une gêne pénible dans le ménage; mais cette ſouffrance n'eſt reſpectable qu'autant qu'elle s'applique à la ſatisfaction des beſoins néceſſaires. Or, combien le plus

ſouvent eſt au-deſſus d'elle celui qui ſait marcher à pied & vivre ſimplement!

La ſatisfaction de l'eſprit & le contentement du cœur, voilà les éléments principaux pour le bonheur, & non pas une bonne table, ni la ſotte jouiſſance d'un luxe éblouiſſant.

Pour être riche & aiſé, fût-on dans une grande opulence, il faut ſavoir ordonner & reſtreindre ſes dépenſes. Ainſi éloigne-t-on la gêne & garde-t-on le moyen de ſe montrer toujours honorable. Les filles opulentes apportent ſouvent le déſordre & la ruine dans les familles, tandis que d'autres, au contraire, ſans grande dot, mais ſages, économes, apportent la proſpérité.

Lycurgue diſait à quelqu'un qui s'émerveillait de la grande ſimplicité de nourriture & de vêtement chez les Lacédémoniens: « Le fruit que nous recueillons de « cette ſi eſtroitte manière de vivre, eſt la

« liberté [1]. » On peut dire qu'elle apporte auſſi dans la famille la bonne humeur & la joie, ſi ſouvent détruites par les ſeules mauvaiſes affaires.

Les richeſſes bien ordonnées donnent, il eſt vrai, une certaine ſatisfaction au déſir de pouvoir, ſi naturel à l'homme; mais cette puiſſance matérielle eſt aſſurément une jouiſſance moins pure que celle qui réſulte de la grandeur intellectuelle. Cette ambition n'eſt encore ni la plus noble ni la mieux aſſiſe. Vaut-elle qu'on lui ſacrifie l'accord intime du moral? N'eſt-ce point profaner l'union ſacrée de deux êtres intelligents que de la ſubordonner à la fortune, & de la réſoudre en queſtion d'argent? C'eſt abaiſſer ſon amour, de la femme, âme intelligente & ſenſible, à l'or matière. Belle intelligence, bon cœur & noble caractère, voilà les qualités princi-

[1] *Plutarque*, t. XVI, p. 10.

pales pour le bonheur. Trop heureux ſi s'y trouve jointe la beauté phyſique qui en eſt la charmante expreſſion! — Les richeſſes ne ſont que bien peu en conſidération de tels biens.

Les noms ſe valent, les poſitions s'équilibrent, les terres ſont rapprochées, les fortunes s'égalent, voilà ce qu'on appelle un mariage de *convenance*, & le monde applaudit. Suppoſez encore un plus précieux aſſemblage : que chacun ait ſa valeur morale, & que toutes les hautes qualités ſe trouvent réunies ſur deux têtes, ce n'eſt point encore aſſez, il faut de plus l'amour. L'Amour, ce dieu capricieux & volontaire, que l'ancienne fable repréſentait avec un bandeau ſur les yeux, pour marquer ſans doute qu'il n'eſt pas toujours clairvoyant. C'eſt un enfant-dieu qu'on appellerait en vain. Il vient de lui-même ou ne vient pas. Sa règle n'eſt guère que le caprice. Lui ſeul cependant peut cou-

ronner le reſte & donner à deux époux la dot du bonheur.

Deux êtres libres, unis ſans amour, liés pour la vie, c'eſt pire que l'eſclavage du corps, c'eſt la ſervitude morale. Le devoir conjugal lui-même devient un acte de froide obligation, & l'on tombe dans l'abâtardiſſement des races. Il eſt des métaux excellents qui ne fondent pas toujours au feu, il leur faut le contact de quelque agent puiſſant pour les diſſoudre; ainſi eſt-il néceſſaire qu'il ſe rencontre entre deux natures cet indicible je ne ſais quoi qui fait fondre le cœur. Tel ce bronze corinthien, produit de l'on ne ſait quelle heureuſe combinaiſon que perſonnne n'a pu connaître ni deviner.

La femme, lorſqu'elle ſe marie, ſe trouvant ordinairement plus jeune que ſon époux, ſelon le vœu de la nature, qui la rend plus tôt propre au mariage, la tutelle de l'homme eſt donc toute naturelle, &

c'eſt ſon œuvre de parfaire l'éducation maternelle.

La femme prend facilement l'*aimantation* de celui qu'elle aime; mais celui-ci doit ſe garder d'abuſer de cette docilité naturelle qu'elle préſente. « Un mary, « dit Plutarque, qui n'aime que le corps, « fait que ſa femme n'a autre ſoing que « de ſe farder; qui aime la volupté, « fait qu'elle tient de la courtiſane & de- « vient lubrique & laſcive; & quand il « aime l'honneur & la vertu, il la rend « ſage, vertueuſe & honeſte [1]. »

L'homme doit butiner pour ſa femme; & de même que retombe ſur lui le ſoin de gérer les affaires & de pourvoir aux beſoins de la maiſon, il doit nourrir ſa femme du ſuc de ſes connaiſſances; pour cela d'abord en prendre, en chercher, & lui faire partager le fruit de tous ſes tra-

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 11.

vaux. « Amaſſe-luy de tous coſtez, comme « font les abeilles, tout ce que tu penſe- « ras luy pouvoir profiter, le luy appor- « tant toy-meſme & en toy-meſme, fais- « luy-en part, & en deviſe avec elle en luy « rendant amis & familiers les meilleurs « livres & les meilleurs propos que tu « pourras trouver [1]. »

Il ſe rencontre quelques femmes qui s'inſurgent contre la juſte influence & la direction de leur mari.

Elles ont tort, car l'homme qui les aime, ne leur fût-il pas ſupérieur d'intelligence, poſſède généralement plus d'expérience des choſes de la vie, & y ajoute d'ailleurs les illuminations du cœur, quand il reſſent pour elles la vraie tendreſſe qu'il doit avoir.

Il ne faut, d'ailleurs, aucune ſévérité dans l'exercice de cette magiſtrature de

[1] *Plutarque*, t. XV, pp. 28 & 29.

famille. — Si l'on blâme ſa femme, il faut que ce ſoit en ſon privé & en toute douceur. « Se jouer à part en ſecret avec ſa « femme, & la careſſer, & puis en public « la tanſer, la blaſmer & picquer de rudes « & aigres paroles devant le monde, » c'eſt laid & deshoneſte, dit Plutarque, & il a grande raiſon [1].

Certains hommes exagèrent méchamment leurs droits; ce ſont ceux qui s'étudient malheureuſement à rabaiſſer leurs femmes, ſe perſuadant qu'ils en viendront mieux à bout quand ils les auront rabaiſſées & ravalées [2].

Un tel ſyſtème manque tout à fait le but. Pour ceux-là, d'ailleurs, il n'eſt pas d'excuſe, même dans le fait d'un faux jugement; & je rappellerai la parole célèbre du poète Saadi : « Ne frappez point, « même avec une fleur, la femme char- « gée de mille fautes. »

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 9. [2] *Plutarque*, t. XV, p. 7.

La femme doit écouter le conſeil; mais il eſt de juſtice de ne pas lui demander plus qu'on ne fait ſoi-même. « Car celuy « qui prent les plaiſirs qu'il défend à ſa « femme, fait ne plus ne moins que s'il « luy commandoit de combattre des « ennemis, auſquels il ſe fuſt desja luy-« même rendu [1]. »

Elle auſſi a le droit de conſeiller ſon mari, & bien ſots ſont les hommes qui mettent leur ſupériorité à dédaigner les ſages avis de leurs épouſes.

En Chine, la femme, conſidérée comme ſolidaire des mérites & de la gloire de ſon époux, partage ſouvent les récompenſes honorifiques que donne le ſouverain. Cette coutume part d'une juſte idée de ſa haute reſponſabilité dans le mariage [2].

Les premiers légiſlateurs ont toujours eſtimé cette douceur ſpéciale, cette ſéduc-

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 28. [2] Voir à l'*Appendice*, note L.

tion au conſeil que la femme poſſède par nature à un degré ſi particulier; ils la conſidéraient comme une de ſes plus importantes qualités. « Solon vouloit que la « nouvelle mariée mangeaſt de la chair « de coing premier que de ſe coucher « auprès de ſon mary : ſignifiant, à mon « advis, par ceſte cérémonie, qu'il fault « premièrement que la grâce de la bou- « che, c'eſt-à-dire l'haleine, & la parole, « ſoit doulce, plaiſante & aggreable [1].

Les femmes ont, plus que nous, les inſpirations du cœur : elles jugent avec plus de délicateſſe & preſſentent plus finement. On peut donc dire en général qu'un mari devra toujours ſe confier à ſa femme, autant qu'elle ſera capable de ſecret.

Les femmes développent très-ordinairement un tact parfait dans leurs juſtes repréſentations. J'en prends pour exemple

[1] *Plutarque*, t. XV, pp. 4 & 5.

la femme de Pythes. Voyant ſon époux abſorber le travail de ſes ſujets pour l'exploitation de ſes mines au point de faire abandonner les champs, elle ſe chargea de leurs ſupplications & gagna leur cauſe en faiſant ſervir des mets d'or au repas de ſon mari. — Ainſi la ſageſſe des femmes ſait doucement & facilement faire entrer les bonnes réflexions dans les réſolutions des hommes.

« Plus d'une fois, dit Iſchomaque, je « me ſuis vu condamner à une peine, à « une amende déterminée. — Par qui ? « répliqua Socrate : voilà du nouveau « pour moi. — Par ma femme. — Et « comment te défends-tu avec elle ? — « A merveille, quand heureuſement j'ai « la vérité pour moi ; mais quand je ne « l'ai pas, j'ai beau faire, il m'eſt impoſſi- « ble de faire une bonne cauſe d'une « mauvaiſe [1]. »

[1] *Xénophon*, Economique, ch. XI.

Exemple plein de naïveté, qui exprime d'une manière charmante combien doit ſe partager dans l'intérieur d'un bon ménage l'autorité de la raiſon.

Quant aux femmes qui pouſſent le droit de conſeil juſqu'à uſurper la direction, qui ſe poſent dans la famille & devant le monde comme pouvoir exécutif, & qui repréſentent comme telles, je penſe comme Pœdarate : « Il ne fault, dit-il, louër ny les « hommes pour eſtre ſemblables aux « femmes, ny les femmes pour reſſembler « aux hommes, ſi, d'adventure, la femme « par quelque occaſion n'y eſt con- « traincte [1]. »

Chez quelques-unes, c'eſt le fait d'un orgueil mal placé qui leur fait dédaigner celui dont elles ont trouvé bon de prendre le nom & de partager la fortune. Juvénal avait raiſon : J'aimerais, oui, j'aimerais

[1] *Plutarque*, t. XVI, p. 87.

mieux pour épouſe une robuſte Vénuſienne, que vous-même, Cornélie, mère des Gracques, ſi vous m'apportez l'orgueil avec vos ſublimes vertus, & ſi vous gonflez votre dot des triomphes de vos ancêtres [1].

D'autres, ſans afficher de telles prétentions, ſe mêlent tellement à tout, qu'elles ſuſcitent le trouble & ſe rendent inſupportables. Fort honnêtes ſouvent & fort dévouées, mais trop agiſſantes, parlant beaucoup & inconſidérément, elles embrouillent les affaires & les rapports de ſociété, fatiguent tous ceux qui les entourent & ſpécialement leurs maris. Combien, avec Xénarque, pourraient envier les mâles des cigales dont les femelles ſont muettes!

Il ſe trouve des femmes pour leſquelles la jalouſie ſemble pour ainſi dire faire partie eſſentielle & indiſpenſable de l'amour.

[1] *Juvénal*, ſatire VI.

C'eſt d'elles que Byron a dit : J'ai vu des épouſes qui étaient la perle des épouſes, & pourtant faiſaient le malheur de deux exiſtences au moins [1]. Elles développent mille exigences, & récriminent à tout propos. Une telle conduite eſt maladroite, quand elle ne ſerait pas injuſte ; elle éloigne bien plus un mari qu'elle ne le rapproche, car il est mille fois moins dur, dit un proverbe indien, de ſubir la priſon que d'avoir ſous les yeux des ſourcils froncés & un viſage rébarbatif. — Qu'arrive-t-il? C'eſt que l'homme s'échappe autant qu'il le peut pour retrouver l'air libre & calme qu'il ne reſpire qu'au dehors, & s'éloigne davantage. — La douceur eſt toujours le plus grand attrait de la femme; c'eſt ſa force propre d'attirer & non pas de retenir.

La conformité d'humeur eſt choſe très-

[1] *Byron*, t. IV, p. 648.

importante dans le mariage : elle établit la ſolidarité des deux époux, elle eſt le meilleur ſigne de leur union intime. Plutarque veut qu'une bonne femme réfléchiſſe les impreſſions de ſon mari. « Si « le mirouër fait un viſage triſte & morne « à un qui eſt joyeux & gay, ou au con- « traire riant & enjoué à une perſonne « qui eſt mélancholique ou marrie, il eſt « faulx, & ne vault rien [1]. »

Si l'on demande tant de vertus & d'accommodement à la femme, il eſt entendu que le mari, en retour, ne devra pas être fantaſque, atrabilaire, qu'il devra être ſoumis à la raiſon dans toutes ſes impreſſions. Un tempérament égal s'appelle bon caractère, parce qu'il conſtitue à lui ſeul la plus précieuſe des qualités.

Oui, certes, il y a des difficultés dans la vie, des aſpérités dans l'exiſtence ; mais

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 9.

à quoi ſervirait-il d'avoir du courage & de la vertu, ſi l'on ne les emploie à les ſurmonter & à les adoucir?

Un noble Romain avait une épouſe qui paraiſſait accomplie aux yeux de tous. Il voulut néanmoins la répudier; & comme ſes amis l'en blâmaient, il leur répondit, en montrant ſon ſoulier : « Que luy fault-« il? n'eſt-il pas beau? n'eſt-il pas tout « neuf? & toutefois il n'y a celui de vous « qui ſçache l'endroit où il me preſſe & « me bleçe. — Voilà pourquoy, remar-« que Plutarque, « il ne fault point qu'une « femme ſe confie ny en ſes biens, ny en « la nobleſſe de ſa race, ny en ſa beauté, « mais en ce qui touche de plus près « au cœur de ſon mary [1]. »

Aux premiers moments, la paſſion fait trouver tout aimable dans l'objet aimé, les défauts ne paraiſſent pas, ou ſont excuſés;

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 13.

il y a d'ailleurs un charme ſecret à chaque petit ſacrifice que l'on peut ſe faire. Ces heureuſes diſpoſitions ſont fort précieuſes; c'eſt ſurtout dans les commencements du mariage qu'il importe de prévenir toutes les cauſes de déſaccord.

« Les pièces de bois qui ſont aſſemblées « & collées freſchement enſemble, ſe « desjoignent & deſuniſſent facilement & « pour la moindre occaſion du monde; « mais au contraire, quand les jointures « ſont bien ſoudées & aſſurées par un « long traict de temps, à peine les peult- « on plus deſjoindre ne ſéparer avec le « feu ny avec le fer [2]. »

Il faut profiter du beau temps pour élever un édifice; rien ne doit venir l'ébranler lorſqu'il eſt nouvellement conſtruit. Arrivent enſuite la ſaiſon plus froide, les vents contraires, les chocs, il réſiſtera à

[2] *Plutarque*, t. XV, p. 5.

tout; ainſi rien ne pourra plus détruire, une fois bien fondée, la douce habitude de vivre & de proſpérer enſemble.

« Une ſeule hirondelle ne fait pas le « printemps, non plus qu'un ſeul beau « jour; & l'on ne peut pas dire davantage « qu'un ſeul jour de bonheur, ni même « que quelque temps de bonheur, ſuffiſe « pour faire un homme heureux & for- « tuné [1]. »

Nous venons de voir qu'il était néceſſaire que la femme poſſèdât comme baſes morales ces premières qualités du caractère & de la docilité aux bons conſeils; étudions maintenant dans quelle voie l'homme devra diriger ſon épouſe, & la femme elle-même ſuivre la direction de ſon mari.

Combien les anciens ſe ſont appliqués à obſerver & à corriger les plus petits

[1] Ariſtote, *Moral.*, t. I, p. 30.

détails de l'exiſtence & de la perſonne extérieure!

Parmi les femmes, folles de briller & de plaire, & juſque parmi les honnêtes femmes, il en eſt qui ont le tort de s'enluminer le viſage. Iſchomaque poſſédait une épouſe, réputée perſonne de bien, & qui l'était véritablement. « Un jour, ra-
« conte-t-il à Socrate, je la vis couverte
« de céruſe, afin de paraître plus blanche
« qu'elle ne l'était, & de rouge pour ani-
« mer les couleurs de la nature. » — C'eſt l'œuvre des émailleurs d'aujourd'hui. —
« Me recevrais-tu plus amoureuſement
« dans tes bras, lui dit alors ſon mari, ſi,
« au lieu de te donner un corps ſain, for-
« tifié par l'exercice & d'une belle carna-
« tion, je me préſentais à toi, frotté de
« vermillon, les yeux peints, te faiſant il-
« luſion & te donnant, au lieu de ma per-
« ſonne, du vermillon à voir & à careſſer?
« — La Femme : Certes, j'aimerais mieux

« te toucher que du vermillon; voir la « couleur de ton teint & le vif éclat de « tes yeux que des couches de fard. — « ISCHOMAQUE : Crois, ma femme, que « je ne préfère pas non plus les couleurs « de l'art à tes véritables couleurs. Les « dieux ont voulu que, fans fe farder, le « courfier pût plaire à la jument, le tau- « reau à la géniffe, le bélier à la brebis; « les hommes croient auffi qu'un homme « eft très-agréable lorfqu'il n'emploie au- « cun fard [1]. »

Il eft des femmes qui s'imprègnent de fenteurs. Les conftitutions faines développent un parfum naturel; *c'eft le feul qui foit eftimable.* « Qu'un homme libre & un « efclave fe parfument, tous deux à l'inf- « tant exhaleront également une odeur « fuave; mais ce n'eft qu'avec le temps & à « force d'application que les exercices

[1] Xénophon, *Economique*, chap. x.

« libéraux répandent cette ſuavité qui « caractériſe l'homme libre. »

Voulez-vous abſolument répandre le meilleur encore de tous les parfums ? « Quelle odeur devons-nous exhaler ? dit « Lycon. — Par Jupiter ! celle de la vertu. « — Où la trouve-t-on cette odeur ? « — Ce n'eſt ſûrement pas chez les par- « fumeurs [1]. »

Souvent l'affectation porte encore plus loin et ſe répand ſur la perſonne entière. « Eſt-il rien de plus faſtidieux qu'une « femme qui ſe croit dépourvue d'agré- « ments, ſi elle n'a l'air grec quoique née « dans la Toſcane, & le ton d'Athènes « alors qu'elle eſt de Sulmone [2]. »

Ainſi ſe plaignait Juvénal que les Romaines de ſon temps employaſſent le grec

[1] Xénophon, *Banquet*, ch. II.

[2] *Juvénal*, ſatire VI. — Tertullien ſemble n'avoir fait que copier Juvénal dans ſes reproches aux femmes chrétiennes. Voir à l'*Appendice*, note M.

à tout propos, quoiqu'il fût plus honteux pour elles de ne pas ſavoir leur propre langue. Nous voyons de même certaines de nos précieuſes affecter un ton étranger, &, choſe plus ridicule encore, ſuivre l'exemple de certains hommes, ou paraiſſant tels, qui affectent le zézayement des anciens mignons.

Beaucoup de femmes, moins brillantes & moins fortunées, s'attriſtent & ſe déſeſpèrent, ſe regardant comme malheureuſes d'une poſition de fortune médiocre qui ne leur permet ni d'éblouir ni de triompher par l'éclat de leur luxe.

Que celles-là ſe conſolent en s'élevant aux ſentiments de la véritable grandeur!

« Tu ne ſaurois, dit Plutarque à Eury-
« dice, avoir les perles de ceſte riche &
« opulente femme-là, ny les robbes de
« ſoye de ceſte eſtrangère-cy, pour t'en pa-
« rer & accouſtrer, que tu ne les achettes
« bien chèrement; mais les ornements

« de Gorgo, femme du roy Léonidas, ou « de Cornélia,.... & de toutes ces autres « dames, qui jadis ont eſté pour leurs « vertus tant célébrées & renommées, « tu les peulx avoir gratuitement ſans « qu'il te couſte rien, & t'en parer & « orner, de manière que tu en vivras « heureuſement enſemble & glorieuſe- « ment [1]. »

Mais pour cultiver l'âme avant tout, on ne doit point étouffer l'élégance naturelle, ni négliger les ſoins utiles de la perſonne. C'eſt profaner le corps que d'agir autrement. Le ſcrupule ſur ce point eſt même une vertu, au dire d'un ſaint docteur [2]. C'eſt d'ailleurs auſſi l'intérêt de la ſanté. Lavater dit à ce propos qu'il ne croira jamais qu'un homme qui n'a pas le ſoin de ſa toilette puiſſe être autre

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 30. *Sales*, à l'*Appendice*, note N.
[2] Voir *Saint François de*

chofe qu'un être complètement défordonné au moral. Je fuis difpofé à le croire [1].

La fimplicité relevée par un goût pur & délicat, voilà la façon la plus aimable de fe préfenter, de féduire. On fe trouve doucement prévenu par la première vue, & fi la femme en eft digne, elle attire tout naturellement les hommages & l'admiration; fi l'effet n'atteint point auffi haut, elle s'eft montrée bonnement, & n'apparaît, du moins, jamais ridicule.

La fimplicité a pour excès, dans la fphère morale, le fans gêne; & la trop grande liberté des manières l'accompagne d'ordinaire.

La pudeur eft un inftinct, elle eft auffi la conquête & le figne d'une heureufe civilifation. Dieu a voulu que le refpect de cette convenance naturelle qui met un

[1] Voir à l'*Appendice*, note O.

voile devant le défir fût un attrait de plus pour la beauté & pour l'amour.

Ne nous étonnons donc pas que ce ſentiment exquis, qui fait le charme de la chaſteté & la délicateſſe de la volupté, ait été compris des anciens, ſi fins, ſi juſtes appréciateurs des qualités naturelles.

La Pudeur avait à Rome un autel révéré. C'était d'abord un culte de patriciennes; il devint bientôt populaire. Virginie, fille d'Aulus, y allumma le premier trépied. « Moi, s'écria-t-elle, je conſacre « cet autel à la Pudeur plébéienne, afin « que la même émulation qui exiſte dans « la République entre les hommes pour « la valeur exiſte auſſi entre les matrones « pour la pureté [1], » Energique émulation de toutes les Romaines pour le bien!

« Toute femme qui ſe préſentera en « public en trop grand négligé payera

[1] Tite-Live, liv. x, § 23.

« une amende de mille drachmes [1]. »
Telle était la loi chez les Grecs.

Un fait extraordinaire ſe préſenta chez les Miléſiens. Les jeunes filles priſes de monomanie ſe ſuicidaient à l'envi, ſans que rien pût les empêcher. En vain les parents veillaient. Une ordonnance portant que le corps de la première qui ſe tuerait ſerait promené nu à la vue de tout le monde, ſur la place publique, fit plus que tout le reſte ; le mal ceſſa ſubitement. Ainſi, celles que ni la douleur, ni la mort ne pouvaient retenir, s'arrêtaient devant la honte & le déshonneur, preuve de leur admirable pudeur [2].

Même en face de la mort, on voyait la femme grecque conſerver le ſentiment inaltérable de la pudeur. L'épouſe de Panteus meurt comme la vierge Agnès,

[1] *Hyperid.*, *apud Harpocrat.*, cité par Robinſon, *Antiquités grecques*, t. I, p. 272.

[2] *Plutarque*, t. XVI, pp. 154 & 155.

moins occupée de la crainte du couteau & des flammes, que du ſoin de préſerver ſon corps de la vue des hommes. Elle auſſi, la Grecque, arrivait au ſupplice par ſuite d'un ſublime dévoûment : ayant fui à l'ennemi pour y retrouver ſon mari priſonnier. Celui-ci, étant mort les armes à la main, la vie de ſa femme & celle de ſes enfants fut condamnée. Ils furent enſemble conduits au ſupplice, mais elle paſſa la dernière pour prendre ſoin de leur donner courage. « Finablement, dit Plu-
« tarque, s'eſtant elle-meſme accouſtrée
« & ayant avallé ſon veſtement autour
« d'elle, ſans vouloir ſouffrir qu'autre per-
« ſonne s'approſchaſt ny la regardaſt,
« ſinon le bourreau qui eſtoit ordonné
« pour luy coupper la teſte, elle mou-
« rut auſſi conſtamment que ſçauroit faire
« le plus vertueux homme du monde,
« ſans avoir beſoing de perſonne qui
« couvriſt ſon corps ny l'enveloppaſt après

« ſa mort, tant elle fut ſoigneuſe de gar-
« der, meſme à la fin, honeſteté qu'elle
« avoit tousjours obſervée en ſa vie, &
« retenant encore en mourant le ſoing
« de l'honneur dont elle avoit tousjours
« muny ſon corps tant comme elle avoit
« veſcu [1]. »

Caton priva de ſa charge un ſénateur romain, pour avoir embraſſé ſon épouſe en la préſence de ſa fille. La femme honnête doit conſerver toujours, même dans les plaiſirs permis, la dignité, la réſerve que commandent le reſpect d'autrui & les convenances d'une vie civiliſée.

La réſerve a auſſi ſon exagération dont il faut ſe garder, & les femmes doivent ſe défendre de tomber dans cette raideur & cette fierté exagérée qui inſpirent les manières ſèches & hautaines. Il en eſt qui, par fauſſe dignité, ſont trop diſpo-

[1] *Plutarque*, t. VII, p. 403.

ſées à ſe bleſſer & à s'irriter du moindre défaut d'étiquette, penſant bien autrement qu'Agaſiclès, qui déclarait que ce ne ſont pas les lieux qui honorent les hommes, mais les hommes les lieux [1]. »

Pour être naturelle & ſimple, ce n'eſt point à dire, comme Thucydide, que celle-là ſoit la plus vertueuſe & la meilleure de qui on parle moins autant en bien qu'en mal [2]. »

François, duc de Bretagne, apprenant qu'Iſabeau, fille d'Ecoſſe, qu'il voulait épouſer, n'avait aucune inſtruction dans les lettres, répondit qu'il l'en aimait mieux, & qu'une femme était aſſez ſavante quand elle ſavait mettre différence entre la chemiſe & le pourpoint de ſon mari [3]. Montaigne cite ce propos avec éloge; je trouve triſte qu'il l'approuve; c'eſt faire

[1] *Plutarque*, t. XVI, p. 5.
[2] *Plutarque*, t. XVI, p. 132.
[3] *Montaigne*, t. I, p. 272.

abſtraction de l'âme & des plus hautes qualités dont ſoit douée la compagne de l'homme.

Je crains les bas-bleus, dont le cœur eſt dans l'encrier & la main ſur la plume, comme dit Byron.

« Plus intolérable encore, cette autre « n'eſt pas plutôt à table, qu'elle exalte « Virgile & juſtifie le déſeſpoir de Didon. « Faiſant le parallèle des poètes, elle met « dans la balance d'un côté l'*Enéide*, & « de l'autre l'*Illiade*. Le grammairien « rend les armes, le rhéteur s'avoue « vaincu, chacun ſe tait [2]. » Telle eſt la précieuſe de lettres.

Mais ſi c'eſt une ſotte vanité que celle des bas-bleus, qui affectent l'importance d'eſprit, encore plus ridicule eſt celle qui porte une femme à ſe mettre toujours en avant, à ſe ſingulariſer par des excentri-

[1] *Juvénal*, ſatire VI.

cités qui en font ce qu'on appelle une femme à la mode.

Après avoir fait la critique de ces divers défauts, je parlerai du vice plus grave, qui eſt la deſtruction de l'union même du mariage. Il eſt des femmes qui repouſſent les ſages & vertueux conſeils d'un bon époux pour ſuivre les folies que leur inſpire un amant ſouvent très-indigne. « Elles ne « veulent pas croire que la royne Paſiphaë « ait aimé un taureau ayant un roy pour « mary, & néantmoins elles en voient au- « cunes qui ſe fâchent de leurs marits, leſ- « quels ſont perſonnes honeſtes & graves, « & s'abandonnent à d'autres qui ſont tous « compoſez de luxure, de diſſolution & « d'ordure, comme chiens ou boucs [1]. » C'était déjà Titania qui s'éprenait de Bottom.

Pour prévenir les mauvaiſes inclinations,

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 7. [2] *Plutarque*, t. XV, p. 11.

Plutarque donne un bon conſeil. « Il ne « fault point que la femme face d'amis « particuliers, mais bien qu'elle eſtime « communs ceulx de ſon mary [2]. »

Les coteries ſont choſe déteſtable & pernicieuſe, non-ſeulement à cauſe de l'eſprit étroit & frondeur qui y règne très-ordinairement, mais encore en raiſon des dangers d'une familiarité trop relâchée. L'intimité de ce genre prête aux occaſions malheureuſes qui deviennent la perte de la vertu.

L'étude que nous avons faite des qualités morales à rechercher chez la femme, comme des défauts à fuir & à corriger, nous a conduit à déterminer les conditions eſſentielles pour le bonheur dans le mariage. Si l'homme les a rencontrées telles dans une compagne, il ne tiendra qu'à lui de perpétuer ſa félicité juſqu'aux bornes de la vie, en attachant de plus en plus ſon amour & ſon culte à l'âme de celle qu'il aime.

Le mariage fait par ardeur de ſang & beauté de corps ſeulement, dit Plutarque, ne fonde pas une union durable. « Tout « ainſi comme le feu ſe prend à de la « balle & au poil de lièvre, mais auſſi « s'eſtaint-il encore plus toſt, ſi l'on n'y « met ſoudainement quelque matière « propre à le nourrir & entretenir [1]. »

L'aliment néceſſaire à l'union durable. au bonheur qui perſiſte, malgré la ſatiété que donne bientôt la volupté, c'eſt une noble amitié. « J'appelle homme vicieux, dit Pauſanias, cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'âme; car ſon amour ne ſaurait être de durée, puiſqu'il aime une choſe qui ne dure point; dès que la fleur de la beauté qu'il aimait eſt paſſée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, ſans ſe ſouvenir de ſes beaux diſcours & de toutes ſes belles promeſſes. Il n'en

[1] *Plutarque*, t. XV, p. 6.

eſt pas ainſi de l'amant d'une belle âme : il reſte fidèle toute ſa vie, car ce qu'il aime ne change pas [1]. »

Autant d'ailleurs l'intelligence l'emporte ſur la matière, autant l'amitié ſurpaſſe l'amour des ſens. — Elle eſt l'union la plus eſtimable, parce qu'elle eſt immatérielle. Son but eſt eſſentiellement noble, élevé, car il ſe fonde, non ſur l'échange des ſenſations animales, mais ſur celui de la penſée & du ſentiment.

« Les jouiſſances de la beauté ne « ſont point exemptes de dégoût : néceſ- « ſairement elles produiſent cette ſatiété « qu'on éprouve à une table chargée de « mets, au lieu que la ſainte amitié eſt « inſatiable, parce qu'elle eſt pure [2]. »

Celui qui s'attache à la beauté de l'âme reſte donc naturellement fidèle ; la fleur

[1] *Platon*, le Banquet, p. 261.

[2] *Xénophon*, Banquet, ch. VIII.

de jeuneſſe paſſe, mais ce qu'il aime ne change pas, & ſe perfectionne au contraire en avançant dans la vie.

L'amitié ſe préſente entre deux époux bien ſupérieure à celle d'homme à homme. En effet, chacun apportant des qualités ſpéciales, elle ne laiſſe place à aucune jalouſie; il y a même une ſolidarité d'intérêts qui la fortifie naturellement. C'eſt la perfection de la nature humaine que de préſenter un pareil enſemble.

L'âge, bien loin d'enlever à l'honneur & au reſpect de telles exiſtences, y ajoute plus de mérites encore.

« Des belles & honneſtes femmes, dit « Plutarque, la beaulté & amitié ne s'en « paſſe point, ny avec les rides, ny avec « les cheveux blancs; ains perſévère touſ- « jours juſques au ſépulchre & juſques au « monument [1]. »

[1] *Plutarque*, t. XXII, p. 83.

Il eſt convenable de terminer cette étude ſur la femme & la famille antique par quelques mots ſur la façon dont on y conſidérait les enfants.

Malgré les droits des pères, droits qui ſemblent durs, ſi l'on s'attache à la légiſlation, on voit les philoſophes moraliſtes regardant l'influence ſur les cœurs comme la meilleure, recommander aux parents une bonté indulgente.

Un fils avait fait mille folies pour des courtiſanes. Son père le gronde ſi ſévèrement, qu'il part s'engager au ſervice du roi. Menedême regrette alors ſes rigueurs & ſe répand en pleurs. —« Vous ne lui avez « jamais montré combien vous l'aimiez, « il n'a jamais oſé avoir confiance en ſon « père. Autrement ceci ne ſerait jamais « arrivé [1]. » Telle eſt la morale que lui fait Chryſès ſon ami. Elle ſe retrouve dans

[1] *Térence*, l'Heautontimorumenos, acte I, ſcène 1.

les *Adelphes*. « Je crois qu'il vaut mieux, « dit Micion, retenir les enfants par « l'honneur & les ſentiments que par la « crainte... Il ſe trompe lourdement, ce- « lui qui s'imagine que l'autorité, appuyée « ſur la crainte, eſt plus ſolide & plus du- « rable que celle qui eſt fondée ſur l'ami- « tié [1]. »

Il y a trop de parents qui écartent leurs enfants par la ſéchereſſe de leurs remontrances & arrêtent toute leur expanſion. On ne dit plus : *Madame ma mère ;* mais il n'y a pas de confiance. Ainſi les conſeils ſi utiles des parents ne peuvent guère être donnés, puiſque ſouvent ils ignorent, & en tout cas ſont mal reçus, car les dures gronderies révoltent facilement contre l'obéiſſance & même la raiſon.

On trouve de la tendreſſe vis-à-vis des ſiens des exemples auſſi naïfs, auſſi tou-

[1] *Térence*, les Adelphes, acte I, ſcène 1.

chants qu'aucun de ceux célébrés de notre temps. « Agaſiclès aimait fort tendrement « ſes petits-enfants, de ſorte qu'il jouoit « avec eulx parmy la maiſon, ſe mettant « une canne entre les jambes comme un « cheval; & comme quelqu'un de ſes amis « l'euſt veu & trouvé en ceſt eſtat, il le « pria de n'en dire jamais rien à per- « ſonne juſques à ce que luy-meſme euſt « des enfants auſſi [1]. »

Ce trait rappelle le ſouvenir d'Henri IV, jouant devant l'ambaſſadeur d'Eſpagne. Le meilleur des hommes comme le plus excellent des rois avait ſon précédent chez les Grecs.

La famille antique comprenait non-ſeulement les enfants, mais encore les ſerviteurs. Exercer la bonté envers les ſerviteurs qui vous entourent était conſidéré comme un des plus doux ſoins du mé-

[1] *Plutarque*, t. XVI, pp. 22 & 23.

nage & un des plus précieux ; car il rapporte la gratitude des hommes. J'en citerai comme preuve le dévoûment affectueux qu'Ischomaque recommande à sa femme de leur porter dans leurs besoins.

« Une des fonctions de ton sexe, dit-
« il, qui peut-être ne te plaira pas, sera
« de donner tes soins à ceux des domes-
« tiques qui tomberont malades. — Que
« dis-tu ? répond sa digne femme. Je
« n'aurai pas de plus grand plaisir, puis-
« que, reconnaissans de mes bons offices,
« ils doubleront leur attachement pour
« moi [1]. »

Recommandation touchante qui n'a rien à envier à la charité, & qui s'élève à la hauteur des mœurs les plus chrétiennes!

Quant aux devoirs vis-à-vis des enfants, ils semblent se résumer dans le précepte de leur apprendre à *porter* leur nom.

[1] *Xénophon*, Economique, ch. VII.

Voilà véritablement l'orgueil légitime dont on doit les inſpirer.

Il faut, pour ce but, leur donner des carrières utiles & honorables, ou du moins des occupations dignes d'eux.

Dans Sophocle, Ulyſſe dit à Achille :
« Fils du plus vaillant des Grecs, tu flétris
« l'éclat de ta race en t'occupant à filer [1]. »

Hélas! combien de jeunes hommes qui filent au lieu de donner l'exemple d'une vie active, utile à eux-mêmes & à leurs concitoyens! — Beaux, mais uſés, comme dit Byron, ils diſſipent leur vigueur dans des milliers de bras [2]. Ils ſont riches, ils ſont bien doués, le ſuccès leur ſourit, la conſidération eſt là pour récompenſer leurs travaux; mais non, *ils ne ſe croient nés que pour eux-mêmes* [3]. — On les trouve aux pieds des filles ou au milieu des che-

[1] *Plutarque*, t. XXIII, p. 207.

[2] *Byron*, Don Juan, chant XI, ſtr. 74.

[3] *Plutarque*, t. XXIII, p. 207.

vaux; vie indigne dont ils ſe relèvent rarement comme Achille. Juvénal a raiſon de dire : A quoi bon les images de tant d'illuſtres guerriers, ſi l'on paſſe les nuits au jeu à la face du vainqueur de Numance; ſi l'on ne ſe couche qu'au lever de l'aurore, au moment où ces généraux, ſaiſiſſant leurs aigles, marchaient à l'ennemi [1]?

De dignes enfants ſont le couronnemen d'un heureux mariage. « Ce qui nous « rend impériſſables, dit Platon, toute « l'immortalité que comporte notre na- « ture mortelle, c'eſt la génération [2]. » Ainſi s'explique l'inſtinct merveilleux par lequel les parents tiennent à leurs enfants. Ils ſont leurs *rejetons*, dans tout le propre & toute la force du mot.

L'exiſtence eſt ſi peu; on revit dans ſa poſtérité, & l'on meurt ſans autant de regret, quand on eſt aſſuré que ſon nom,

[1] *Juvénal*, ſatire VIII. page 307.
[2] *Platon*, le Banquet, t. VI,

ſon ſouvenir, vivant parmi les hommes, reſte comme un témoignage de prud'homie, aimé & conſervé reſpectueuſement dans le peuple de la cité.

J'ai recueilli, je crois, les obſervations les plus remarquables de Plutarque, de Socrate & de Xénophon ſur la morale du mariage, ſur la miſſion de la femme, ſur ſes droits dans la maiſon. Qu'on me pardonne d'avoir étendu mon étude juſqu'à apprécier moi-même & à développer les différentes qualités qui la doivent diſtinguer. C'eſt le côté pratique de cet eſſai. Platon & Boſſuet ſe ſont rencontrés dans la même penſée. L'amour, ont-ils dit, nous a été donné, pour aimer ce qu'il y a de meilleur.

Heureux donc celui qui peut dire, comme Iſchomaque, de ſon épouſe : *L'énumération de ſes devoirs fait l'énuméra-*

tion de ſes vertus ; & chez laquelle, comme le veut Socrate, le bon eſt *camarade du beau* [1].

[1] *Xénophon*, p. 705 & 712.

LES POÈTES

VII

LES POÈTES

EXAMEN DES TYPES

Je leur enverrai, dit Jupiter, un mal qui se fera aimer, qui les séduira par des charmes puissants & qui les entraînera dans l'abîme [1].

Hésiode explique ainsi par le fait d'une punition divine la création de Pandore, la première femme selon la mythologie grecque. Prométhée venait de dérober le feu,

[1] Hésiode, *les Travaux & les Jours*, trad. de M. Gin, p. 14.

& le Maître du ciel était irrité contre les mortels.

« La femme, dit auſſi Palladas, eſt « l'œuvre de Jupiter, le rachat du feu, & « ſa contre-partie funeſte [1]. »

Malgré cette méchante origine, peut-on prétendre que le vieux poète attachait au ſexe féminin une idée d'infériorité eſſentielle? Dans ſa Théogonie, il préſente un Olympe tout peuplé de déeſſes.

Les anciens ſe faiſaient des dieux à leur meſure, conformes aux vues qu'ils concevaient de leur propre humanité. Une telle façon d'apprécier rabaiſſe ſingulièrement l'Etre ſuprême, mais donne une idée juſte de ce qu'ils pouvaient penſer ſur les différences de nature exiſtant entre les deux ſexes.

Telle d'ailleurs qu'elle ſortit des mains de Vulcain qui en fut l'ouvrier, Pandore

[1] *Anthologie grecque*, t. I, p. 268.

était belle. Les habitants du ciel s'empreſſèrent de la doter & elle fut comblée de tous les dons. Elle avait la beauté des nymphes, & ſon regard inſpirait l'amour; Minerve & les Grâces la parent; les Heures ornent ſon front des fleurs du printemps; Jupiter donne la corbeille; funeſte ſurpriſe! « Pandore tenant dans ſes mains « un vaſe immenſe, en ſoulève le fatal « couvercle; les maux, les ſoucis cuiſants « s'en exhalent, ſe diſperſent ſur la terre; « un ſeul bien eſt renfermé au fond de « cette urne, l'eſpérance; elle s'arrête ſur « les bords du vaſe que Pandore s'em- « preſſe de refermer [1]. »

Reſtaient donc la femme & l'eſpérance pour compenſer tous les maux répandus ſur ce pauvre monde. L'eſpérance eſt fidèle, elle n'abandonne pas le plus infortuné; la femme douée de toutes les belles

[1] *Les Travaux & les Jours*, p. 17.

qualités, on ne l'obtient pas toujours. Qui poſſéderait ces deux biens enſemble, malgré toutes les triſteſſes que donne la vie, peut encore ſe dire heureux & doit rendre grâces au ciel.

Telle eſt la légende grecque. Elle ſe rapproche aſſez manifeſtement de la tradition biblique, qui rapporte auſſi à Eve, cauſe du premier premier péché, la déchéance de l'humanité & l'origine de toutes les douleurs.

Malgré la fable, malgré la Bible, quel eſt l'homme aſſez inſenſé ou aſſez déſeſpéré de bonheur pour former le ſouhait de l'enlever de ce monde & de la reſtituer aux cieux? Non-ſeulement elle repréſente la poéſie, le charme, la félicité de l'exiſtence, elle complète eſſentiellement l'humanité. Suppoſons un inſtant, puiſque nous ſommes ici dans le domaine de l'imagination, que la nature change les voies de la propagation de l'eſpèce & que l'humanité

ne comprenne que le ſeul ſexe maſculin, il ſemble que l'on peut prévoir que la ſociété ſe diſſoudrait faute de lien & que toute civiliſation deviendrait impoſſible.

Quelle que ſoit d'ailleurs la portée qu'il plaiſe d'accorder à la fable racontée par Héſiode, il eſt juſte de conſidérer que ce poète appartenait aux plus anciens âges de la ſociété grecque. Dans Homère, ſon contemporain, nous pourrons déjà remarquer quelques types de femmes qui s'élèvent à la hauteur de ce qu'il y a de meilleur & de plus noble.

Μῆνιν ἄειδε, θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.

La colère d'Achille eſt le ſujet de toute l'*Iliade*. Senſible à l'injure, le héros s'eſt retiré ſous ſa tente & refuſe de combattre. Mais pourquoi pleure-t-il, le dur guerrier? C'eſt qu'on lui a enlevé la jeune fille qu'il aimait.

Touchant tableau que celui d'Achille,

aſſis aux bords de la mer, charmant ſa peine & ſa douleur aux ſons mélancoliques de la lyre. Viennent les ambaſſadeurs des Grecs lui apporter les excuſes d'Agamemnon. « Les Atrides, s'écriera-t-il, ſont-ils donc « les ſeuls qui aiment & chériſſent leurs « épouſes ? Tout homme ſage & bon aime « avec tendreſſe celle qui partage ſa « couche, comme j'aimais, moi, Briſéis, « quoiqu'elle ne fût qu'une captive [1] ! » Bleſſure d'amour pour une femme, & il oublie la gloire, lui qu'enflammait naguères l'ardeur des combats, & qui avait ſu préférer l'honneur à une longue vie de délices. Il ne faudra rien moins que la mort de Patrocle & le ſentiment d'une vengeance fraternelle pour l'exciter à de nouveaux combats.

Dans l'*Odyſſée*, ſe détache le noble & gracieux portrait de Nauſica Ce n'eſt plus

[1] Homère, liv. IX.

une douce & timide captive comme Briſéis, mais une vraie fille de roi. Elle conduit bravement un char, & conſeille ſagement Ulyſſe. Comme elle le dirige avec prudence & l'enſeigne avec bonté!

De pareilles jeunes filles le prix eſt ineſtimable, & l'on s'étonne avec raiſon de les voir au plus offrant. Le père de famille reçoit l'argent de la dot, & le mariage paraît ainſi un marché & une enchère, comme ſi la femme était une ſimple choſe dont on peut trafiquer avec de l'or! Cette ſociété primitive n'était donc point formée à l'idée de l'individualité ſacrée & de l'indépendance de l'âme humaine. Toute notion de droit ſemble encore ſe réduire à la queſtion de puiſſance matérielle, & la faible jeune fille leur ſemble faite pour obéir paſſivement & ſe livrer de père de famille à époux comme de maître à maître.

Si la ſpontanéité de l'être féminin n'eſt

point encore reſpectée, ſi ſa volonté n'eſt guère conſultée, du moins ne peut-on pas dire que la dignité de la femme fût entièrement méconnue. Homère, au contraire, montre combien était compris le véritable amour, & fait ſouvent briller la valeur morale qui s'attachait à la bonne épouſe.

Se rencontre-t-il en aucun poème une ſcène plus touchante que celle des adieux d'Hector & d'Andromaque ? — Hector, dans ſa tendreſſe inquiète, prévoit déjà la ruine d'Ilion & le maſſacre de tous ſes guerriers. Mais, ni les calamités réſervées à ſa ville & aux Troyens, ni la mort du roi & de ſes frères, ni les malheurs même d'Hécube, ſa mère, ne l'affligent autant que l'affreuſe penſée de voir ſon épouſe chérie traînée en ſervitude, emmenée à Argos pour tiſſer la toile ſous les ordres d'une femme étrangère, & contrainte de porter la cruche aux fontaines de Meſſéide. « Que des monceaux de terre couvrent

« mon corps inanimé, s'écrie-t-il, avant « que j'entende les cris & les gémiſſe- « ſements de mon épouſe réduite à l'eſ- « clavage [1] ! » Et, dans ſon déſeſpoir, il court ſe jeter au plus fort de la bataille.

Pénélope, la demi-veuve d'Ulyſſe, préſente un caractère ſingulièrement remarquable par ſa fermeté & ſa conſtance. Epouſe fidèle au ſouvenir d'un époux que tous croient mort, elle repouſſe dédaigneuſement les prétendants. Obligée d'aſſigner enfin un terme, elle détermine celui où elle aura fini de tiſſer un voile immenſe qu'elle préparait à l'honneur funèbre d'Ulyſſe; mais chaque nuit, à la lueur des flambeaux, elle détruiſait l'ouvrage de la journée. Quand enfin ſa ruſe vertueuſe ſe trouve découverte, & qu'elle ſemble ne pouvoir plus reculer devant un choix, quelle n'eſt point ſa déſolation!

[1] *Iliade*, p. 147.

Elle invoque le trépas : « Puiſſe la chaſte « Diane, s'écrie-t-elle, m'envoyer aujour- « d'hui même une mort auſſi douce que « le ſommeil, afin que je ne verſe plus « de larmes en regrettant un époux riche « de toutes les vertus [1] ! »

Ulyſſe était digne d'inſpirer de pareils ſentiments, lui qui ſavait ſi bien comprendre qu'il n'eſt pas de bonheur plus grand, de bonheur plus déſirable que celui de deux époux « gouvernant leur maiſon, ani- « més par une ſeule & même penſée [2]. » C'eſt à Nauſica qu'il exprimait ces ſentiments; la jeune fille était propre à ſe laiſſer toucher d'un pareil langage, car telle était l'heureuſe union qu'elle voyait régner entre ſes parents. Aretè, ſa mère, était chérie de ſes enfants, du roi Alcinoüs & de tous les Phéaciens; on la vénérait comme une déeſſe, & on lui

[1] *Odyſſée*, p. 332. [2] *Odyſſée*, p. 116.

adreſſait de nombreuſes bénédictions toutes les fois qu'elle paſſait par la ville. Jamais ſon eſprit n'avait manqué de prudence, dit Homère, & par de ſages penſées, elle terminait les querelles qui s'élevaient parmi les hommes [1]. L'autorité de cette noble femme était ſi grande auprès de tous & particulièrement de ſon mari, que c'eſt à elle-même la première que Nauſica recommande à Ulyſſe d'adreſſer ſes ſupplications; ſa bienveillance peut le protéger pour l'avancement de tous ſes deſſeins.

Parmi les vieilles femmes dont parle Homère, il eſt deux figures remarquables : celle d'Euryclée, la nourrice de Télémaque, la diſcrète confidente de ſes plus ſecrètes penſées, & le perſonnage d'Hécube, la conſeillère du vieux roi. Jupiter envoie-t-il un meſſage à Priam, c'eſt à ſa véné-

[1] *Odyſſée*, liv. VII.

rable épouſe qu'il va le confier, & avec elle qu'il ſe conſulte pour l'exécution.

En général, Homère ne charge les femmes d'aucun vilain trait qui puiſſe les rabaiſſer dans l'opinion. Ne ſe montre-t-il même pas trop indulgent? Quand il parle de la funeſte Hélène, il l'appelle « la plus « noble des femmes [1], » & rejette tous les malheurs dont elle eſt cauſe ſur la volonté des dieux & la vengeance de Junon. Les vieillards d'Ilion eux-mêmes ne l'excuſent-ils pas pour ſa beauté? « Ce n'eſt « pas ſans raiſon, diſent-ils, que les Grecs « aux belles cnémides & les Troyens « ſupportent, pour une telle femme, de ſi « longues ſouffrances. Son viſage eſt « auſſi beau que celui des déeſſes immor- « telles [2]. » — Telles apparaiſſent les femmes dans Homère : belles, nobles & gracieuſes en leur jeuneſſe, épouſes le plus

[1] *Iliade*, liv. III.

[2] *Iliade*, liv. III.

ſouvent reſpectables, mères dévouées, objets de vénération dans leur vieilleſſe.

Mais, dira-t-on, toutes ces héroïnes manient le fuſeau, tiſſent la laine & la toile, lavent le linge & les vêtements, préparent le vin & le repas, & ſe livrent aux occupations les plus inférieures. — Les ſoins vulgaires de l'intérieur ne ſont en aucune façon l'indice d'un abaiſſement moral; c'eſt un ſigne de la ſimplicité des temps de les voir remplis par des princeſſes, mais rien n'importe moins à la réelle grandeur de l'âme. Si Homère, s'attachant parfois à ces qualités de ménage, néglige de parler des talents ſupérieurs de l'eſprit, c'eſt que, dans la ſociété qu'il dépeint, perſonne encore ne cultivait les choſes de l'intelligence. Que font en effet les héros? Ils mettent tout leur honneur dans la bataille, & encore, dans la guerre, conſidèrent-ils ſouvent le pillage & le butin bien

plus que la juſtice & même la gloire. Leurs jeux ſont des luttes de force; leurs plus grandes voluptés, ils paraiſſent les trouver dans les repas, &, pour exprimer le ſuprême bonheur dont il ſemble que l'homme puiſſe jouir : « Aſſis ſur ſon trône, « dit Homère, en face du foyer, ſe ver- « ſant du vin, il ſe repoſe comme un « immortel [1]. »

Quant à l'importance qu'on accordait déjà aux femmes dans la ſociété, nous la voyons apparaître à tout événement.

Comment a-t-on pu dire que les femmes étaient alors comptées pour rien? La cauſe de la guerre de Troie, c'eſt l'enlèvement d'Hélène; le ſujet de la colère d'Apollon, c'eſt qu'Agamemnon veut retenir la fille de ſon prêtre Chryſès; Achille ſe retire ſous ſa tente, parce que le roi des rois lui a enlevé Briſéis; tout

[1] *Odyſſée*, liv. VI.

l'*Odyſſée*, enfin, c'eſt la vertu de Pénélope, que vient couronner le retour d'Ulyſſe. Chez les immortels mêmes, que demande le Sommeil pour s'expoſer à toute la fureur de Jupiter? — Un ſeul prix peut l'y exciter. La main de Paſithée, la plus jeune des Grâces, qu'il ſe fait promettre par Junon.

Pour retrouver Pénélope, Ulyſſe brave tous les dangers que lui ſuſcitent les hommes & les Dieux; pour une épouſe perdue, les peuples allument la guerre, & les villes ſont détruites. La valeur morale des femmes était donc reconnue dès ces temps primitifs. Homère & ſes héros, s'élevant déjà au-deſſus des apparences & des coutumes ſous leſquelles elles pouvaient paraître humiliées, ſavaient déjà les montrer nobles, grandes, vertueuſes, dignes de tout hommage, de tout reſpect & de toute admiration.

La tragédie antique, haute expreſſion

de la penſée populaire, préſente des modèles du caractère le plus élevé. Les femmes dans Eſchyle, Sophocle & Euripide, marquent ſingulièrement par leur force & leur grandeur, ſoit dans le crime, ſoit dans la vertu. Que la foule les maudît ou les applaudît, de telles repréſentations n'en étaient pas moins faites pour frapper l'imagination populaire & laiſſer l'impreſſion d'une haute individualité, exiſtant également chez la femme & chez l'homme.

Dans la foule des femmes qui apparaiſſent dans les œuvres des trois grands tragiques, nous choiſirons les rôles les plus développés, les types les plus célèbres.

Les jeunes vierges occupent une place conſidérable. Telles brillent, au milieu de toutes, Antigone, Polyxène & Iphigénie. Ce ſont des portraits pleins de charme autant que de nobleſſe.

Antigone eſt l'exemple du dévoûment filial le plus admirable. Bien ſupérieure à

Etéocle & Polynice, ſes frères, qui abandonnent leur vieux & malheureux père, elle ſe ſacrifie pour ſoulager ſon infortune. Auſſi, quel beau témoignage lui rend OEdipe! « Depuis qu'Antigone, dit-il, a « pu m'être de quelque utilité, elle s'eſt « attachée à moi, & a été ma ſeule com- « pagne, & le ſeul ſoutien de ma vieil- « leſſe : uniquement occupée à me con- « ſerver une triſte exiſtence, elle a mépriſé « toutes les commodités de la vie de « Thèbes, pour ſouffrir la faim avec moi, « & me ſuivre à travers les forêts hériſſées « de ronces & d'épines, toujours nu-pieds « & toujours expoſée aux injures de « l'air [1]. »

Malgré les ordres du Sénat & les menaces de mort du roi Créon, elle rend les honneurs funèbres à Polynice, & l'on voit ſon courageux exemple enlever à ſa ſuite

[1] Sophocle, *OEdipe à Colonne*, acte I, ſcène VI.

une partie du peuple. Eſt-il poſſible d'imaginer plus d'amour fraternel, & à la fois plus de courage & de hauteur dans les ſentiments & dans la penſée? Comme elle raiſonne ſublimement le devoir & le dévoûment! Iſmène, ſa ſœur, plus faible dans le bien, refuſait de l'aider dans une entrepriſe auſſi audacieuſe que de braver les défenſes du tyran. « Pour vous, lui dit-« elle alors, déshonorez les dieux & les « morts, puiſqu'il vous plaît ainſi; aſſurée « d'être éternellement avec eux, j'aime « mieux leur plaire qu'aux tyrans. — Vous « entreprenez une choſe au-deſſus de « vos forces, répond Iſmène. — Eh! bien, « j'irai auſſi loin qu'elles me permettront « d'aller, réplique Antigone. Laiſſez-moi « m'abandonner à ma témérité, & m'ex-« poſer au péril: une honorable mort eſt « plus digne d'envie à mes yeux que des « jours coulés dans la honte [1]. »

[1] Sophocle, *Antigone*, acte I, ſcène I.

Et, comme pour donner plus de prix encore à une telle fermeté, le poète nous apprend qu'Antigone, qui bravait ainſi la mort, aimait & était aimée. Mais pour une telle âme, le devoir paraît bien au-deſſus de la paſſion, même la plus légitime. Les larmes de la douleur ont éteint dans ſon cœur tous les feux de l'amour. Aimer, c'eſt être heureux; elle ſent que ſon cœur briſé ne pourra jamais l'être. « Vivez, dit-« elle avec déſeſpoir, je ne vous envie « pas ce bonheur [1]. »

Polyxène eſt eſclave : ce nom ſeul lui fait aimer la mort. Dévouée au ſacrifice & amenée devant l'autel, elle voit les jeunes guerriers ſe préparer à porter la main ſur elle. « Au nom des dieux, s'écrie-« t-elle, en m'immolant, ſouffrez que je « meure libre; née reine, je rougirais « d'être appelée eſclave chez les morts [2]. »

[1] Sophocle, *Antigone*, acte II, ſcène III.

[2] Euripide, *Hécube*, acte III, ſcène I.

Elle déchire alors ſon voile, découvre ſa poitrine : « Choiſis, Achille, la tête ou le « cœur. » Et pour que rien ne manque à la pureté d'une telle héroïne, Polyxène mourante prend ſoin encore de tomber avec décence & de couvrir ſon corps de ſes vêtements, de peur que les regards n'offenſent ſa pudeur. L'enthouſiaſme s'empara de l'armée entière, à la vue d'un tel ſpectacle, & tous s'empreſſèrent de jeter des offrandes aux flammes. Ce que reſſentirent les Grecs préſents au ſacrifice, les ſpectateurs au théâtre ne devaient-ils pas le reſſentir auſſi & reporter leur admiration à l'honneur & à la gloire du ſexe entier?

Iphigénie paraît une victime plus touchante encore. Ce n'eſt point une captive préparée à tous les malheurs, mais une fille libre & heureuſe qui devait eſpérer toute félicité dans l'exiſtence. — Il faut ſe rendre les dieux favorables, & Calchas l'a déſi-

gnée. De cette immolation dépendent le départ des vaiſſeaux & le renverſement de Troye. — Sa mère veut l'exciter à la réſiſtance : « Ne tentons pas l'impoſſible, dit-« elle, je ſuis réſolue de mourir. C'eſt « peu ; je veux, ſans murmure & ſans « plainte, me ſignaler par une mort glo-« rieuſe & volontaire [1]. »

Achille offre ſon bras pour la défendre, elle le refuſe : « Qu'Hélène qui me ſur-« paſſe en beauté, anime les Grecs à com-« battre & à mourir pour elle ; je n'ai pas « cette vanité [2]. » Elle excuſe juſqu'à ſon père, qui la livre lâchement à Calchas. « C'eſt malgré lui, dit-elle, & pour la « Grèce, qu'il m'a perdue [3]. » Elle conſole Clytemneſtre, & s'encourage elle-même à une noble mort. « Dois-je après « tout ſi fort regretter le jour ? s'écrie-

[1] Euripide, *Iphigénie en Aulide*, acte V, ſcène V.

[2] Euripide, *Iphigénie en Aulide*, acte V, ſcène V.

[3] Euripide, *Iphigénie en Aulide*, acte V, ſcène VI.

« t-elle. Vous me l'avez donné moins
« pour vous que pour la patrie. Combien
« de Grecs armés ſur terre & ſur mer,
« touchés des malheurs de la Grèce, oſe-
« ront combattre & mourir pour elle!
« Et moi, lâchement avare de mon ſang,
« j'arrêterais ſeule une ſi noble entrepriſe!
« De quel front, & que leur répondrions-
« nous?... Soyons donc les victimes de la
« patrie [1]. »

S'immoler ainſi à la volonté du ciel & au ſalut de ſes frères, c'eſt le plus beau martyre, & rien ne peut dépaſſer la grandeur d'une pareille âme.

Paſſons des vierges aux épouſes. — Nous avons remarqué dans Homère la tendreſſe extrême d'Andromaque pour Hector; les tragiques complètent la peinture de cet admirable caractère. Son vainqueur, ſon maître eſt à ſes pieds, qui

[1] Euripide, *Iphigénie en Aulide*, acte V, ſcène V.

l'implore de recevoir l'hommage de ſon amour; elle dédaigne un tel hymen. « Non, « dit-elle ſuperbement, je mépriſe celle « qui, perdant un premier époux, peut « donner ſon cœur à un autre. Lorſque « deux mules agiles ſont attelées au même « char, ſi l'une d'elles vient à perdre ſa « compagne, on la voit triſte & découra- « gée; & cependant, privés de la parole « & de l'intelligence, combien ces animaux « ſont inférieurs à notre nature [1] ! »

Quelles leçons fait-elle donner à Hermione qui ſe plaint jalouſement des froideurs de ſon époux? Non, lui dit-elle, ce ne ſont point des charmes & des maléfices qui vous font haïr de votre époux; s'il trouvait en vous une compagne d'un commerce agréable & doux, il changerait de ſentiment. Les vertus ſont un philtre plus puiſſant que la beauté

[1] Euripide, *les Troyennes*, acte III, ſcène I.

même. Mais vous, dès qu'une chose vous blesse, vous parlez avec emphase de la grandeur de Lacédémone, & de Scyros avec dédain. Dans une maison où règne la simplicité, vous étalez votre faste & votre opulence. Achille est à vos yeux moins grand que Ménélas. Voilà ce qui éloigne votre époux... O cher Hector, dit-elle, tu n'éprouvas jamais ma jalousie. Si Vénus t'inspira quelque faiblesse, j'aimais à cause de toi celles qui en étaient l'objet. Les fruits de tes amours secrètes furent allaités de mon sein; tu n'entendis jamais d'amers reproches. C'est ainsi que, par ma douceur, je regagnais le cœur de mon époux [1].

Andromaque comprenait l'amour jusqu'au pardon des faiblesses de celui qu'on aime, jusqu'au dédain de toute jalousie. Résignation que l'on pourra trouver excess-

[1] Euripide. *Andromaque*, acte I, scène IV.

ſive, mais qui n'eſt pas faibleſſe, mais vertu, conſidérée dans une grande & honorée princeſſe, telle qu'était Andromaque aux temps où vivait Hector.

Et quelle mère qu'Andromaque ! « Oui, « s'écrie-t-elle, nos enfants ſont notre « âme & notre vie. Je ne ſerais pas « digne du nom de mère, ſi je ne ſavais « point m'immoler pour mon fils [1]. »

Pluſieurs femmes, au contraire de celles dont nous venons de parler, marquent d'une façon funeſte dans les œuvres qui nous reſtent des tragiques grecs.

Hélène revient à chaque pas dans le drame comme dans le poème épique. A l'exception d'une tragédie, faite ſur une fable toute lacédémonienne, où l'on préſente une Hélène pure & un Ménélas brave [2], on retrouve le même caractère que dans l'*Iliade*, & les nouveaux traits

[1] Euripide, *Andromaque*, acte II, ſcène I.

[2] *Hélène*, par Euripide.

qu'en donnent les tragiques ne font que parfaire l'eſquiſſe tracée par Homère.

Cette femme légère aimait ce qui brille d'un vain éclat. Incapable de vraie paſſion, elle fut ſéduite par la jolie figure du jeune Pâris & par la pompe des richeſſes qu'il étalait. Dès qu'il s'offrit à ſa vue brillant de l'éclat de l'or & de tout le luxe des barbares, ſon âme, en proie aux déſirs, ne fut plus maîtreſſe d'elle-même. Elle vivait dans Argos avec trop de ſimplicité, & ſe flattait, en renonçant à Sparte, que la capitale de la Phrygie, où l'or coulait à grands flots, fournirait à tous ſes beſoins, à ſes faſtueuſes dépenſes. Le palais de Ménélas n'était pas ſuffiſant pour elle, il ne pouvait ſatisfaire ſon goût effréné pour le luxe & pour les plaiſirs [1].

Au fond, Hélène n'était pas méchante; ſon cœur n'en avait pas la force.

[1] Euripide, *les Troyennes*, acte IV, ſcène II.

Homère lui donne des regrets, Euripide lui fait pleurer Sparte. Pendant la longueur du ſiége de Troye, elle ſemble héſiter parfois entre le vice & la vertu. Mais non, un cœur auſſi mou n'eſt pas même capable de remords. Hécube difféquera ſon âme & lui expliquera la ſeule raiſon de ces changements. « Si Ménélas avait quelque « ſuccès, ton cœur était pour lui, & mon « fils s'affligeait de voir que ſon amour « avait un rival redoutable. Si les Troyens « étaient heureux, cet époux n'était plus « rien pour toi; tes vœux ſuivaient la « fortune, ton cœur était pour elle & non « pour la vertu [1]. »

Combien encore d'Hélène! combien de ces femmes qu'un époux ne ramène jamais, & qu'il fuit toujours [2]! Puiſſance, hélas! trop ſouvent vaine & funeſte, de la femme & de la beauté.

[1] Euripide, *les Troyennes*, acte IV, ſcène II.

[2] Euripide, *Oreſte*, acte II, ſcène IV.

Au contraire d'Hélène, Médée ne préſente point un caractère faible & vulgaire. Elle était révérée en Grèce pour ſa ſageſſe. Ce n'eſt point le tumulte de l'agora, ni le bruit des armes qui eût effrayé ſon audace. Elle s'indigne, pour toutes les femmes, qu'on leur ſuppoſe un cœur plus faible que celui des hommes. « Ils diſent que, « retirées au ſein de nos maiſons, nous « y menons une vie tranquille & exempte « de dangers, tandis que, dans les com- « bats, ils affrontent le fer & la mort. Fri- « vole erreur! trois fois ſerrant mon bou- « clier, je voudrais braver le trépas, plutôt « qu'enfanter une ſeule [1]. »

Médée, trop redoutable par une ſcience maudite, & trop profonde dans le crime, laiſſe un ſouvenir d'horreur pour ſes implacables vengeances.

Clytemneſtre eſt le ſujet de pluſieurs

[1] Euripide, *Médée*, acte II, ſcène I.

tragédies. Arrêtons-nous à ce nom fameux par tant de crimes pour examiner ce qu'il faut juger de l'excuſe ſingulière que preſente Oreſte pour ſe juſtifier du meurtre abominable d'une mère. « La mère eſt, « dit Eſchyle, non la créatrice de ce qu'on « appelle ſon enfant, mais la nourrice « du germe verſé dans ſon ſein. C'eſt « le père qui crée; la femme, comme un « dépoſitaire étranger, reçoit le fruit, &, « quant il plaît aux Dieux, le conſerve [1]. »

Une pareille théorie, ſi elle était géralement acceptée, & ſi elle avait toute l'importance que lui donne Oreſte, aurait renverſé le premier titre de la femme au reſpect & à la reconnaiſſance de l'humanité. Ce qui nous choque n'eſt pas tant encore le ſyſtème phyſique, qui trouve aujourd'hui même des défenſeurs parmi les docteurs & les philoſophes, mais la

[1] Eſchyle, *les Euménides*, acte V, ſcène I.

ſubtilité d'une telle excuſe en face d'un pareil crime. Qu'importe de qui vienne le germe, puiſque la mère eſt nourrice néceſſaire du corps & de l'âme! Ne doit-on pas la vie autant à qui vous la conſerve qu'à qui vous l'a donnée ?

Mais lorſque Eſchyle & Euripide avancent ainſi, qu'on ne peut être parricide de ſa mère, il faut conſidérer la poſition d'Oreſte. Il vient de tuer Clytemneſtre : rien ne ſemble pouvoir excuſer un tel forfait, & cependant il eſt néceſſaire que les poètes conſervent l'intérêt ſur leur héros. L'ordre du Deſtin ſert ſouvent à juſtifier le crime. Mais tel a ſans doute été l'embarras des grands tragiques, qu'ils ſont allés puiſer un autre ſyſtème de défenſe dans une idée naturaliſte aſſez en vogue chez les ſophiſtes. On la retrouve en effet dans les dogmes philoſophiques d'Anaxagore.

Quand bien même une telle théorie

eût été ſérieuſement acceptée en principe & juſque dans ſes conſéquences les plus extrêmes par les deux poètes, faudrait-il encore rejeter la faute & le dédain ſur la ſociété grecque tout entière? La mémoire s'eſt conſervée de ce qui arriva à la repréſentation d'*Oreſte*. Lorſque l'acteur vint à prononcer ces mots : « Sans père, un en-« fant ſerait pour jamais privé de l'exiſ-« tence, » une voix s'éleva dans la foule pour faire juſtice : « Et ſans mère, infâme « Euripide ! » s'écria-t-elle, comme pour proteſter, au nom de l'opinion publique d'Athènes, & devant la poſtérité, contre ceux qui, dans l'avenir, y voudraient chercher un grief d'accuſation contre la morale grecque. L'hiſtoire, qui n'a pas dédaigné de conſerver le ſouvenir de ces clameurs, témoignages d'une noble indignation, montre donc l'effet, qu'au temps même d'Euripide, produiſaient les déteſtables excuſes d'Oreſte.

A *Oreſte* & aux *Coëphores* il eſt bon d'oppoſer le drame entier d'*Alceſte*, qui tire tout ſon intérêt du ſublime dévoûment d'une femme qui ſacrifie ſa vie pour ſauver celle de ſon époux. Les dieux ſe montrent ſi touchés de ce ſacrifice qu'ils redreſſent en ſa faveur les arrêts du Deſtin. Peut-on penſer que les peuples reſtaſſent plus inſenſibles que les immortels à la vue d'un ſi admirable caractère, & n'applaudiſſent pas à la nobleſſe de tout le ſexe dans la belle expreſſion qu'Alceſte leur en préſentait?

Si nous avons parlé de quelques femmes fortes dans le crime, il ne faut pas penſer qu'alors, plus qu'aujourd'hui, la faute en rejaillît ſur le ſexe entier. Le peuple, dans ſon bon ſens ordinaire, était capable de juger comme il convient. Le poète, au reſte, ſavait lui-même le rappeler à de juſtes ſentiments. « Contiens tes tranſports « furieux, dit le chœur dans *Oreſte*, &

« n'enveloppe pas toutes les femmes dans « tes injurieuſes accuſations. S'il en eſt de « méchantes, il en eſt auſſi que leurs ver- « tus mettent au-deſſus de tout repro- « che [1]. »

Parmi les différents caractères que nous venons d'étudier comme les plus développés & les plus dignes d'attention, il en eſt pluſieurs remarquables par une empreinte vigoureuſe; ils montrent des âmes fortement trempées. La multitude, qui voyait repréſenter ainſi la nature féminine, devait reporter ſur le ſexe entier l'honneur que lui faiſaient ſi juſtement les héroïnes; le ſentiment de profondeur & de puiſſance dans le crime comme dans la vertu, dont on lui préſentait les exemples, devait frapper ſon imagination. — Mais, d'ailleurs, la tragédie faite pour le peuple n'eſt-elle pas l'expreſſion des ſentiments qu'il poſſède déjà?

[1] Euripide, *Hécube*, acte V, ſcène II.

Lui-même donne l'inſpiration, car on travaille pour lui plaire; &, s'il eût mépriſé la femme en général, croit-on qu'il eût été poſſible de lui faire adorer des déeſſes & applaudir des héroïnes?

Nous ne nous arrêterons point à l'examen des types que préſentent les comiques grecs & latins. Ce ſont généralement de méchantes femmes, ou du moins des courtiſanes qui repréſentent le ſexe & paraiſſent en ſcène, dans Ariſtophane & Ménandre, auſſi bien que dans Plaute & Térence, leurs imitateurs. Serait-ce que l'intérieur de la matrone fût conſidéré comme ſi ſacré que les mœurs ne permiſſent pas qu'on en déchirât le voile, ainſi que ſur nos théâtres modernes eſt défendue la repréſentation des ſaints myſtères de la religion?

Si l'on voulait abſolument inférer d'après les comiques que, dans la vie commune, la courtiſane & la méchante femme étaient

vraiment le type général du ſexe dans l'antiquité, je ferai remarquer qu'aujourd'hui même nos meilleurs auteurs choiſiſſent encore les filles de marbre pour leurs perſonnages de prédilection, & ne laiſſeront guères mieux au jugement de la poſtérité.—Il exiſte deux façons de préſenter la morale, & il eſt auſſi bon d'enſeigner à fuir le vice en montrant le mal & ſa laideur, que d'exciter à la vertu en développant ſa beauté & ſa grandeur. Malgré l'impudicité des ſituations & des expreſſions, tant reprochée aux comiques grecs & latins de même qu'à certains auteurs modernes, l'on peut dire que leurs pièces ſont précieuſes & ſérieuſement morales au fond. — Il n'y a point de reproche à leur faire; ſur de tels ſujets s'exerce plus naturellement la verve de la ſatire. Mais il s'enſuit logiquement que ce n'eſt point d'après eux qu'il convient de porter une appréciation générale des mœurs : l'examen ſerait incomplet.

Nous paſſerons même ſur l'étude de certaines pièces d'Ariſtophane, dans leſquelles le poète ſemble s'acharner contre le ſyſtème platonicien de l'introduction des femmes dans les fonctions publiques. De telles prétentions ſont abandonnées. Et d'ailleurs, n'eſt-ce point une appréciation difficile à établir que la part qu'Ariſtophane lui-même entendait faire dans ſes comédies à la critique des affaires publiques, lorſqu'il mettait tels ou tels diſcours dans la bouche de Praxagora ou de ſes autres harangueuſes? — Toujours eſt-il que, reſpectant ſans nul doute la vraiſemblance, il accordait un rare bon ſens aux obſervations des femmes de ſon temps ſur les queſtions ſociales & politiques.

Il eſt aſſez de ce que nous avons vu & étudié dans les vieux poètes & dans les tragiques pour prouver abondamment que la femme exerçait déjà une grande action dans la ſociété. Racine & Corneille eux-

mêmes, les ſublimes idéaliſtes, n'ont-ils pas cherché dans l'antiquité grecque & romaine la plupart de leurs caractères de fille, de femme & d'épouſe, ne lui ont-ils pas emprunté la plupart de leurs plus grands ſentiments? Les rôles bons & ſublimes, méchants ou funeſtes, qu'on lui donnait dans les poèmes épiques & dans les tragédies, indiquent aſſez que, dans la vie ordinaire & dans les événements, elle avait beaucoup plus d'influence que certains ne lui en accordent.

Il ſuffit de penſer que la maſſe du peuple applaudiſſait ſur la ſcène aux vertus de telle ou telle héroïne, pour être aſſuré qu'à une telle époque on reſpectait le ſexe. Concluons donc avec certitude qu'aux temps floriſſants de la Grèce, on comprenait déjà ſa grandeur & ſa véritable valeur dans la ſociété.

L'HISTOIRE GRECQUE

VIII

L'HISTOIRE GRECQUE

L'ÈTUDE des préceptes moraux que nous ont laiſſés les ſages de l'antiquité a dû démontrer l'excellence de leurs théories ſur la femme & le mariage. La raiſon, éclairée de la ſeule lumière naturelle, ſuffit donc pour faire proclamer ſa dignité, pour régler les hautes conditions de ſon union avec l'homme, & déterminer le rôle élevé qu'elle eſt appelée à remplir dans la famille. Il importe maintenant de conſidé-

rer jufqu'à quel point fe portait l'application de ces principes.

Dans le Panthéon que Plutarque élève aux Illuftres, on fe plaît à confidérer quelques efquiffes de femmes jetées çà & là. Elles occupent leur place au milieu des héros, & fe font remarquer entre les portraits des plus grands hommes dans le monument élevé par l'hiftorien à la grandeur de la vieille humanité.

Ces actes de vertu, dira-t-on, ne puifaient leur fource que dans des motifs naturels, & n'étaient après tout, pour les plus renommés, que le feul fait de l'orgueil humain.

Sacrifice & dévoûment cependant, dans le beau fens de ces expreffions, ne font pas des mots exclufivement chrétiens. L'orgueil qui fait dire à l'homme, en face du vice & de la débauche : *Major fum & ad majora natus;* qui fait facrifier la fortune & la vie au fervice de la patrie,

à l'honneur & à la gloire qui peuvent reſter dans la mémoire des hommes; cet orgueil-là eſt reſpectable. Il place noblement la jouiſſance des biens matériels & de la vie phyſique au-deſſous de la grandeur morale de l'individu, de la reconnaiſſance & de l'eſtime qui pourront reſter dans le cœur & l'eſprit des concitoyens. Il y a par là même ſacrifice du tangible à l'immatériel, ſupériorité intellectuelle, élévation réelle de ſentiments. Les grands actes qui en témoignent demeurent & demeureront éternellement dignes de louange.

Toutes les générations ont paſſé en admirant l'*héroïſme;* rien ne doit le rabaiſſer. Le motif eſt humain, mais il eſt d'un ordre très-ſupérieur, très-élevé, donc très-louable.

Les plus belles vertus chrétiennes ne ſont pas toujours le fruit d'une ſereine ſpéculation. Il y a, j'aime à le croire

pour l'honneur de l'humanité, des âmes ſublimes que détermine la vue ſeule du bien. Mais ces hautes natures ſont rares & exceptionnelles dans tous les âges, car les paſſions dominent & inſpirent le plus ſouvent la volonté.

On fait encore le bien à ſes ſemblables pour la récompenſe céleſte que le Chriſt promet aux miſéricordieux. Il ſerait plus beau d'agir en vue de Dieu ſeul, de ſon amour, comme en vue du bon & du ſimple devoir. C'eſt de l'égoïſme, quoique du plus ſage & du mieux entendu. Pourquoi donc la charité eſt-elle néanmoins eſtimable, ſi ce n'eſt parce qu'elle ſuppoſe une intelligence éclairée & une volonté droite qui ſubordonnent la jouiſſance préſente de l'argent, par exemple, à la récompenſe promiſe pour la peine d'un verre d'eau donné au prochain?

L'orgueil humain bien compris peut déterminer le ſacrifice du bien phyſique

au bien moral. Le ſentiment eſt plus ou moins haut, ſuivant qu'il s'agit de ſacrifier à l'eſpérance du ciel ou à l'eſtime de ſes concitoyens, toujours eſt-il qu'il implique la vue d'un intérêt ſupérieur aux biens phyſiques & matériels, & en cela ſeul comporte un vrai mérite. Les actes qu'il inſpire ſont donc plus reſpectables en eux-mêmes qu'aucun de ceux qui ont pour objet les ſatisfactions ordinaires de la vie, &, ſi gloire fut jamais quelque choſe, ce n'eſt point une vaine fumée que la renommée de leur mérite.

La charité & l'humilité, qui ſont les plus belles vertus dont ſe pare le chriſtianiſme, ſont elles-mêmes des vertus naturelles dont on trouve la trace chez les anciens :

« Ἀνὴρ ἐγώ, καὶ πάντα μοὶ τ'ἀνδρὸς μέλει. »
« *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* »

Qu'exprime le fameux vers de Ménandre, traduit ſi heureuſement par Térence,

ſi ce n'eſt la ſolidarité humaine, principe de la ſympathie due à ſes ſemblables?

J'ai rapporté les recommandations de Xénophon ſur les ſoins à donner aux ſerviteurs malades. Cicéron a écrit que la libéralité de ceux qui retirent des priſonniers, qui payent leur rançon & ſoulagent les pauvres, eſt fort utile à la république. — Lactance lui-même lui porte des louanges [1]; & ne ſont-ce pas là en effet les plus belles œuvres de la charité? Peut-on d'ailleurs oublier que l'antiquité avait une déeſſe *Pitié*, à laquelle s'élevaient de nombreux autels?

Les anciens avaient ſu dominer les conſidérations matérielles & s'étaient élevés à comprendre que la ſeule vraie grandeur eſt celle qui ſe rapporte à la ſupériorité de l'âme. Voyez les leçons que Cyniſque recevait de ſon frère. Voyez le mépris

[1] Lactance, *Inſtitutions divines*, chap. VI, p. 659.

pour le luxe de ces vieux Romains, qui, commandant les armées de la République, mangeaient dans des écuelles de bois, & de ces généraux victorieux, qui, la campagne finie, retournaient à leur charrue. Ils étaient admirés, & leur ſouvenir reſtait comme des exemples fameux. C'eſt donc que la vraie grandeur de l'âme était compriſe même du peuple chez les anciens.

Le ſtoïcien, dégagé de toute attention aux choſes terreſtres, ſe plaçait au-deſſus de tous les détails de la vie matérielle, & s'attachait ſeulement à vivre ſelon la raiſon & la nature intelligente de l'âme. Le mal phyſique n'était rien pour lui, les conſidérations ſociales devenaient néant. Si l'on a dit que la vengeance était le plaiſir des dieux, le ſtoïcien s'élevait plus haut qu'eux, car il arrivait par ſes principes juſqu'au dédain complet des injures.

L'humilité a ſon principe dans le peu

que vaut l'homme devant Dieu? Je n'en trouve pas d'autre fondement dans ſaint Paul : « *Quis enim te diſcernit?* dit « l'Apôtre. *Quid autem habes quod non* « *accepiſti? Si autem accepiſti, quid* « *gloriaris quaſi non acceperis* [1] ? » — De tout temps l'homme n'a eu qu'à élever les yeux au firmament ou à les baiſſer ſur la terre pour concevoir le juſte ſentiment de ſon infériorité. Il eſt impoſſible de le conſidérer comme nouveau. L'homme n'était pas aveugle, & qu'il appelât l'Etre ſouverain Nature ou Jupiter, il devait ſe trouver humilié par la moindre réflexion devant cet Etre ſuprême.

Je crois donc qu'il eſt permis de dire que l'Evangile n'a pas créé de vertu nouvelle, pas plus qu'il n'a créé d'homme nouveau; mais il a perfectionné admira-

[1] Saint Paul, I Cor., liv. IV, 7.

blement les enſeignements & les vertus de l'antiquité, il a donné aux mœurs un élan incomparable & une aide divine à la civiliſation. Ce qu'on lui doit encore par-deſſus tout, c'eſt d'avoir mis en honneur & en pratique dans le monde les vrais principes de la vertu; c'eſt d'avoir rendu la vertu populaire.

Admirons maintenant ſans reſtriction les actes célèbres de la vertu antique.

Parlons d'abord de ces Lacédémoniennes ſi renommées pour la façon dont elles élevaient leurs enfants. Il n'y a femmes au monde que vous autres qui commandiez à vos hommes, diſait une dame étrangère à Gorgo, femme du roi Léonidas. — Auſſi n'y a-t-il que nous qui portions des hommes, répondait fièrement la Spartiate [1].

L'éducation de l'enfant eſt le grand de-

[1] Plutarque, *Lycurgus*, t. I, p. 174.

voir, la plus noble charge de la femme. Ce ne ſont pas les vains ornements de la perſonne, même les ſoins de la maiſon, qui doivent être ſes premières occupations. Qu'importent l'aiguille, la toilette, auprès des ſollicitudes qu'on doit à ces jeunes âmes! L'eſprit & le cœur ſe forment ſous l'inſpiration de la mère auſſi bien que le corps dans le ſein maternel. C'eſt donc bien à elle qu'il appartient de préparer des hommes.

Une autre Spartiate montrait quatre fils bien élevés à une femme d'Ionie qui lui demandait ſes louanges pour une tapiſſerie: « Tels doivent eſtre, lui diſait-elle, les « ouvrages d'une dame de bien & d'hon- « neur, & voilà de quoy elle ſe doit van- « ter & glorifier [1]. » Les Ioniennes de notre temps couvrent leurs fils de broderies qu'elles ne font plus, parade de vaine tendreſſe. Nos lois condamnent les mal-

[1] Plut., *Apophtegmes des Lacedémoniennes*, t. XVI, p. 127.

heureuſes qui dépoſent leurs enfants dans la rue, & nos mœurs ne flétriſſent même pas les riches & nobles dames qui, pour courir le monde & les ſalons, délaiſſent tous les ſoins de la maternité & les abandonnent aux ſerviteurs de la maiſon.

Les femmes de Lacédémone ſavaient comprendre & remplir plus hautement leur miſſion; auſſi de ſemblables mères formaient-elles des Spartiates.

Profondément pénétrées de ce grand principe que l'exiſtence du corps eſt peu devant l'honneur de l'âme, elles ſavaient inculquer à leurs fils le mépris de la mort.

Un tel ſentiment, lorſqu'il naît de l'eſtime ſouveraine qui eſt accordée à la grandeur morale, donne à l'homme le caractère de véritable ſupériorité qui convient à ſa nature intelligente.

Reviens avec ton bouclier ou ſur ton bouclier, leur diſaient-elles lorſqu'ils partaient pour la guerre. — Elles-mêmes qui

venaient de leur donner la vie leur commandaient ainſi de ſavoir la ſacrifier à l'honneur & à la patrie.

Une mère apprend que ſon fils ſe gouvernait mal en pays étranger; elle lui écrit ces ſimples mots : « Il court un mauvais « bruit de toy par deçà; efface-le ou « meurs [1]! »

Que l'on ne trouve pas ce ſentiment trop ſublime, & en dehors de la nature maternelle; l'honneur humain bien compris inſpire ici comme la religion la plus haute. C'eſt la même penſée, ſi juſtement admirée, que la bonne reine Blanche, dans ſa piété, exprimait à ſon fils Louis IX : « J'aymerois trop mieux, mon cher enfant, « vous voir mourir devant mes yeux que « de vous voir commettre un ſeul péché « mortel. »

Modèles elles-mêmes par la forte trempe

[1] Plut., *Apophtegmes des Lacédémoniens*, t. XVI, p 127.

de leur caractère, les Spartiates ſavaient ſacrifier juſqu'à leur douleur.

Une mère enſeveliſſait ſon fils, lorſque ſurvint une pauvre vieille qui voulut la conſoler par ſes plaintes : « O femme, « quelle fortune! » diſait-elle. — « Bonne, « par les dieux jumeaux, répondit la La- « cédémonienne, car le but, auquel je « l'avois enfanté m'eſt advenu, à fin qu'il « mouruſt pour Sparte [1]. »

Dévoûment à la patrie, ſentiment ſublime, tu es digne de toute gloire terreſtre, puiſque tu obliges la reconnaiſſance humaine, & tu mérites de la divinité même. — Sur le champ de bataille comme dans les actes de la vie civile, le but ſacré eſt le bien public de nos concitoyens. Quel ſentiment plus beau, plus chrétien que celui-là! Il conſacre au prix des labeurs & des fatigues & par le ſacri-

[1] Plut., *Apophtegmes des Lacédémoniens*, t. XVI, p. 126.

fice de la fortune & du ſang, l'amour du prochain & de la ſociété !

Ce qu'elles regardaient comme devoir & à honneur pour leurs fils & leurs maris, ces femmes, malgré la faibleſſe naturelle du ſexe, allaient parfois juſqu'à le ſoutenir elles-mêmes les armes à la main. Au ſiége de Sparte par Pyrrhus, la ville ſe trouvant aux abois, les Lacédémoniennes ſe levèrent; diſant avoir tout à craindre, elles prétendaient participer à la défenſe. Archidamia alla porter parole au conſeil de guerre, & réclamer le droit de ſe battre, « remonſtrant que les hommes leur « faiſoient grand tort, s'ilz eſtimoient « qu'elles euſſent le cueur ſi laſche, que « de vouloir ſurvivre après que Sparte « ſeroit deſtruitte [1]. »

Elles ſe rendirent en foule aux avant-poſtes, ouvrirent les tranchées, encoura-

[1] Plutarque, *Pyrrus*, t. IV, p. 178.

gèrent & aidèrent les combattants. Leur admirable entrain dura tout le temps de ce ſiége, & ſervit à faire échouer les efforts du roi Pyrrhus.

Voilà ce que les femmes étaient capables de faire pour la défenſe publique. — Quand on attaquait leur perſonne & leur honneur, elles trouvaient un égal courage pour les défendre & les venger; témoin cette brave Timoclée qui, à la priſe d'Athènes par les Macédoniens, jeta dans ſon puits un capitaine de ſoudards, qui l'avait outragée, & fut noblement abſoute par Alexandre, qui rendit juſtice à ſa vertueuſe bravoure.

De même que ces femmes magnanimes eſtimaient la perte de leur propre vie & de celle de leurs enfants bien préférable au déshonneur, ainſi conſidéraient-elles que la réputation d'un homme était le plus bel ornement qui pût honorer ſa femme.

Il eſt, dans la *Cyropédie*, un déli-

cieux récit, celui de l'amour d'Abradate & de Panthée. La belle Suzienne, reſpectée par Cyrus, avait attiré ſon mari dans le parti du prince. Tendre autant que fière dans ſon amour, elle avait vendu ſes joyaux pour l'armer d'une cuiraſſe & d'un caſque d'or, & au moment de combattre elle l'encourageait encore : « S'il y eut « jamais, Abradate, des femmes qui « aimaſſent leurs époux plus qu'elles-« mêmes, ſans doute tu me mets au nom-« bre de ces femmes. Cependant, quels « que ſoient les ſentiments que tu me « connais pour toi, j'eſtimerais mieux, j'en « jure par mon amour & par le tien, te « ſuivre au tombeau où t'eût conduit une « belle mort que de vivre ſans honneur « avec un mari déshonoré, tant je ſuis « perſuadée que nous ne devons l'un & « l'autre reſpirer que pour la gloire [1]. »

[1] Xénophon, *Cyropédie*, liv. VI, p. 594.

Une Ionienne, vaniteuſe de ſes bijoux, les étalait devant la femme de Phocion. « Tout mon parement, lui oppoſa dédai-« gneuſement celle-ci, eſt mon mary « Phocion, qui, depuis vingt ans en çà, a « tousjours eſté continuellement eſleu « capitaine des Athéniens [1]. »

La véritable parure, comprenait cette dame, n'eſt ni dans l'or, ni dans l'argent, mais dans la nobleſſe du caractère & l'honneur de la vie. — La ſimplicité ne nuit jamais à la dignité de la perſonne, ni même au reſpect véritable de la foule. — Celle-ci poſſédait d'ailleurs une réputation de modeſte grandeur tellement établie à Athènes, qu'un jour, au théâtre, un acteur mécontent de ſon cortége, héſitant à entrer en ſcène, le défrayeur du ſpectacle l'y pouſſa en criant : « Ne vois-tu pas la « femme de Phocion qui va tousjours avec

[1] Plut., *Phocion*, t. VI, p. 284.

« une chambrière ſeule par la ville, & tu
« veux faire le glorieux, & corrompre les
« meurs des dames d'Athènes! »

Et l'aſſemblée du peuple applaudit.

Je rapporterai maintenant quelques exemples admirables de dévoûment conjugal; ils ſemblent auſſi remarquables qu'aucun de ceux que préſentent les temps modernes.

Denys l'Ancien avait une ſœur nommée Theſta, qu'il avait mariée à Polyxène. Celui-ci, étant devenu ſuſpect au tyran, s'était enfui hors de Sicile. A cette nouvelle, Denys fit appeler ſa ſœur, & lui reprocha vivement de ne l'avoir pas informé de ces projets d'évaſion. Elle, ſe défendit de ne l'avoir pas dénoncé; mais loin de s'excuſer, voici ſur quel ton & avec quelle noble fierté elle répondit : « Comment,
« te ſemble-t-il, Dionyſius, dit-elle, que
« je ſois femme ſi laſche & de ſi peu de
« cueur, ſi j'euſſe ſçeu que mon mary s'en

« vouluſt aller, que je ne me feuſſe miſe « ſur la mer quant & luy, & que je n'euſſe « voulu eſtre compagne de ſa fortune? Je « n'en ay rien ſçeu devant qu'il ſoit party, « car il m'euſt eſté plus honorable d'eſtre « ditte femme de Polyxenus banny que « ſœur de toy tyran [1]. »

Auſſi, quand fut ruinée la puiſſance de Denys, les Syracuſains, témoignant d'un juſte reſpect pour tant de courage & de vertu, la conſervèrent au milieu d'eux & lui rendirent le plus grand honneur.

Le chapitre deſdits notables des Lacédémoniennes préſente quantité de paroles admirables & de faits héroïques. Nous ne rencontrons rien de plus haut, parmi les femmes les plus honorées de nos jours, que cette Girtias qui s'écrie, à la nouvelle de ſon mari mort dans la bataille : « Ne falloit-il pas, puiſqu'il alloit contre

[1] Plut., Dion., t. IX, p. 33.

« les ennemis, qu'il y mouruſt, ou qu'il « feiſt mourir eulx [1] ? »

Un tel mot, une telle fierté peuvent ſe retrouver, mais non pas être ſurpaſſés. — Affection pure & vraie, attachement paſſant la vie, bien ſupérieur aux ſentiments mous & corrompus que peut inſpirer la paſſion phyſique & vulgaire ! Elle aimait ſon mari de la vraie manière. Les grandes âmes ſe font devoir des grands dévoûments ; la gloire leur reſte comme ſublime conſolation. Lui, dans ſa mort, elle, dans ſes regrets, montrèrent qu'ils comprenaient & ſentaient de même.

Leœna montra un courage très-héroïque, qui fit célébrer & bénir ſa mémoire. Quand Hipparque fut abattu, ſon frère Hippias, décidé à frapper, & à étendre ſa vengeance, voulut connaître le nom de tous les conjurés. Leœna était l'amie

[1] Plut., *Apophtegmes des Lacédémoniennes*, t. XVI, p. 124.

d'Harmodius & d'Ariſtogiton, il la fit mettre à la torture. Mais celle-ci ſe défiant de ſa force contre la douleur, ſe trancha la langue avec les dents. Les Athéniens, ſauvés de la tyrannie, lui élevèrent une ſtatue bien méritée [1].

Les faits particuliers & les paroles détachées, dont il eſt reſté mémoire, ſont trop nombreux pour les rappeler tous.

Je vais rapporter l'hiſtoire d'une famille entière, où pluſieurs femmes préſentèrent le caractère d'une vertu ſingulière.

Le roi Léonidas avait été chaſſé de Sparte par ſon gendre Cleombrotus. Quand il y rentra victorieux, il le pourſuivit les armes à la main juſque dans le temple de Neptune. Mais Chélonis, épouſe de l'uſurpateur & fille de Léonidas, ſe jeta entre eux deux. Naguère, ſe ſentant outragée du renverſement de ſon père, elle s'était

[1] Plutarque, *Du trop parler*, t. XIV, p. 67.

ſéparée de ſon mari pour aller le ſervir en exil. Maintenant, « changeant ſon courroux « avec la fortune, » elle ſupplie pour ſon mari malheureux à ſon tour. Tenant par la main ſes deux petits enfants, les cheveux épars, en vêtements de deuil, elle adreſſe à ſon père ſes déprécations touchantes : « Quoi ! s'écrie-t-elle, tu veux occire le mari que ta main m'a donné ? Infortunée que je ſuis ! pourrai-je quitter le deuil que je portais pour ton exil, & me réjouir de ton triomphe ? Avec quel front me trouver en compagnie des autres honneſtes dames, quand je n'aurai oncques peu émouvoir à pitié ni mon père pour mon mary, ni mon mary en priant pour mon père ! » Nobles lamentations contre le malheur de ſon ſort, bien faites pour attendrir, ne fût-ce qu'en conſidération d'elle-même !

Eh quoi ! ajoute-t-elle, voulez-vous faire « paroir que la royaulté ſoit choſe ſi « déſirable & ſi grande, qu'il ſoit loiſible

« de tuer ſes gendres, & ne faire aucun « compte de ſes propres enfants pour « l'amour d'elle! »

Léonidas fut touché de ſes pleurs, &, après avoir conſulté ſes compagnons, ordonna à Cleombrotus de ſe ſauver, priant ſa fille de lui reſter pour prix de ſa clémence.

Mais, elle, prit ſes enfants, invoqua le ciel, & ſur l'heure ſuivit ſon mari en exil; « de manière, conclut excellemment Plu- « tarque, que ſi Cleombrotus n'euſt eu « le jugement dépravé par ambition & « vaine gloire, il euſt deu eſtimer que « ceſt exil luy eſtoit plus grand heur pour « ſa femme telle qui l'accompagnoit, que « n'eſtoit la royaulté meſme ſans elle [1]. »

Noble & ſublime réflexion! — Autant la grandeur de l'âme excède les éclats de l'or & de la couronne même, autant la

[1] Plutarque, *Agis & Cléomènes*, tome VII, pp. 334 & 335.

poſſeſſion d'une telle femme l'emportait vraiment ſur tous les autres biens matériels & groſſiers de ce monde.

Cléomène, dont nous venons de parler, était fils du roi Léonidas. Son père lui avait fait épouſer la veuve du roi Agis, qu'il venait de détrôner & de tuer. — Une telle violence n'était pas extraordinaire pour l'époque. Nos mœurs en repouſſent l'idée ; de nos jours la coaction brutale n'exiſte plus, quoique la contrainte morale impoſe encore parfois des mariages. — Les femmes aujourd'hui, pas plus qu'alors, ne ſe donnent pas toutes les fois qu'elles ſe livrent.

Mais l'amour, qui adoucit tant de choſes dans la vie, ſe mêla bientôt dans cette union. Les deux jeunes gens étaient dignes l'un de l'autre : ils ſe comprirent, &, ſe trouvant réunis, s'aimèrent en toute tendreſſe. Un cœur frappé, briſé par une douleur qu'il a crue mortelle, peut par-

fois ſe ſentir tant de forces pour aimer, qu'il vienne à guérir & à revivre. — Tel un chêne a forte ſève, foudroyé du tonnerre : le deuil de ſes branches ſèches & brûlées ſe couvre parfois d'un nouveau feuillage, ainſi peut renaître auſſi des cendres un jeune & bel amour.

La paſſion de la jeune veuve était pleine de délicateſſe à l'égard du paſſé. « Elle ſe monſtra bonne & amiable envers ſon jeune mary, lequel auſſi incontinent qu'il l'euſt épouſée en fut amoureux, & par une compaſſion luy ſceut bon gré de l'amour qu'elle portoit encore à ſon premier mary, & de l'amiable ſouvenance qu'elle avoit de luy, de manière que bien ſouvent il l'en mettoit luy meſme en propos, lui demandant comme les choſes eſtoient paſſées, & prenoit plaiſir à luy ouir racompter quelle intention & quelle voulunté avait euë Agis [1]. »

[1] Plut., *Agis & Cléomènes*, tome VII, pp. 341 & 342.

Cléomène avait raiſon de s'aſſocier aux ſentiments d'Agiatis. Dans l'objet de ſon amour, on doit ſavoir toujours reſpecter le culte des juſtes & honorables ſouvenirs.

Devenu plus tard roi de Sparte, & menacé de nombreux dangers, il avait invoqué le ſecours de Ptolémée. Celui-ci ne refuſait pas ſon alliance, mais exigeait en otage la mère & les enfants du roi. Cléomène, héſitant entre ſa tendreſſe de fils & les beſoins de l'Etat, cachait le terrible embarras où le mettait une telle demande. Les mères ont les illuminations du cœur. Cratéſiclée devina; &, trouvant l'occaſion de ſe dévouer, ſe montra prête & empreſſée au ſacrifice. « Mets-moy, dit-elle à ſon fils, mets-moy viſtement dedans une navire & m'envoye là où tu verras que ce mien corps pourra plus ſervir au bien de Sparte, premier que vieilleſſe achève de le conſommer ſans rien faire [1]. »

[1] Plutarque, *Agis & Cléomènes*, tome VII, p. 375.

A ſon arrivée auprès de Ptolémée, elle trouva ce prince changé de diſpoſition & prêt à traiter avec Antigone, l'ennemi de Sparte. Comme elle apprit d'autre part que Cléomène, qui pouvait faire la paix avec les Achéens, refuſait de la conclure par ce ſeul motif qu'il craignait le reſſentiment du roi d'Egypte contre les deux chers gages qu'il poſſédait entre les mains, Cratéſiclée lui écrivit « qu'il feiſt ce qu'il ver-
« roit le plus expédient pour le bien &
« l'honneur de Sparte, ſans craindre de
« deſplaire à Ptolemœus pour le regard
« d'une pauvre vieille & d'un petit en-
« fant [1]. » Une telle généroſité, c'eſt de l'héroïſme le plus admirable; Régulus ne fit pas davantage.

Ainſi les femmes grecques ſavaient-elles s'élever à la hauteur du plus ſublime dévouement que nous puiſſions admirer

[1] Plut., *Agis & Cleomènes*, p. 376.

chez les hommes anciens ou modernes. De tels exemples de vertu devaient évidemment porter leurs fruits, & l'on ne peut croire que la dignité de tout le ſexe n'en fut pas relevée dans l'opinion. La preuve du reſpect qu'ils inſpiraient eſt atteſtée par les annales, & les peuples qui en furent les témoins en gardaient tellement le ſouvenir, que l'hiſtoire, après plus de deux mille ans, n'en a pas perdu la trace, ne les a pas oubliés, & préſente encore leurs noms à la vénération de la poſtérité, comme leurs exemples à la noble émulation de nos ſiècles modernes.

L'HISTOIRE ROMAINE

IX

L'HISTOIRE ROMAINE

L'HISTOIRE des premiers temps de Rome conſerve la mémoire de pluſieurs femmes qui firent des traits dignes d'admiration.

Virgile a les plus beaux vers ſur Camille, reine des Volſques : *O decus Italiæ virgo !* s'écrie-t-il. Conſacrée à Diane par ſon père, elle commande un bataillon

d'amazones habiles à manier la hache d'airain.

« Il eſt venu, dit-elle, le jour où des armes de femmes rétorquent les vaines paroles. Atteſte, Ornytus, aux mânes de tes aïeux que ce n'eſt point une gloire légère que de tomber ſous les traits de Camille. » Et à la fin de ce diſcours, elle immole le guerrier. Le poète nous montre la foule des femmes aſſemblées ſur les murailles combattant & lançant des traits de leurs mains frémiſſantes [1].

Clélia, donnée en otage au roi Porſenna, ſe jette dans le Tibre à un paſſage fort impétueux, le franchit à la nage, entraîne ſes compagnes à ſa fuite, & les ramène à Rome. Renvoyées au camp ennemi par le conſul Publicola, Aruns, fils de Porſenna, demanda quel était l'inſtigateur de cette fuite. Clélia ſe dénonça brave-

[1] Virgile, *Enéide*, liv. XI.

ment. Au contraire de ce qu'elle attendait, elle reçut mille compliments ſur ſon audace. On lui fit galamment préſent d'un beau cheval magnifiquement harnaché, récompenſe réſervée ordinairement aux guerriers; & en l'honneur de ſon exploit les captives furent miſes en liberté. — Un bas-relief, repréſentant une pucelle à cheval, conſacra ce glorieux ſouvenir; il ſe trouvait placé ſur la voie Sacrée, & exiſtait encore du temps de Plutarque.

Volumnie reſte encore le plus noble portrait de la mère adjurant ſon fils de rentrer dans le devoir. Ferme dans ſes plaintes, touchante dans l'expreſſion de ſa tendreſſe & de ſa peine, elle le ſupplie, elle ſe jette à ſes pieds, elle, ſa mère. — Que ne peut une pareille prière! L'implacable Coriolan ne réſiſte pas à un tel ſpectacle; le feu de ſon courroux s'éteint ſous ces larmes ſacrées. Il pleure

à ſon tour : « Je m'en revois vaincu par toy ſeule, s'écrie-t-il [1]. »

Coriolan pouvait déjà prévoir qu'il ſerait victime de ſa glorieuſe faibleſſe ; les Volſques le tuèrent. Il s'eſt ainſi ſacrifié ; bien plus, il a ſacrifié ſa vengeance aſſurée. — Mais compte-t-on avec ſon ambition & ſa colère, avec ſa vie même, devant une mère en pleurs ?

Plutarque dit peu de mots ſur Lucrèce. Tout le monde connaît cette chaſteté héroïque qui chercha l'excuſe juſque dans la mort ; elle a été tant vantée, qu'il eſt preſque inutile de la louer. — Sa plus belle oraiſon funèbre ſe trouve dans un Père de l'Egliſe.

« Oui, dit ſaint Auguſtin, elle a ſenti la honte d'un crime commis ſur elle, bien que ſans elle. Elle a craint, la fière Romaine, dans ſa paſſion pour la gloire, qu'on

[1] Plut., *Coriolanus*, t. II, p. 457.

ne pût dire, en la voyant ſurvivre à ſon affront, qu'elle y avait conſenti. A défaut de l'inviſible ſecret de ſa conſcience, elle a voulu que ſa mort fût un témoignage éclatant de ſa pureté, perſuadée que la patience ſerait contre elle un aveu de complicité [1]. »

Caton profeſſait des principes très-doux ſur la vertu domeſtique. Il diſait « que celuy qui batoit ſa femme ou ſon « enfant, commettoit auſſi grand ſacri- « lége, comme qui violeroit ou pilleroit « les plus ſainctes choſes qui ſoyent au « monde [2]. »

Il louait grandement Socrate de ſa patience envers Xantippe. — Bien éloigné de ces hommes publics, avenants dans le cabinet, charmants dans les ſalons, agréables dans toutes leurs relations extérieures, en politique & juſques en affaires,

[1] Saint Auguſtin, *la Cité de Dieu*, liv. I, chap. XIX.

[2] Plut., *Marcus Cato*, t. III, p. 441.

qui gardent pour l'intérieur toutes leurs intempéries & toutes les duretés de leur caractère, « Caton eſtimoit plus grande « louange à un homme d'eſtre bon mary « que bon ſénateur [1]. »

Il ſe connaiſſait en femmes, le vieux cenſeur. La première épouſe qu'il ſe donna, il la choiſit plus noble que riche, « eſtimant, que celles qui ſont extraittes « de noble ſang, ont plus de vergongne « des choſes mal honeſtes que n'ont pas « les autres, & que par là elles ſe ren- « dent plus obéiſſantes à leurs maris en « choſes raiſonnables & honeſtes [2]. »

L'expérience du mariage n'en degoûta pas Caton. Veuf & déjà vieux, il ſe remaria à la fille d'un de ſes amis.

L'illuſtre Porcia, femme de Marcus Brutus, type de la fière matrone romaine,

[1] Plut., *Marcus Cato*, t. III, p. 441.

[2] Plut., *Marcus Cato*, t. III, p. 441.

était fille de M. Caton, formée par lui aux vertus civiques & privées.

« Ceſte jeune dame, dit Plutarque, « eſtant ſçavante en la philoſophie, aimant « ſon mary, & ayant le cœur grand, joinct « avec un bon ſens & une prudence « grande [1]. »

Une femme ſait deviner les peines, les inquiétudes du mari qu'elle aime. Celle-ci, ſentant que ſon époux lui cachait quelque choſe de grave, avant de lui demander ſon ſecret, voulut s'aſſurer elle-même du courage qu'elle aurait à le garder. Elle ſe ſonda avec le fer, pour ſentir ſi elle était vraiment maîtreſſe de toute contrainte, de toute douleur. De la bleſſure qu'elle ſe fit à la cuiſſe, naquit une fièvre intenſe. Voyant la ſollicitude de ſon mari & la grande inquiétude qu'il prenait, elle arriva à lui découvrir ſon

[1] Plut., *Marcus Brutus*, t. IX, p. 114.

ſecret, le ſecret de ſa force. La traduction d'Amyot ajoute un ſingulier charme à la ſcène & au diſcours que rapporte Plutarque.

« Je (dit-elle), Brutus, eſtant fille de Caton, t'ay eſté donnée, non pour eſtre participante de ton lict & de ta table ſeulement, comme une concubine, ains pour être auſſi parſonnière & compagne de toutes tes bonnes & mauvaiſes fortunes... Je ſçay bien que le naturel d'une femme ſemble communément trop débile pour pouvoir ſeurement contenir une parole de ſecret ; mais la bonne nourriture, Brutus, & la converſation des gens vertueux ont quelque pouvoir de réformer un vice de la nature ; & quant à moy, j'ay cela d'avantage, que je ſuis fille de Caton, & femme de Brutus, à quoy néantmoins je ne me fioye pas du tout par cy devant, juſques à ce que maintenant j'ay cogneu que la peine meſme

& la douleur ne me ſçauroient vaincre. » — En diſant ces paroles, elle lui montra ſa bleſſure, & lui conta comment elle ſe l'était faite pour s'éprouver elle-meſme [1].

Quelque temps avant le départ pour Pharſale, & lorſque les affaires du parti républicain ſemblaient déjà déſeſpérées, Porcia, paſſant un jour avec ſon mari devant une peinture repréſentant les adieux d'Hector & d'Andromaque, ſe mit à fondre en pleurs. Cette ſcène rappela à Acilius, un de leurs amis, les vers d'Homère qui ont trait à cette épiſode, & il les cita.

« Voire mais, reprit Brutus en ſouriant, je ne puis de ma part dire à Porcia, ce qu'Hector reſpond à Andromache au meſme lieu du poète :

> Il ne te fault d'aultre choſe meſler,
> Que d'enſeigner tes femmes à filer,

car il eſt bien vray, que la naturelle foibleſſe

[1] Plut., *Marcus Brutus*, t. IX, p. 114.

de ſon corps ne luy permet pas de pouvoir faire les meſmes actes de proueſſe, que nous pourrions bien faire, mais de courage elle ſe portera auſſi vertueuſement en la défenſe du païs, comme l'un de nous [1]. »

Caton l'Ancien murmurait, comme Thémiſtocle, contre le pouvoir ſouverain du ſexe : « Les autres hommes, diſait-il, « commandent à leurs femmes, & nous à « tout le demourant des hommes, & noz « femmes nous commandent [2]. »

C'était une boutade, au moins de la part du vieux Romain, car il garda toujours l'indépendance de ſon noble caractère.

Caton d'Utique, ſon petit-fils & le véritable héritier de ſes vertus, montra l'auſtérité de ſes principes lorſqu'il refuſa l'alliance de Pompée, qui, pour l'attacher

[1] Plutarque, *Marcus Brutus*, t. IX, p. 131.

[2] Plutarque, *Marcus Cato*, t. III, p. 409.

à ſa politique, ſollicitait ſa nièce en mariage. Il lui fit répondre : « que Caton « n'était point prenable par le moyen « des femmes [1]. »

Pompée ne reſta pas ſans ſe marier; il épouſa Cornélia, fille de Métellus Scipion, veuve de Publius Craſſus. — Celle-ci était une perfection, telle que la dépeint Plutarque.

« Ceſte dame avoit beaucoup de grâces pour attraire un homme à l'aimer, oultre celles de ſa beaulté, car elle eſtoit honneſtement exercitée aux lettres, bien appriſe à jouer de la lyre, & ſçavante en la géométrie, & ſi prenoit plaiſir à ouïr propos de la philoſophie, non point en vain ni ſans fruict; mais, qui plus eſt, elle n'eſtoit point pour tout cela ny faſcheuſe, ny glorieuſe, comme le deviennent ordinairement les jeunes femmes qui ont ces parties & ces ſciences-là [2]. »

[1] Plutarque, *Caton d'Utique*, t. VI, p. 370.

[2] Plutarque, *Pompeius*, t. VI, p. 192.

Voilà le modèle de la femme la meilleure, la plus accomplie que l'imagination puiſſe rêver, la plus capable de faire le bonheur de la vie d'un homme.

Il ne ſe trouve pas beaucoup de chefs de famille ſcrupuleux comme Caton. Pompée pouvait choiſir, il fit bien de prendre une telle femme. Elle le ſoutint & l'aſſiſta dans l'infortune ; partagea ſes malheurs & les adoucit, lui apportant la ſympathie véritable du cœur, unique ſoulagement & ſeule conſolation dans les maux irrémédiables.

Cornélia, après Pharſale, ſuivit ſon mari juſqu'en Egypte, & du bord de ſon vaiſſeau aſſiſta au meurtre de Pompée. Lui mort, elle reſta encore, croyant ſe devoir à ſes cendres. Elle ne quitta le rivage que lorſqu'on lui eut remis ſes reſtes malheureux, ſouvenir ſacré qu'elle rapporta dans ſa campagne près de la ville d'Albe, où elle vécut dans la retraite, & les honora tout le reſte de ſes jours.

Telles étaient, & ainſi ſe comportaient les dames romaines dans les derniers temps de la République, c'eſt-à-dire à l'époque où la ſociété romaine fut la plus floriſſante & la plus glorieuſe. — La grandeur & le dévoûment de la femme ſuivent & atteignent le niveau de la vertu virile.

Nous étudierons plus loin, dans un chapitre ſpécial, le perſonnage funeſte de Cléopâtre; mais c'eſt ici la place, au milieu des plus honnêtes & des plus nobles femmes, de parler des deux épouſes ſi fidèles & ſi dévouées du triumvir Marc-Antoine. Par elles, il fut ſauvegardé longtemps du malheur : elles intercédaient le ciel & lui réconciliaient Octave.

Fulvie, veuve de Clodius, était une fière & ardente nature; « femme qui n'avoit point le cueur ſi bas que de ne penſer qu'à filler, ou à garder ſon meſnage, & qui ne ſe contentoit pas d'eſtre maiſtreſſe de ſon mary en ſon privé, ains le vouloit

maiſtriſer eſtant en magiſtrat, & luy commander ayant commandement ſur les légions & groſſes armées [1]. »

Les prétentions de cette altière matrone étaient ſoutenues d'un courage viril. Pendant qu'Antoine s'endormait dans les bras de Cléopâtre, Fulvie s'était levée, & avait entamé la guerre contre Céſar. — Ce ſoulèvement nuiſait peut-être à la cauſe plus qu'il ne la ſervait; mais enfin cette ardeur eſt reſpectable : quand les hommes filent aux pieds d'une maîtreſſe, il eſt beau à l'épouſe de ſoutenir & de prendre en main l'honneur de la maiſon.

Cette femme ardente avait excité le trouble & la guerre en Italie, dans l'eſpérance de ſecouer la molleſſe d'Antoine, de le retirer des bras de Cléopâtre & de le ramener vers elle. Noble & vigoureuſe jalouſie! Quelque funeſtes, politiquement,

[1] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 278.

que puſſent être ſes manœuvres, on ne peut guère blâmer, au point de vue du ſentiment, ces écarts d'une fougueuſe nature.

Fulvie mourut à Sicyone, lorſqu'elle partait pour aller rejoindre Antoine. Les partiſans des deux grands adverſaires profitèrent de cette circonſtance pour mettre ſur ſon compte toutes les cauſes de diſſentiment & de guerre, & la réconciliation ſe fit.

Pour ſceller la paix, Céſar donna à Antoine Octavie, ſa ſœur aînée & chérie, alors veuve de Caïus Marcellus, nature douce, réſignée, certainement plus admirable encore que celle de l'inquiète Fulvie. Les deux partis s'en réjouirent, « eſpérans que ceſte dame Octavia, laquelle avoit la grâce, l'honeſteté & la prudence conjoincte à une ſi rare beaulté, quand elle demoureroit avec Antonius, eſtant aimée & eſtimée, comme la raiſon vouloit que

le fuſt une telle dame, qu'elle ſeroit cauſe d'une bonne paix & certaine amitié entre eulx [1]. »

Excellente femme, auſſi bonne ſœur qu'épouſe dévouée. Antoine, irrité des intrigues que Céſar ſuſcitait contre lui, marchait en armes à ſa rencontre; elle le ſupplia de lui permettre d'aller négocier avec ſon frère; &, malgré une groſſeſſe avancée, ſe mit auſſitôt en chemin pour le rejoindre. Mécène & Agrippa accompagnaient Céſar; elle les prit tous trois à part, & leur fit les plus affectueuſes prières, les plus touchantes ſupplications : — Je ſuis ſœur de l'un des empereurs & femme de l'autre, leur dit-elle. « Or, ſi (ce que jà à Dieu ne plaiſe) le pire conſeil a lieu, & que la guerre ſe face, quant à vous, il eſt incertain auquel des deux les dieux ayent deſtiné d'eſtre vain-

[1] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 311.

cueur ou vaincu; mais quant à moy, de quelque coſté que la victoire ſe tourne, en tout événement ma condition ſera touſjours malheureuſe [1]. »

De telles prières étaient bien faites pour amollir le cœur d'un frère & d'un mari; grâces à elle la réconciliation ſe fit. — Sous ſon patronage, les deux rivaux firent échange de légions & de vaiſſeaux, & ſe ſéparèrent ſatisfaits l'un de l'autre.

Lors de la fatale expédition d'Antoine contre les Parthes, ſa généreuſe femme s'était empreſſée de quitter Rome & d'amener des ſecours. Il lui enjoignit de s'arrêter à Athènes. La pauvre Octavie ſentit ſa défaite; mais ſon dévouement l'emporta ſur le dépit & la jalouſie, & elle fit paſſer à ſon infidèle, mais malheureux époux, les hommes, les munitions & l'argent qu'elle tenait avec elle. Antoine dé-

[1] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, pp. 317 & 318.

daigna tant de vertu, abandonna la vengeance de ſes défaites & ſe laiſſa ramener à Alexandrie. — L'opinion publique en fut juſtement excitée contre la molleſſe & la folie d'un gouvernement ſacrifié aux caprices ruineux d'une maîtreſſe & à ſon déſaſtreux amour.

Céſar, cependant, irrité de l'injure qu'on faiſait à ſa ſœur, lui avait ordonné, à ſon retour d'Athènes à Rome, de ne pas rentrer dans le palais d'Antoine & de ſe retirer dans ſa propre maiſon. Mais elle répondit: « qu'elle n'abandonneroit point la maiſon de ſon mary, & que s'il n'avoit autre occaſion de luy faire la guerre, elle le prioit qu'il ne ſe ſouciaſt point d'elle, pource que ce ſeroit une choſe que lon blaſmeroit grandement que deux ſi grands & ſi puiſſants empereurs euſſent jetté les Romains en guerre civile, l'un pour l'amour d'une femme, l'autre pour la jalouzie d'une autre [1]. »

[1] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 350.

Elle joignit les faits aux paroles, & continua conſtamment ſes devoirs d'épouſe. Reſtée dans la demeure d'Antoine, Octavie continuait même à tenir maiſon ouverte pour ſes partiſans, & ſe chargeait de toutes les demandes auprès de ſon puiſſant frère.

Ce fut Antoine qui eut bien le cœur de chaſſer une telle épouſe de ſon logis. Elle en ſortit avec tous les enfants de ſon mari; les ſiens propres & ceux de Fulvie, ſans plainte, ſans reproche, mais « pleurant & lamentant ſon malheur qui l'avoit à ce conduitte que lon la tenoit pour l'une des principales cauſes de ceſte guerre civile [2]. »

C'était aux commencements de la lutte qui ſe termina à Actium ; Cléopâtre était alors à l'apogée de ſa fatale puiſſance ſur le cœur d'Antoine.

[1] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 355.

Incompréhenſibles paſſions de l'homme, qui prouvent la faibleſſe & l'aveuglement de la nature égarée! Cette fameuſe Cléopâtre « ne ſurpaſſait Octavia ni en beaulté, « ni en fleur d'aage [1]. » — Et, de plus qu'elle, l'épouſe poſſédait les qualités du cœur, la droiture de l'eſprit & le noble dévouement au devoir.

Après la mort d'Antoine, fidèle à la mémoire de ſon mari, elle continua ſon noble rôle, garda les enfants qui ſurvécurent, les ſoigna tous comme les ſiens propres, &, par la protection de Céſar, finit par les établir dans les plus hautes poſitions de l'empire.

Trop heureux Antoine, s'il n'avait méconnu une telle femme! — Le ciel, plus ſévère que ſon indulgente épouſe, lui fit porter la peine de ſa paſſion inſenſée. — Octavie fut la triſte victime du malheur

[1] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 356.

qui la vengeait, car elle le pleura avec douleur.

Epouſe ſublime de dévoûment & de ſacrifice! Vertu ſi ſolide, que la jalouſie la plus juſte ne ſavait l'ébranler; âme ſi haute, qu'elle ſe dévouait encore au devoir, toute eſpérance de bonheur perdue!

« Quel eſt l'homme, dit Shakſpeare, « qui ne ſouhaiterait pas avoir une femme « de ce caractère [1] ? » — Malheur à qui la poſſédant la dédaignerait comme Antoine!

Après avoir rapporté les principaux traits des femmes qui illuſtrent l'hiſtoire romaine dans les récits de Plutarque, il eſt bon de conſidérer en dernier lieu la condition où elles s'élevaient dans la ſociété romaine, & juſte de reconnaître le progrès relatif accompli déjà ſur les mœurs grecques.

[1] *Antoine & Cléopâtre*, acte II, ſcène IV.

Et vos in manu & in tutela, non in ſervitio debetis habere eas, & malle patres vos aut viros quàm dominos dici [1]. Tels étaient les conſeils de L. Valerius parlant aux ſénateurs romains, telle était la ſeule influence qu'il voulût reconnaître comme juſte & efficace, celle de la paternité & de l'amour conjugal.

Dès les premiers temps de la République, les matrones eurent à Rome des priviléges tout à fait particuliers. « On ne « dit pas l'honneur & la dignité, ce ne « ſerait point aſſez; on dit la majeſté & » la ſainteté des matrones [2]. » Elles pouvaient porter des robes bordées de pourpre, des ornements d'or; ſur la voie publique on devait leur abandonner le haut du pavé : *Sanxit ſenatus ut feminis ſemita viri cederent* [3].

[1] Tite-Live, liv. XXXIV.

[2] F. De Champagny, *les Céſars*, t. III, p. 167.

[3] Valère Maxime, liv. V, chap. II, § 1.

Il était défendu de porter la main ſur une matrone, même pour l'appeler en juſtice, de peur, dit Valère Maxime, de profaner par l'attouchement d'une main étrangère la pureté de ſa robe [1].

Les citoyens n'avaient pas de tels priviléges; mais ce reſpect allait ſi loin, que perſonne ne pouvait obliger à deſcendre de char un homme qui s'y trouvait avec une femme [2].

La dot que réglait ſi minutieuſement & ſauvegardait ſi ſoigneuſement la légiſlation, affirmait la perſonnalité civile de la femme. Les paraphernaux conſtituaient ſon indépendance, trop ſouvent même ſa domination ſur le mari. Si l'on objecte la loi Voconia, qui défendait d'inſtituer héritière ſa femme, même ſa fille unique, je répondrai qu'aujourd'hui même un de

[1] Valère Maxime, liv. II, chap. I.

[2] Dezobry, *Rome au ſiècle d'Auguſte*, t. I, p. 242.

nos plus illuſtres économiſtes, M. Le Play, plaide à peu près pour le même ſyſtème [1].

La loi romaine donnait du mariage une admirable définition : *Nuptiæ ſunt conjunctio maris & feminæ, & conſortium omnis vitæ, divini & humani juris communicatio.* Le mariage officiel romain, celui qui ſeul conſtitue des noces & ſacre la femme du titre de matrone, eſt le mariage par *confarréation.* Les cérémonies qui l'accompagnaient étaient des plus ſignificatives, & ſont la meilleure preuve de la dignité de la femme, & de l'égalité qu'on lui reconnaiſſait vis-à-vis du mari dans l'ordre de la famille. — Les deux époux s'aſſeyaient ſur une chaiſe jumelle, la main dans la main, & ainſi placés, le flamine qui conſacrait l'union déclarait la femme participante aux biens du mari comme aux choſes ſacrées. Là où vous ſe-

[1] Voir à l'*Appendice*, note P.

rez *Caïus*, je ferai *Caïa*, difait la femme; déclarant ainfi qu'elle comptait vivre avec fon mari fur le pied d'égalité. « Car c'eft « autant à dire, dit Plutarque, là où tu « feras maiftre & feigneur, là feray dame « & maîtreffe [1]. »

Le premier Romain qui répudia fa femme fut Spurius Carvilius, 523 ans après la fondation de Rome, & encore était-ce à caufe de ftérilité. Le fait parut alors fi extraordinaire, que la date en eft confervée [2].

Tertullien favait être plus jufte que les méchants faifeurs de nos apologétiques modernes. Il fe plaignait de la corruption de fon temps, mais regrettait la pureté conjugale & la vertu domeftique des premiers Romains. « Qu'eft devenue, s'écriait-« il, cette antique félicité du mariage, « fondée, fur les mœurs, qui en cimentè-

[1] Plutarque, *Queftions romaines*, t. XXI, p. 273.

[2] Plutarque, *Numa Pompilius*, t. I, p. 278.

« rent tellement l'harmonie, que pendant « près de ſix cents ans il n'y eut pas un « exemple de divorce [1] ? » Tertullien rendait donc hommage au paſſé de Rome, & faiſait lui-même le plus bel éloge de cette ſociété païenne. Elle le méritait, avant la décadence que lui apporta l'Empire.

Nulle part dans l'antiquité autant qu'à Rome, dit un auteur très-chrétien & très-ſavant, la choſe publique n'accepta & ne glorifia autant la vertu féminine; nulle part la femme ne fut plus citoyenne, plus aſſociée aux dangers, aux triomphes, aux intérêts & à la gloire communes [2]. — Les Romains eux-mêmes appréciaient un tel progrès & ſavaient s'en vanter.

Nous n'avons pas honte, écrivait Cornélius Népos, de conduire nos femmes dans les feſtins auxquels nous aſſiſtons. Nos

[1] Tertullien, Apologétique, *Choix des monuments primitifs de l'ère chrétienne*, par Buchon. Paris, 1842, pp. 8, 9.

[2] Franz de Champagny, *les Céſars*, t. III, p. 168.

mères de famille occupent à la maiſon l'appartement d'honneur, voient le monde; la femme enfin tient le rang le plus honorable à côté de ſon mari [1].

Il y a déjà loin des premières traditions domeſtiques, & du gynécée où les Grecs renfermaient l'exiſtence de leurs épouſes.

Il y avait progrès très-effectif & très-réel ſur les mœurs qui régnaient au temps de Socrate & de Xénophon : la civiliſation marchait donc d'elle-même. Et à qui le devait-elle alors, après Dieu, ſource de tout bien, ſi ce n'eſt aux Grecs, dont les Romains n'étaient que les héritiers, & aux grands maîtres tels que Socrate & Xénophon, qui avaient éclairé la route de l'humanité?

[1] Cornélius Népos, *préface*.

LES HÉTAÏRES

X

LES HÉTAÏRES

Une étude ſur l'état de la femme dans la civiliſation antique ne ſerait pas complète, ſi, après avoir enviſagé les purs types qui marquèrent d'une façon éminente par l'honneur, le courage & la vertu, on ne s'arrêtait à conſidérer ce qu'était cette claſſe nombreuſe & brillante de femmes connues ſous le nom d'*hétaïres*, qui jouèrent un rôle ſi remarquable dans la ſociété grecque.

Parmi celles dont nous allons parler, il s'en trouve d'ailleurs qui ſe ſont ſignalées par de grandes & hautes qualités, & qui ont laiſſé un ſouvenir eſtimable pour leurs beaux dires ou leurs nobles actions.

Quant aux courtiſanes célèbres qui n'attachèrent leur nom qu'à d'inſignes folies, nous en parlerons auſſi. — Il faudra même deſcendre juſqu'à celles qui ne ſervaient que la Vénus vulgaire. Ce n'eſt point une vaine curioſité que de jeter la ſonde dans les bas fonds. Comme le géologue, pour analyſer un terrain, s'efforce de connaître toutes les couches & de pénétrer au plus bas, ainſi celui qui s'attache à apprécier une civiliſation doit pouſſer ſes inveſtigations juſqu'aux dernières claſſes de la ſociété qu'il veut juger.

Il y a, dans toute ſociété, des infirmités preſque eſſentielles ; elles découlent fatalement de l'imperfection de l'humanité. Les vices étaient grands dans

l'antiquité ; mais c'eſt à tort que quelques-uns y trouvent une ſuffiſante raiſon pour rejeter dans un mépris général & trop ſuperbe tout ce qu'a pu produire la philoſophie payenne. A peine d'ailleurs le monde venait-il d'entendre les grands enſeignements de ſes ſages. Un triſte retour ſur l'état préſent de notre ſociété ne permet guère tant de fierté. Nous avons marché mais lentement, malgré les lumières divines qu'a apportées l'Evangile, & l'on reſte étonné de voir combien les vices qui ſouillèrent l'antiquité trouvent de malheureux points de reſſemblance dans nos propres mœurs.

Prétendre à une ſupériorité abſolue ſur tous les points qui laiſſerait dans l'ombre toutes les anciennes civiliſations, ce ſerait exagérer la louange & exalter les temps modernes au détriment de l'antiquité. Les Grecs & les Romains préſentaient de fort beaux côtés, & nous, malgré la marche

générale du progrès, nous ne pouvons nous flatter d'échapper à beaucoup des mêmes reproches dont nous voudrions ternir injuſtement l'enſemble de leur civiliſation.

Démoſthènes, dans un de ſes plaidoyers, diſtingue les différentes claſſes de femmes qui exiſtaient alors. — Nous avons, dit-il, des amies (*hétaïras*) pour la volupté de l'âme ; des filles (*pallakas*) pour la ſatiſfaction des ſens ; des femmes légitimes pour nous donner des enfants de notre ſang & garder nos maiſons [1]. »

Il a été queſtion juſqu'ici des épouſes ſeulement & du mariage ; les hétaïres méritent une attention très-ſpéciale : elles n'étaient pas de pures filles de joie, & ſont reſtées célèbres par leur eſprit & leurs mœurs raffinées. Cette ſociété grecque, brillante de lumières autant qu'amoureuſe de forme, n'avait point encore fait

[1] Athénée, *Banquet des Savants*, liv. XIII.

une place digne & convenable au ſexe. La femme libre pouvait ſeule alors, dégagée des habitudes de la famille, réunir un entourage auprès d'elle. Entre les épouſes qui filaient la laine & les eſclaves qui vendaient leur corps, il s'éleva donc naturellement toute une claſſe de femmes, beſoin factice & proviſoire de cette civiliſation dont les mœurs étaient en retard ſur l'inſtruction.

Il n'eſt point étonnant de voir les poètes, les politiques & même les philoſophes fréquenter les hétaïres & leur faire une cour. — Dans tous les ſiècles civiliſés, les eſprits polis & diſtingués ont recherché l'agréable commerce que préſente la ſociété des femmes, & les vieilles coutumes retenaient encore les épouſes dans le gynécée. La grâce, l'eſprit, la beauté attirent naturellement les hommages des hommes les plus capables d'apprécier finement & de ſentir avec délicateſſe ; les

femmes donnent ſouvent l'inſpiration & ſont d'ailleurs d'excellents guides. Influence douce & ſalutaire, car le déſir de leur plaire & d'être applaudi d'elles excite tout naturellement aux belles actions & aux œuvres glorieuſes.

Socrate diſait de Diotime : « Je tiens « d'elle tout ce que je ſais ſur l'amour. « — Elle était ſavante en amour & ſur « beaucoup d'autres choſes [1]. »

Il y avait, en Grèce, des écoles d'eſprit & de volupté, comme des concours de beauté & de poéſie. Cypſèle, exilé de Corinthe, fonda une ville ſur les bords de l'Alphée, & y inſtitua des prix ſolennels qui, tous les cinq ans, étaient décernés aux plus belles femmes. On les couronnait de même à Ténédos & à Lesbos [2]. — Les chryſophores qui avaient remporté le prix pour la forme de leur corps étaient célé-

[1] Platon, *le Banquet*.
[2] Athénée, *Banquet des Savants*, liv. XIII.

brées partout, de même que les vainqueurs aux jeux pithyques.

A Milet, ſe formaient les danſeuſes & les joueuſes de flûte ; elles allaient peupler Corinthe. C'eſt à Lesbos ſpécialement, que les hétaïres ſe rendaient pour s'inſtruire aux lettres & à la poéſie : de là, elles venaient régner à Athènes, la ville la plus polie, la plus glorieuſe de toute la Grèce.

Aſpaſie eſt reſtée la plus célèbre de toutes ces fameuſes hétaïres. Telle était la ſupériorité de ſon eſprit, que l'on peut douter que ſon empire ſur ceux qui l'approchaient de plus près tînt principalement à ſon admirable beauté. « Les uns diſent, rapporte « Plutarque, que Périclès la hanta comme « femme ſçavante & bien entendue en « matière de gouvernement d'eſtat [1]. » On rapporte qu'elle eſt l'auteur de l'o-

[1] Plut., *Périclès*, t. II, p. 205.

raiſon funèbre des Athéniens morts pour la patrie, conſervée dans Thucydide, monument de la plus haute éloquence qu'on puiſſe admirer.

Chez elle s'aſſemblaient, dans un aimable cercle, les grands artiſtes & les grands politiques. « Socrates meſme l'alloit auſſi veoir quelquefois avec ſes amis, & ceulx qui la hantoient y menoient aucunefois leurs propres femmes pour l'ouïr deviſer [1]..... Les auſtères s'étonneront de voir Périclès & Socrate chez Aſpaſie. Blâmerons-nous la liberté de ces mœurs? Dans nos ſiècles modernes, au temps même des précieuſes & de madame de Rambouillet, nous avons revu, dans Ninon de Lenclos, ſous Louis XIV, le type de l'hétaïre antique. Les premières dames du temps, la ſévère Maintenon, la protectrice de La Fontaine, madame de

[1] Plut., *Périclès*, t. II, p. 205.

la Sablière, ſe rendaient dans ſon ſalon. Le grand Condé lui faiſait la cour; Molière. Saint-Evremond, Fontenelle, recevaient ſes conſeils. De notre temps, mademoiſelle Mars & la grande tragédienne Rachel ont repris le même rôle; natures douées & cultivées exceptionnellement, qui ſe trouvèrent malheureuſement déclaſſées. On ſait quel ſouvenir elles ont laiſſé, quels regrets leur ont conſervés tous leurs amis.

Gardons-nous de rabaiſſer injuſtement de telles femmes. Il fallait qu'elles euſſent une valeur intellectuelle & même morale pour obtenir la conſidération des premiers perſonnages, & des meilleurs eſprits de leur temps. Elles ont pu s'abandonner à l'orgueil de poſſéder un grand homme, ou ſe laiſſer toucher par un cœur tendre; mais ſi leurs mœurs ne furent pas irréprochables, pluſieurs du moins pouvaient ſe vanter, comme Ninon, d'être le plus honnête homme de leur ſiècle.

Ce fut une courtiſane nommée Thaïs qui, au milieu de la folie d'un banquet, excita Alexandre à porter lui-même la torche dans le ſplendide palais de Xerxès, une des merveilles du monde.

Alexandre avait été un modèle d'auſtère ſageſſe pendant la plus grande partie de ſa vie. Il avait reſpecté les femmes priſonnières de Darius vaincu, eſtimant « eſtre choſe plus royale ſe vaincre ſoy-« meſme, que ſurmonter ſes ennemis [1]. »

Ce grand prince, qui ne connaiſſait aucun péril ſur le champ de bataille, craignait les dangers de l'amour. « Quant à « moy, écrivait-il à Parménion, tant s'en « fault que j'aye veu ny penſé de veoir la « femme de Darius, que je ne veux pas « ſeulement ſouffrir que lon tienne pro-« pos de ſa beaulté devant moy. » Et il diſait en riant, « que les dames de Perſe

[1] Plut., *Alexandre-le-Grand*, tome VII, p. 48.

« faiſoient mal aux yeux à qui les con-
« temploit. [1] »

Alexandre cependant ne ſe conduiſit pas toujours avec tant de ſageſſe ni de raiſon. Revenu à Babylone après tous ſes triomphes, il ſe livra à la molleſſe & à l'orgie. Un jour, dans un feſtin, il tua Clitus, ſon meilleur ami; une autre fois, il écouta Thaïs, & fit l'inſigne folie de brûler le palais de Xerxès.

Thaïs était native du pays d'Attique & amie de Ptolémée qui depuis fut roi d'Egypte. Cette folle fille avait du patriotiſme à ſa manière. Folâtrant dans toute la liberté que donnent l'ivreſſe du vin & les licences de la volupté, elle en vint à lui dire : « qu'encore prendroit-elle bien plus grand plaiſir à bruſler, par manière de paſſe-temps & de feu de joye, la maiſon de Xerxès qui avoit bruſlé la ville

[1] Plut., *Alexandre-le-Grand*, tome VII, p. 48.

d'Athènes, en y mettant elle-mesme le feu en la présence & devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à celle fin que lon peust dire au temps à venir, que les femmes suivans son camp avoient plus magnifiquement vengé la Grèce des maulx que les Perses lui avoient faicts par le passé que n'avoient jamais fait tous les capitaines grecs qui furent oncques ny par terre ny par mer [1]. »

Tous applaudissant à ce discours, le maître se couvre la tête de fleurs, conduit le branle, & prend lui-même une torche ardente. Ses compagnons de débauche, aussi enivrés que lui, le suivent en criant & en dansant. On met le feu, les flammes s'élèvent; c'en est fait du merveilleux monument.

Alexandre se repentit sur l'heure même, & commanda que l'on éteignît le feu. —

[1] Plut., *Alexandre-le-Grand*, tome VIII, p. 85.

Comme pour le meurtre de Clitus, c'était trop tard.

Ainſi s'évanouiſſent, parfois, dans les banquets & l'entraînement des femmes, la ſageſſe des meilleurs hommes. Les fautes faites, elles reſtent.

Quant à la courtiſane proprement dite, ſervante de *Venus vulgivaga*, à la concubine vulgaire, que le latin brutal appelle *lupam*, elle s'eſt montrée commune chez tous les peuples & à toutes les époques. A commencer dans les faſtes les plus anciens par cette fameuſe fille du roi d'Egypte Chéops, dont Hérodote nous rapporte l'hiſtoire. « Elle pria tous ceux qui venaient la voir de lui donner chacun une pierre pour un ouvrage qu'elle méditait. Ce fut de ces pierres, me dirent les prêtres, qu'on bâtit la pyramide qui eſt au milieu des trois, en face de la grande

pyramide, & qui a un phlètre & demi de côté [1]. »

L'argent a toujours été le nerf des fauſſes amours. Un jour, Socrate alla viſiter une courtiſane fameuſe, dont la beauté était d'autant plus réputée qu'elle en répandait davantage les faveurs. La maiſon était ſplendide, les cours meublées d'eſclaves, les appartements remplis d'ornements éclatans de richeſſe & remarquables de goût; les toilettes de la dame & de ſa mère éblouiſſaient les yeux.

« Dites-moi, Théodote, lui demande Socrate, auriez-vous des terres? — Non. — Du moins vous avez quelque maiſon d'un bon revenu? — Pas plus. — Vous poſſédez donc des eſclaves induſtrieux? — Pas un ſeul. — Mais comment ſuffiſez-vous à vos dépenſes? — Je me

[1] *Hiſtoire d'Hérodote*, Euterpe, liv. II.

fais un ami, il veut m'obliger, voilà mon revenu [1]. »

Celles de ce genre ſont un objet de commerce & de luxe, non d'amour.

Les ſentiments ſont la monnaie du cœur ; & le cœur lui-même eſt un tréſor qui ne s'achète pas. Il ne ſe livre pas comme un vil lingot ; ſa ſubſtance eſt la penſée humaine eſſentiellement indépendante, plus libre même que la volonté qui trop ſouvent fléchit ſous la peur des ſouffrances matérielles,

Ainſi penſait Xénophon lorſqu'il écrivait :

« L'être qui vend ſes charmes à prix d'argent affectionnera-t-il plus celui qui le paie, que l'homme qui vend ſes denrées ou ſa liberté n'aimera quiconque les achète [2]. »

[1] Xénophon, *Mémoires ſur Socrate*, liv. III, ch. XI.

[2] Xénophon, *Banquet*, ch. VIII.

Mais les paſſions les plus groſſières l'emportent ſouvent ſur la raiſon.

Certain Grec exprime ſur la débauche vénale une philoſophie ſingulière. Paraît-il étrange, dit Ariſtippe, d'habiter une maiſon qui l'a déjà été par d'autres, ou de monter un vaiſſeau qui a ſervi à quantité d'autres paſſagers? Je poſſède Laïs, mais elle ne me poſſède pas. Je l'aime, dites-vous : oui; comme j'aime le vin, le poiſſon, & tout ce qui donne le plaiſir [1]. »

Une telle théorie, baſſement matérialiſte, eſt la négation complète de l'union des intelligences, de l'amour des cœurs, ſentiments les plus beaux, les meilleurs qui ſe puiſſent concevoir, les plus heureux dont puiſſe jouir la nature humaine. Au mépris de l'âme, conſidérer la femme comme ſimple inſtrument de volupté, c'eſt pré-

[1] Ath., *Banquet des Savants*, liv. XIII; & Plut., *Ariſtippe*.

tendre ſa plus grande dégradation.— Mais aujourd'hui même agiſſons-nous toujours comme ſi nous penſions mieux ?

Beaucoup de gens ne regardent pas, comme Démoſthènes, à dix mille drachmes pour acheter un repentir. — Les proſtituées exiſtent toujours les mêmes. Peut-on dire que leurs mœurs aient beaucoup changé? Le rhéteur Alciphron a fait une peinture des ſentiments & des habitudes des courtiſanes grecques ; Lucien auſſi [1]. Liſez leurs lettres; le ſtyle n'en diffère aucunement de celui qu'elles emploient encore aujourd'hui.

Pétate écrit à Simalion : Si vous avez quelque choſe à m'apporter, venez ; autrement ne vous en prenez qu'à vous-même de vos chagrins [2]. — Philumène s'adreſſe ainſi à Criton : « Pourquoi vous tourmenter & perdre votre temps à m'é-

[1] Voir *Appendice*, note Q. [2] Alciphron, p. 296.

crire ? J'ai beſoin de cinquante pièces d'or & non de vos lettres. Si vous m'aimez, donnez-les-moi ſans retard. Si le démon de l'avarice ou de la meſquinerie vous poſſède, ne me fatiguez plus inutilement, Adieu [1]. »

Ne dirait-on pas ce billet écrit d'hier ? On le ſignerait de mille noms ; tel quel, il rapporterait encore les cinquante pièces d'or à ſes auteurs.

Eſope a écrit une fable que Benſerade a réſumée dans un ſonnet :

Un galant s'en allait plumé par ſa maîtreſſe,
Qui dit à ſa voiſine, en la tirant à part :
Je ne pleure pas ſon départ,
Je pleure ſon manteau qu'à regret je lui laiſſe.

C'eſt que la femme *omnivore*, ſous peine de croupir, doit éclater par le luxe, avoir l'attrait de l'oripeau rouge & du miroir qui attirent les alouettes & les gre-

[1] Alciphron, *les Courtiſanes*, lettre XVI.

nouilles. — Il lui faut du luxe, fût-il faux & ridicule. « Pour aſſiſter aux jeux, Ogulnie loue des habits, des couſſins, une litière, un cortége, ſans compter la nourrice & la jeune confidente [1]. » N'eſt-ce point encore l'impure d'aujourd'hui qui foiſonne aux champs de courſe?

Les traditions ſont conſervées, les principes en honneur autrefois parmi ces ſortes de perſonnes galantes ne ſont aucunement paſſées de mode. La vieille Syra dit encore à la jeune Philotès: « Plumez tous « ces galants qui tombent ſous vos pattes, « rongez-les juſqu'aux os [2]. » — Mêmes leçons, hélas!

Combien pourraient être ſurnommées le *crible*, comme Glycère! De telle autre ne pourrait-on pas dire ce que Smicrines répondait à ceux qui demandaient ce qu'Archippe pouvait faire avec le vieux Sopho-

[1] Juvénal, *Satire* VI.

[2] Térence, *l'Hécyre*, acte I, ſcène I.

cle : « C'eſt une chouette qui veille ſur un tombeau [1]. »

Anaxilas fait dans une comédie le portrait d'une de ces ſortes de femmes : « Si quelqu'un a jamais aimé une courtiſane, qu'il me nomme un être plus pervers..... Comme elles vous aiment, vous careſſent, vous font jouir avec tranſport ! Mais auſſitôt on vous dit : Mon cher, il me faudrait une petite ſervante à deux pieds, un lit à quatre pieds, un fauteuil, un trépied..... pour tout dire en bref, de toutes les bêtes féroces, il n'y en pas de plus dangereuſe qu'une courtiſane [2]. »

L'or encore ferait peu, ſi l'on avait l'amour. — Mais voulez-vous pénétrer juſqu'au cœur, vous trouvez la cendre ; comme dans ces momies égyptiennes ou ces vieux morts d'Herculanum, qui gar-

[1] Athénée, *Banquet des Savants*, liv. XIII.

[2] Anaxilas, *Neottis ;* Athénée, liv. XIII.

dent la forme, mais ne ſont que pouſſière au-dedans.

Il eſt vrai qu'il en eſt certains qui ſe contentent facilement. On parlait à Ariſtippe des infidélités de ſa maîtreſſe. « Je « donne beaucoup à Laïs, répondit-il, pour « en jouir, & non pour qu'un autre n'en « jouiſſe pas. » — Pluſieurs pratiquent la même philoſophie; ce ſentiment ne convient qu'aux paſſions baſſes [1]. Le véritable amour ne doit pas être jaloux; mais il eſt excluſif de ſon eſſence.

La femme, donnée à l'homme pour doubler ſon exiſtence, ſi elle eſt bonne, accroît ſa félicité; précipite ſa ruine, ſi elle eſt mauvaiſe.

C'eſt ainſi que le mal, en ce monde, eſt toujours près du bien pour le mérite & la récompenſe de l'homme, & c'eſt une épreuve impoſée à la raiſon que ce déſir

[1] Athénée, *Banquet des Savants*, liv. XIII.

inſtinctif, cette ſympathie que nous concevons pour le ſexe oppoſé.

Les philoſophes ont épuiſé en vain ſur cet éternel chapitre tous les conſeils de la ſageſſe humaine. Les plus ſages, les plus hauts ont ſuccombé; les plus froids, les plus prudents ſe ſont laiſſé ſéduire, car la glace ne fond pas plus facilement au ſoleil que la réſolution des plus ſages devant le charme de la ſimple beauté corporelle.

C'eſt un vieil exemple de l'influence ſouveraine de la beauté que celui de Phryné. La courtiſane était accuſée de lèſe-majeſté divine. Hypérides, ſon défenſeur, avait commencé ſa harangue; mais la cauſe ſemblait d'avance perdue. « Il la fit venir en avant, au milieu de la place, devant les juges, &, luy deſchirant ſa robbe, leur monſtra ſon eſtomach à deſcouvert, de manière que les juges, pour ſa grande beauté l'abſolurent [1].

[1] Plut., *Hypérides*, t. XXI, p. 87.

Quintilien atteſte que ce fut à ce ſeul mouvement oratoire que l'accuſée dut ſon acquittement. « Quelque admirable, dit-il, que fût l'éloquence d'Hypérides, quelque forte & touchante que fût ſon action, ce n'eſt pas à ces moyens que Phryné dut ſon ſalut, mais à la beauté rare de ſon ſein que l'orateur fit paraître en ouvrant ſa robe [1]. »

Que ſi l'on veut inférer de ces derniers récits que les anciens, mauvais comme nous, ne valaient jamais mieux, je rapporterai maintenant à quel propos Phryné ſe trouvait traduite devant l'aréopage. Il s'agiſſait pour elle de la peine capitale, & pourquoi? — Parce qu'on lui reprochait d'avoir ruiné la fortune de pluſieurs hommes & de les avoir éloignés du ſervice public. Il y avait à Athènes une loi qui regardait de tels cas.

[1] Quintilien, *de Inſt. orat.*, lib. II, cap. 15.

« Elles étaient traitées avec la plus grande rigueur lorſqu'elles étaient accuſées de porter les fils de famille à la diſſipation totale de leur fortune, ou de les détourner des ſoins qu'ils devaient prendre pour ſe mettre en état de ſervir la république. Si l'accuſation était prouvée, elles étaient condamnées à la mort, comme coupables d'impiété [1]. »

Nous manquons d'un pareil tribunal, car il ſemble qu'une loi dans ce ſens, quoique moins draconienne dans la peine portée, ne ſerait point inutile aujourd'hui. Il y a donc dans cette antiquité ſi rabaiſſée par quelques-uns, & malgré le progrès général effectué dans notre civiliſation, des inſtitutions que nous devons admirer & que nous pouvons regretter. Que ce ſoit une nouvelle preuve qu'il faut juger les anciens avec indulgence! Ne ſoyons

[1] Athenée, *Banquet des Savants*, liv. XIII; & Alciphron, *Lettre* VI, note 5.

pas fiers plus que de raiſon : nous préſentons, hélas ! la plupart des mêmes vices que nous leur reprochons, & notre ſupériorité n'eſt pas inconteſtable ſur tous les points.

CLEOPATRE

XI

CLÉOPATRE

PLUTARQUE ne croit pas inutile de préſenter quelques parallèles d'hommes vicieux. « Non pas, dit-il, certainement pour donner plus grande délectation & paſſe-temps aux lecteurs, en leur monſtrant comme un tableau où il y ait de toutes ſortes de peintures; mais plus toſt pource que, comme Iſménias le Thébain, monſtrant à ſes diſciples ceulx qui jouoient bien des fluſtes, avoit accouſtumé de leur dire : *Il fault ainſi jouer;* & puis, en leur

monſtrant ceulx qui en jouoient mal : *Il ne fault pas ainſi jouer* [1]. »

C'eſt dans cet eſprit, ſans doute, qu'il écrit la vie d'Antoine. Nous le ſuivrons dans ce récit pour y conſidérer le perſonnage de Cléopâtre.

Cette fille des Ptolémées, maîtreſſe de Jules Céſar & de Marc Antoine, laiſſe de grandes traces dans l'hiſtoire. Par ſuite des folies qu'elle inſpira, & de l'indignation publique qu'elles excitèrent au profit d'Octave, la paix de l'univers fut troublée à diverſes repriſes. Elle finit par ruiner la fortune de celui qui l'aimait. Cauſe directe de la chute d'une des deux dernières colonnes ſur leſquelles s'appuyait encore la république romaine, elle prépara par là le plus fatal malheur qui pût arriver à cette ſociété, l'abſolutiſme d'un ſeul & le deſpotiſme impérial des Céſars.

[1] Plut., *Demetrius*, tome VIII, p. 157.

Il eſt utile de compléter l'étude des femmes dont parle Plutarque par le ſaiſiſſant tableau qu'il trace de cette paſſion, la plus molle & la plus effrénée qui ſe puiſſe concevoir. Ce fameux couple perſonnifie dans un triſte & funeſte exemple le déſordre & l'efféminement où conduiſent les paſſions, la ruine & les malheurs qu'elles entraînent. Plus les événements ſont hauts, juſtes & terribles, plus l'inſtruction s'en montre éclatante.

Cléopâtre avait dix-ſept ans quand elle hérita du ſceptre, &, ſelon le vœu du teſtament paternel, épouſa Dyoniſius, ſon frère.

Ptolémée Aulètes partageant ſa tendreſſe, mais ne voulant pas diviſer ſon royaume, leur avait laiſſé des droits égaux. Les mariant enſemble, il avait penſé les unir, & devait eſpérer qu'ils règneraient à deux ſur un ſeul trône. Les paſſions politiques troublèrent bientôt les deſſeins de la prudence royale.

La jeune reine ſe montrait ambitieuſe & dominatrice; les miniſtres du roi, Achillas & Photin, prétendaient gouverner pour eux-mêmes. Ses talents & ſon eſprit gênaient leur ambition & la leur rendaient redoutable; ils intriguèrent donc contre elle, & firent ſi bien par leurs cabales qu'elle fut obligée de fuir.

Quand éclata le bruit de Pharſale, Cléopâtre ſe trouvait réfugiée en Syrie. A la nouvelle de la fuite & du meurtre de Pompée, de la pourſuite & du débarquement de Céſar à Alexandrie, elle tendit les bras vers le vainqueur.

Céſar, qui ſouffrait de graves embarras que lui ſuſcitaient le roi d'Egypte & ſes miniſtres, ſe tourna vers Cléopâtre, & lui manda ſecrètement de le venir trouver. Elle ſe décida auſſitôt, &, accompagnée d'un ſeul de ſes amis, Apollodore le Sicilien, ſe jeta dans un petit bateau, & aborda de nuit au pied du château d'Alexandrie.

La crainte d'être reconnue lui ſuggéra un ſingulier ſtratagème ; elle s'étendit dans un faiſceau de hardes, qu'on lia par une groſſe courroie. Apollodore la chargea, ainſi fagotée, ſur ſes épaules, paſſa les murs & la porta à Céſar. — Le tour était plein d'audace & d'invention. « Ce fut, « traduit Amyot, la première émorche « qui attira Cœſar à l'aimer, pource que « ceſte ruſe luy feit appercevoir qu'elle « eſtoit femme de gentil eſprit [1]. »

Dans la ſuite, il fit venir Cléopâtre à Rome, où il la combla d'honneurs. On prétendit que Céſar reconnut le fils qu'elle lui avait donné ; il eut au moins le projet de l'épouſer, car le tribun du peuple Helvius Cinna, rapporte Suétone, aſſura à beaucoup de monde que, d'après l'ordre de ſon illuſtre patron, & vraiſemblablement dans cette intention ſpéciale, il avait

[1] Plut., *Julius Cæſar*, tome VIII, p. 243.

écrit & tenu prête une loi pour lui permettre d'épouſer toutes les femmes qu'il voudrait [1].

Céſar, ſi prudent en politique, s'était jeté, par entraînement pour Cléopâtre, dans des entrepriſes dangereuſes pour ſa perſonne & nuiſibles à ſon honneur. — Antoine, franc cœur & brutal ſoldat, devait y conſommer ſa perte : ce qui était un achoppement pour l'un devenait un précipice pour l'autre.

Antoine venait de promener ſes folles débauches dans ſon gouvernement d'Aſie. Il ſe faiſait appeler Bacchus, & triomphait à la manière de ce dieu : c'eſt ainſi qu'il était entré dans Ephèſe au milieu d'un cortége de femmes déguiſées en bacchantes & de jeunes gens en faunes & en ſatyres.

La reine avait reçu l'ordre de compa-

[1] Suétone, liv. III.

raître en Cilicie : elle était accusée d'avoir aidé Brutus & Cassius dans la dernière guerre. Confiante dans le pouvoir de ses charmes déjà éprouvés sur Jules César & sur Cneius, fils du grand Pompée, elle se fit fort d'enlever le cœur d'Antoine. Malgré les appels que lui signifiait celui-ci, elle ne daigna se presser. Ses préparatifs, d'ailleurs, furent dignes de l'amant qu'elle allait conquérir. — C'est une description qui semble mythologique que celle de son arrivée : on dirait la représentation d'Amphitrite.

Elle navigua tranquillement sur les eaux du fleuve Cydnus, « dedans un bateau dont la pouppe estoit d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent, que lon manioit au son & à la cadence d'une musique de flustes, haulbois, cythres, violes & autres telz instrumens dont on jouoit dedans. Et au reste, quant à sa personne, elle estoit couchée dessous un pavillon

d'or tiſſu, veſtue & accouſtrée toute en la ſorte que lon peinct ordinairement Vénus, & auprès d'elle d'un coſté & d'autre de beaux petits enfants habillez ne plus ne moins que les peintres ont accouſtumé de portraire les Amours, avec des eſventaux en leurs mains, dont ils l'eſventoient. Ses femmes & damoiſelles ſemblablement, les plus belles eſtoient habillées en nymphes Néréïdes (qui ſont les fées des eaux), &, comme les Grâces, les unes appuyées ſur le timon, les autres ſur les chables & cordages du bateau, duquel il ſortoit de merveilleuſement doulces & ſouefves odeurs de perfums, qui rempliſſoient deçà & delà les rives toutes couvertes de monde innumérable : car, les uns accompagnoient le bateau le long de la rivière, les autres accouroient de la ville pour veoir que c'eſtoit, & ſortit une ſi grande foule de peuple, que finablement Antonius eſtant ſur la place, en ſon ſiége

impérial, à donner audience, y demoura tout ſeul, & couroit une voix par les bouches du commun populaire que c'eſtoit la déeſſe Vénus, laquelle venoit jouer chez le dieu Bacchus pour le bien univerſel de toute l'Aſie [1]. »

Antoine ſuccomba à la ſéduction. « S'il lui eſtoit reſté quelque ſcintille de bien & quelque eſpérance de reſſource, dit Plutarque, elle l'eſteignit du tout, & le gaſta encore plus qu'il n'eſtoit auparavant [2]. »

Quels puiſſants attraits étaient donc ceux de cette reine funeſte!

« Sa beaulté ſeule n'eſtoit point ſi incomparable, qu'il n'y en peuſt bien avoir d'auſſi belles comme elle, ny telle, qu'elle raviſt incontinent ceulx qui la regardoient; mais ſa converſation à la hanter en eſtoit ſi aimable, qu'il eſtoit impoſſible d'en

[1] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 303.

[2] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 300.

éviter la prise, & avec sa beaulté, la bonne grâce qu'elle avoit à deviser, la doulceur & gentillesse de son naturel qui assaisonnoit tout ce qu'elle disoit ou faisoit, estoit un aiguillon qui poignoit au vif[1]. »

Cette femme avait le charme qui entraîne, le charme, plus puissant que la beauté superbe de la ligne, pouvoir de basilic qui magnétise la raison.

Telle était Cléopâtre, d'après le portrait que nous a laissé Plutarque. — Serpent du vieux Nil, a dit Shakspeare!

Antoine oublie tout, sa femme Fulvie qui combat pour lui en Italie, l'armée des Parthes prête à envahir la Syrie. La reine emmène son vaincu à Alexandrie, où il dépense dans des voluptés indignes la chose la plus chère & la plus précieuse que l'on puisse perdre, au dire d'Antiphon, le temps.

[1] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 304.

C'étaient des feſtins de Balthazar. « Ils « brûlaient la nuit avec des torches, » ſelon l'expreſſion de Shakſpeare. — Le ſage eût déjà pu, prévoyant la ſuite de tant de folies, tracer le nom de Céſar ſur les murs.

Qu'étaient ces fameux banquets qui duraient juſqu'au jour? On peut en juger par le récit de Philotas.

« Quand il fut en la cuiſine, il y veit une infinité de viandes, & entre autres huict ſangliers tous entiers que lon rotiſſoit, dont il fut fort esbahy, diſant qu'il devoit avoir grand nombre de gens à ce ſoupper. Le cuiſinier s'en prit à rire, & lui reſpondit qu'il n'y en avoit pas beaucoup, ains environ douze ſeulement; mais qu'il falloit que tout ce qui eſtoit mis ſur table fuſt cuit & ſervy à ſon poinct, lequel ſe gaſte & ſe paſſe en un moment.....; & à ceſte cauſe on prépare non un ſoupper ſeul, mais pluſieurs, pour autant que lon ne ſçauroit

deviner l'heure qu'il vouldra ſoupper [1]. »

L'orgie ſe continuait après la table. Parfois ils ſe déguiſaient, lui en valet, elle en chambrière : ainſi accoutrés, ils battaient le pavé, brocardaient les paſſants, & rapportaient ſouvent ce qu'ils avaient mérité, des inſultes & des coups.—Après de telles nuits, ils dormaient le jour. Ivreſſe & volupté! voilà *la vie non pareille* qu'ils ſe vantaient de mener.

Il était cependant des jours où les deux amants changeaient leurs plaiſirs. Ils pêchaient à la ligne. C'eſt une fine & piquante anecdote que la badinerie que fit un jour Cléopâtre.

Antoine, vexé de ne jamais rien prendre, avait inventé de ſe ſervir d'un habile nageur qui, plongeant ſous l'eau, allait accrocher à ſa ligne des poiſſons de proviſion; il les tirait enſuite triomphalement.

[1] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 305 & 306.

Cléopâtre feignit de ne pas voir la ruſe; mais, en la prochaine circonſtance, elle invita une cour nombreuſe à aſſiſter au divertiſſement. — Antoine pêcha cette fois un vieux poiſſon ſalé.

Tous ſe prirent à rire, & la reine s'écria en raillant : « Laiſſe-nous, ſeigneur, à nous autres OEgyptiens habitans de Pharus & de Canobus, laiſſe-nous la ligne, ce n'eſt pas ton meſtier; ta chaſſe eſt de prendre & conquérir villes & citez, païs & royaumes [1]. »

Le conſeil était bon. — Hélas! dans la bouche de Cléopâtre, ce n'était qu'une moquerie.

Tels étaient les jeux d'une reine d'Egypte & d'un vieil imperator.

Antoine cependant fut forcé de partir pour Rome. Un moment, Cléopâtre perdit ſon amant. — Mais ſa vieille paſſion

[1] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 309.

le reprit lorſqu'il revint dans ces anciens parages, « & à la fin, ce cheval de l'âme qui eſt tant difficile à dompter, comme dit Platon, c'eſt-à-dire, la concupiſcence effrénée, jetta hors & renverſa toutes penſées honeſtes & ſalutaires [1]. » — Tant il eſt vrai qu'il eſt de ces victoires de l'âme que l'on ne peut remporter qu'à la façon des Parthes, en fuyant.

Au retour d'une déſaſtreuſe expédition, il la manda à ſon camp, & pour qu'elle y fût bienvenue, fit diſtribuer en ſon nom des largeſſes à ſes ſoldats. — Comme ſi Cléopâtre leur eût apporté ſes tréſors !

Cependant Octavie, ſans être mandée, accourut en même temps vers lui. La véritable épouſe offrait de véritables ſecours : une grande proviſion de vêtements, beaucoup de bêtes de ſomme, de l'argent, deux mille hommes d'élite parfaitement

[1] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 319.

équipés. Ayant reçu l'ordre de s'arrêter en route, ſans dépit, ſans plainte, elle envoya tous ſes préſents.

La vertu comme l'intérêt plaidaient alors pour Octavie. Antoine ſemblait ébranlé; un inſtant Cléopâtre trembla pour ſon empire. Il faut voir comme elle recourut à toutes les intrigues de la coquetterie & de la ſenſiblerie la plus raffinée.

« Elle feit ſemblant de languir de l'amour d'Antonius, emmaigriſſant ſon corps par faulte de prendre ſuffiſante nourriture, & compoſant ſes geſtes ſi à propos, que quand Antonius la venoit veoir, elle jettoit les yeulx ſur luy comme une perſonne ravie de joye, puis quand il s'en départoit, elle fundoit en larmes, & avoit la chere triſte, la contenance morne, faiſant tout à propos qu'Antonius la trouvaſt ſouventefois plorant, & puis quand il ſurvenoit, elle faiſoit ſemblant d'eſſuyer ſes yeulx & deſtournoit ſon

viſage comme ſi elle n'euſt pas voulu qu'Antonius la veiſt plorer [1]. »

Les amis d'Antoine lui diſaient : *Si tu l'abandonnes, elle ne ſurvivra pas.* Il craignit que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie ; il retourna à Alexandrie. — La comédie avait réuſſi.

Cependant, Céſar ayant achevé ſes préparatifs, fit déclarer par le ſénat la guerre contre Cléopâtre & abroger la puiſſance & l'empire d'Antoine, « attendu « qu'il l'avoit jà préalablement cédé à « une femme [2]. »

Sur terre, indépendamment de la ſupériorité des forces, étaient toutes les chances de victoire ; tel était l'avis unanime des chefs & des ſoldats. Ce ne fut pas celui de la maîtreſſe ; Cléopâtre le contraignit de commettre tout au haſard d'une

[1] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 348 & 349.

[2] Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 359.

bataille de mer, « regardant desjà com-
« ment elle s'en pourroit fouir, & difpo-
« fant de fes affaires, non pour aider à
« gaigner la victoire, mais pour plus lé-
« gèrement efchapper quand tout feroit
« perdu [1]. »

Elle s'enfuit en effet au premier choc,
« & là Antonius monftra tout évidem-
ment qu'il avoit perdu le fens & le cueur,
non-feulement d'un empereur, mais auffi
d'un vertueux homme, & qu'il eftoit tranf-
porté de l'entendement, & que cela eft
vray, qu'un certain ancien a dit en fe
jouant: *Que l'âme d'un amant vit au corps
d'autruy, non pas au fien;* tant il fe laiffa
mener & traifner à cefte femme, comme
s'il euft efté collé à elle, & qu'elle n'euft
fceu fe remuer fans le mouvoir auffi [2]. »

Ainfi vint à fe renouveler l'hiftoire
d'Hercule aux pieds d'Omphale. Celle-ci

[1] Plut., *Antonius*, p. 365.
[2] Plut., *Antonius*, t. VIII, page 398.

ſe parait de la peau du lion de Némée, tandis que le héros agenouillé devant elle recevait ſes amoureux ſoufflets.

Revenus à Alexandrie, ils abolirent la ſociété qu'ils appelaient *la Bande de la vie non imitable*, & ils en créèrent une autre ſous le nom *Synapothanumenon*, c'eſt-à-dire de ceux qui veulent mourir enſemble. — L'orgie recommençait ; on mourait comme on avait vécu.

La reine ſongeait pourtant à la ruine prochaine. Elle aurait préféré ſe ſouſtraire à l'infortune par la trahiſon plutôt que par la mort. — Un nommé Thyrſus, envoyé de Céſar, fut écouté par elle ; mais Antoine le ſoupçonna, & Cléopâtre fut obligée de redoubler ſes careſſes pour éloigner les reproches. A l'occaſion de l'anniverſaire de ſa naiſſance, elle donna une fête incomparable de magnificence & de prodigalité, « en manière que plu-« ſieurs des conviez au feſtin, leſquels

« y eſtoient venus pauvres, s'en retour-
« noient tous riches [1]. »

A la fauſſe nouvelle de la mort de Cléopâtre, Antoine s'était percé de ſon épée. Lorſqu'il apprit qu'elle vivait encore, il ſe fit porter au pied de la tour où elle ſe tenait renfermée avec ſes femmes. Elle vint ſe mettre aux fenêtres & lança des cordes.

« Ceulx qui furent preſens à ce ſpectacle, diſent qu'il ne fuſt onques choſe ſi piteuſe à veoir; car on tiroit ce pauvre homme tout ſouillé de ſang, tirant aux traicts de la mort, & qui tendoit les deux mains à Cleopatre, & ſe ſoublevoit le mieulx qu'il pouvoit [2]. »

Dans quel état reçut-elle la viſite d'Octave ſon vainqueur? — Les cheveux arrachés, les yeux fondus en larmes, la figure & le ſein déchirés & meurtris, elle ſe pré-

[1] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 410.

[2] Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 16.

cipita à ſes pieds, & d'une voix faible & tremblante implora grâce, elle, la fière Cléopâtre!

De tous les genres de mort, la reine avait reconnu que la piqûre de l'aſpic était celui qui procurait la fin la plus douce. Elle ſe réſigna à en uſer, ſeul moyen d'échapper à la honte que Céſar lui préparait pour l'honneur de ſon triomphe, & mourut à l'âge de trente-huit ans, après en avoir régné vingt-deux, & gouverné avec Antonius plus de quatorze.

Tel fut le dénoûment des amours les plus inſenſées, les plus fameuſes en mal, qui ſe ſoient peut-être jamais vues dans le monde.

Antoine & Cléopâtre réduits à être un objet de compaſſion! Triſte chute pour un triumvir & une Ptolémée, mais ſort très-digne & très-juſte de leurs fautes!

— La fin miſérable de ces deux célèbres amants montre d'une façon éclatante,

combien eſt dangereux le déſordre qu'inſpirent les paſſions, combien ſont terribles les abîmes que creuſent les folles amours ſous l'édifice des plus hautes & des plus grandes fortunes.

Ce ſont nos fautes, nos folies qui amaſſent les ſombres nuages; les coups de foudre, le plus ſouvent, viennent des orages que nous-mêmes avons formés.

Quelle fut la cauſe de tous ces malheurs? *Antoine ſeul, lui qui permit à ſa paſſion de maîtriſer ſa raiſon* [1]. — Et Paſcal a pu dire avec vérité que ſi le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé [2].

[1] Shakſpeare, *Antoine & Cléopâtre*, acte II, ſcène IV.

[2] Paſcal, *Penſées*, art. IX, § 46.

CONCLUSION

XII

CONCLUSION

Je ſais que je trouverai les contradicteurs les plus autoriſés parmi les catholiques, au ſein même des proteſtants. En effet, pluſieurs ſoutiennent que jamais les doctrines payennes n'euſſent pu produire un progrès moral conſidérable dans le ſort de la femme, une civiliſation en aucun point comparable à celle dont nous jouiſſons aujourd'hui.

Dieu me garde de ne point paraître

aſſez chrétien! Je le ſuis de toutes les forces de ma raiſon & du plus profond de mon cœur. Je ne préſente pas la morale antique comme égale aux enſeignements évangéliques, mais comme ayant une exiſtence indépendante en théorie & de fait dans les époques payennes. En quoi conſiſte la ſageſſe? demande Lactance. — Elle conſiſte, répond-il, à croire que l'homme ne ſait pas tout, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni qu'il n'ignore pas tout, parce que cela n'eſt propre qu'aux bêtes [1].

De Celui qui règne dans les cieux relèvent pluſieurs ſortes de manifeſtations ſur la terre, & ſi le chriſtianiſme eſt l'expreſſion la plus ſublime de la vérité, il eſt auſſi dans le reſte du monde, en dehors de lui, des éléments inconteſtables de progrès & de civiliſation, qui portent leur louange au même Seigneur.

[1] Lactance, *Choix des monuments primitifs*, par Buchon; *Inſtitutions divines*, liv. III, p. 558.

Tout en réſervant mon reſpect ſouverain pour la religion révélée, je me ſuis appliqué dans cette étude à l'exaltation ſpéciale de l'antiquité. *Numquid non Deus unus creavit nos?* dit l'Ecriture [1].

La vérité eſt une; &, quand Celui qui eſt le foyer de toutes vérités permet qu'un des rayons de ſa ſplendeur arrive à l'humanité par le moyen de la raiſon même de l'homme, ce n'eſt pas moins à lui, principe éternel, qu'il faut reporter la gloire de cette lumière.

Toute conquête d'idées vraies, tout progrès de juſtice rendent également hommage à ſa majeſté infinie. Loin de manquer à la gloire de Dieu, je crois tendre à ſa louange, en ſoumettant à ſes pieds le mérite de la créature payenne, & telle paraîtra, j'eſpère, la ſeule concluſion de cette étude.

[1] Malach., II, 10.

Nous avons consulté la philosophie, la poésie & l'histoire. Après avoir étudié premièrement les théories des sages, examiné les principes & les préceptes des moralistes, notre observation s'est portée sur les principaux types qui apparaissent chez les poètes. Nous avons enfin recherché la confirmation par l'histoire & les faits dans l'étude de Plutarque, qui réunit à lui seul, dans ses Vies & Parallèles, les plus grands traits dont la femme se soit illustrée chez les Grecs & les Romains.

Ce sont les propres pinceaux des maîtres que nous avons souvent empruntés. Avec leur aide, avons-nous réussi de peindre? Apparaît-il de cette ébauche incomplète ce qu'était réellement la femme dans l'antiquité? Humiliée encore par suite de la grossièreté des mœurs primitives, ne voit-on pas déjà combien la dignité de sa personne était comprise & respectée par les sages, combien son rôle

dans la famille & la ſociété était heureuſement fixé, non-ſeulement tel qu'il exiſte aujourd'hui, mais mieux encore, tel qu'il doit jamais ſe produire en s'attachant au progrès futur, & conformément au pur idéal que donne la vue du beau, du vrai & du bon ?

Si nous avons pu réuſſir à prouver le rang élevé de la femme d'après la ſeule lumière naturelle, n'eſt-ce point une excitation nouvelle, même pour les plus religieuſes & les plus chrétiennes, à ſe rendre dignes de remplir leur place ?

Il faut, pour faire pénétrer davantage dans toutes les claſſes l'idée de ſa valeur perſonnelle, que la femme acquière une inſtruction plus ſérieuſe & plus complète que celle qu'elle poſſède encore généralement, qu'elle développe ſes qualités intellectuelles, qu'elle ſe grandiſſe elle-même. — Au lieu de s'attribuer un rôle léger & capricieux dans le ménage,

qu'elle ſoit l'aide & la conſeillère de ſon mari, l'éducatrice, le guide & la confidente de ſes enfants, la douce & attentive gouvernante des choſes & des gens de la maiſon!

Ainſi, ſans nuire aucunement à ſon bonheur, remplira-t-elle ſon exiſtence mieux que par l'intrigue & les excentricités à la mode. Le monde alors, tout en lui ſervant au plaiſir, aura pour elle tous les attraits ſérieux que l'on peut trouver dans la converſation ſur les choſes de l'eſprit & de l'art.

« Honorez les femmes, dit Schiller, elles ſèment des roſes céleſtes ſur le cours de notre vie terreſtre; elles forment les nœuds fortunés de l'amour, & ſous le voile pudique des grâces elles nourriſſent d'une main ſacrée la fleur immortelle des nobles ſentiments [1]. » Qu'elles reſtent le

[1] Schiller, trad. par Regnier, t. I, p. 299.

côté poétique & gracieux, ſource de toutes les douceurs de l'union, qu'elles continuent à apporter le charme dans le monde ; mais qu'elles rempliſſent avant tout leur œuvre de femme intelligente, d'épouſe prudente & ſage, de mère ſoigneuſe & dévouée!

Les hommes alors, pleins d'attention & touchés de reconnaiſſance pour le mérite des femmes, ne leur nieront jamais le reſpect. Ainſi remporteront-elles la dernière victoire ſur les préjugés antiques & modernes, & s'attireront-elles le comble d'honneur & de dignité qui leur eſt dû.

L'homme & la femme s'eſtimant & s'entr'aidant, comme il convient, ſelon les principes de la morale, l'humanité arrivera ſans aucun doute au plus haut degré de civiliſation où puiſſent s'élever enſemble l'individu, la famille & la ſociété.

APPENDICE

APPENDICE

NOTES

A

« Le prix d'achat, le don de matin & le douaire repréſentent trois époques ſucceſſives de l'émancipation de la femme.

« L'achat des femmes fut la première formule du mariage du genre humain. Il remplaça l'état ſauvage où l'homme raviſſait l'objet de ſes déſirs.

« Ce que l'homme paya d'abord aux parents était le prix d'une choſe, car la femme commença par être conſidérée comme objet de volupté, avant de s'élever, par une émancipation lente & graduelle, à être la compagne & l'égale de l'homme ; ou bien c'était la compoſition du rapt, ſi le conſentement des parents n'avait pas d'abord été obtenu.

Devenu enſuite le prix du conſentement, les parents ſont obligés de le partager avec la famille même, là où ſon propre conſentement commence à être néceſſaire. L'amour fait naître la *morgengabe*, le don du matin; la reconnaiſſance & la prévoyance de l'époux & du père de famille, le douaire. » (Kœnigſwarter, *Etudes hiſtoriques ſur le développement de la ſociété humaine.*)

B

« Le premier polygame fut un homme maudit. Ce fut Lamech, qui, en épouſant deux femmes, fit trois êtres en une ſeule chair.

« Mais, dira-t-on, les bienheureux patriarches non-ſeulement eurent pluſieurs femmes, mais ils prirent même encore des concubines. En recommandant la continence, & en mettant un frein à la multiplicité des mariages, qui tendait à peupler le monde, il eſt évident que l'Evangile a aboli l'ancienne loi qui diſait: *Croiſſez & multipliez*. Et pourtant ces deux lois, en apparence contradictoires, émanent du même Dieu, qui voulut d'abord que l'eſpèce humaine s'accrût, & qui, dans ce but, lui lâcha les rênes, juſqu'à ce que le monde fût rempli & que l'eſpèce humaine fût aſſez nombreuſe

pour devenir le ſujet d'une nouvelle diſcipline. » (Tertullien, Exhortation à la chaſteté. *Choix des monuments primitifs de l'ère chrétienne*, par Buchon. Paris, 1842, p. 251.)

Saint Auguſtin développe à un point de vue particulier les raiſons de l'union d'Abraham avec Agar. Quoique les motifs qu'il donne ſemblent aſſez ſinguliers, il en reſſort pourtant quelque excuſe pour la polygamie primitive dans le genre humain. (Voir *Cité de Dieu*, liv. xv, ch. III, & liv. XVI, ch. XXVI.)

C

« Les courtiſanes ne purent pendant longtemps paraître en public que la figure couverte d'un voile ou d'un maſque. Il leur était défendu d'exercer leur profeſſion dans l'intérieur des villes. A Athènes, elles fréquentaient le Céramique, le Sciros & le vieux Forum, dans lequel était ſitué le temple de Vénus πάνδημος, lieu que Solon leur avait aſſigné. On les rencontrait encore dans un forum dépendant du port Pirée & nommé ϛοὰ μακρὰ, long portique. » (Poll.)

« Dans quelques villes les courtiſanes étaient diſtinguées des autres femmes par un coſtume par-

ticulier. Le légiſlateur d'Athènes ordonna qu'une modeſte ſimplicité fût le ſigne diſtinctif des femmes honnêtes; aux courtiſanes ſeules étaient réſervés les riches atours. » (*Clem. Alex.*, Pedag., lib. III, cap. 3.)

D

« Quid ſordidius, quid inanius decoris & turpitudinis plenius, meretricibus, lenonibus, cæteriſque hoc genus peſtibus dici poteſt? Aufer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidinibus. Conſtitue matronarum loco, labe ac dedecore dehoneſtaveris. » (*S. Aug.*, de Ordine, liber I, cap. 12, édit. des Bénédictins. Paris, 1679, t. I, p. 333, B.)

E

Pour obvier au danger de la proſtitution clandeſtine dont les conſéquences échappent au contrôle de l'autorité, « ſaint Louis croit devoir autoriſer les proſtituées à rentrer dans les villes, ſous la condition qu'elles réſideront dans des quartiers ſpéciaux & entièrement ſéparés des autres habitations. Cette autoriſation de ſaint Louis eſt le pre-

mier acte de tolérance émané de l'autorité, & de quelle autorité ? de ce roi célèbre par ses vertus, sa prudence, de ce prince enfin que l'Eglise a placé parmi les saints. Pour que ce roi si pieux se résignât à un tel sacrifice, il fallait donc qu'il en reconnût la nécessité absolue & fût convaincu qu'il importait au plus haut degré à l'ordre intérieur & à la morale publique. » (*Rapport au Sénat*, par M. Goulhot de Saint-Germain, *séance du* 22 *juin* 1865.)

F & G

Sans licence poétique, & dans toute la brutalité d'un philosophe, M. Proudhon exprime la même opinion : l'infériorité physique de la femme résulte de sa *non-masculinité*. La nature a fait de la femme « un être passif, un réceptacle pour les germes que seul l'homme produit, un lieu d'incubation comme la terre pour le grain de blé. » (*De la Justice dans la Révolution & dans l'Eglise*, tome III, p. 339.) — Et ne va-t-il pas plus loin que les Grecs ? « La femme, dit-il, est une réceptivité. De même qu'elle reçoit de l'homme l'embryon, elle en reçoit l'esprit & le devoir. » (*Id.*, tome III, p. 372.)

H

M. Proudhon, observant avec toute la froideur

du philoſophe les gentilleſſes d'eſprit de ſa petite fille, dit avec mélancolie : « Cette enfant a toute la philoſophie qu'elle aura jamais & qu'une femme par ſa propre force peut acquérir : des à peu près, des analogies, des fauſſes reſſemblances, des drôleries, des *variantes* tout au plus; mais rien de défini, ni analyſe, ni ſynthèſe, pas une idée adéquate, pas ombre d'une conception. » (*De la Juſtice dans la Révolution & dans l'Egliſe*, t. III, p. 358.)

Voici le paſſage complet où M. Proudhon s'explique ſur l'infériorité morale de la femme : « Sa conſcience eſt plus débile, de toute la différence qui ſépare ſon eſprit du nôtre; ſa moralité eſt d'une autre nature; ce qu'elle conçoit comme bien & mal, n'eſt pas identiquement le même que ce que l'homme conçoit lui-même comme bien & mal, en ſorte que, relativement à nous, la femme peut être qualifiée un *être immoral*. » (*De la Juſtice dans la Révolution & dans l'Egliſe*, t. III, p. 364.)

I

« Cependant le jour de l'aſſemblée arriva, & les évêques, par l'ordre du roi Gontran, ſe réunirent dans la ville de Mâcon.... Il y eut dans ce

ſynode un des évêques qui diſait qu'on ne devait pas comprendre les femmes ſous le nom d'*hommes*. Cependant les arguments des évêques le firent revenir, parce qu'on lui fit voir que les livres de l'Ancien Teſtament nous enſeignent « qu'au jour que Dieu créa l'homme, il les créa mâle & femelle, appelant la femme & l'homme d'un même nom, & les appelant tous les deux *homme*. Jéſus-Chriſt eſt nommé le fils de l'homme, parce qu'il eſt né d'une vierge, c'eſt-à-dire d'une femme à laquelle il dit, lorſqu'il a métamorphoſé l'eau en vin : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi? » & d'autres paroles. Ces témoignages & pluſieurs autres le convainquirent & firent ceſſer la diſcuſſion. » (Grégoire de Tours, Hiſtoire de France, liv. VIII, *Collection des mémoires relatifs à l'hiſtoire de France*, par M. Guizot, t. I, p. 449.)

J

« Les convenances du corps, dit Herder, conſiſtent à reſter tel qu'il devait être, & tel que Dieu l'a formé. La vraie beauté n'eſt rien autre que la repréſentation qui réſulte de l'accord de la perfection interne & de la ſanté. » (*Idées ſur l'hiſtoire de la philoſophie*, par Herder, traduit par Edgar Quinet, Paris, 1834, in-8°, t. I, pp. 257-258.)

K

Les unions tardives ont auſſi de graves inconvénients. — Tout homme de ſens & de cœur ne peut qu'applaudir aux ſcrupules de cette honnête mère de famille dont Ninon de Lenclos rapporte l'hiſtoire. On voulait marier ſa fille, jolie, jeune & pleine de ſanté, à un certain préſident Meunier, rachitique, pâle & malingre. Le monde trouvait qu'elle faiſait une folie de refuſer ce qu'on voulait bien appeler un beau mariage. La mère ſe taiſait ſur ſes raiſons. Exaſpérée, à la fin, des inſiſtances qu'on lui faiſait : « Non, dit-elle, je ne conſentirai jamais à ce que le préſident épouſe ma fille, je veux en faire une honnête femme, & je ne lui donnerai qu'un mari qui ſe porte auſſi bien qu'elle. »

L

« Quelques peuples profondément imbus de ces vérités ont pris ſoin de proclamer par des inſtitutions ſpéciales que la femme, en ſe renfermant au foyer, contribue aux ſuccès extérieurs de la famille, d'une manière plus efficace qu'en intervenant perſonnellement au dehors. En Chine, par exemple,

lorſqu'un fonctionnaire public a donné des preuves extraordinaires de zèle & d'habileté, le ſouverain ne ſe borne pas à le récompenſer ; il décerne en même temps à ſa femme une diſtinction honorifique. Le brevet conférant ce témoignage de la ſatisfaction impériale ne manque pas de conſtater que la femme ainſi diſtinguée a rendu à l'Etat un ſervice ſignalé, en ménageant à ſon mari une vie douce & heureuſe, & en doublant par là les forces que celui-ci a pu conſacrer à l'exercice de ſes fonctions. » (*La Réforme ſociale en France*, par Le Play, t. I, pp. 186 & 187.)

M

« J'en vois quelques-unes de vous tout occupées à enduire inceſſamment leurs cheveux pour leur donner une couleur blonde. Elles rougiſſent preſque de leur patrie ; elles ſont fâchées de n'avoir pas pris naiſſance dans les Gaules ou dans la Germanie. Elles tâchent de ſe dédommager en tranſportant à leur chevelure ce que la nature a donné à ces nations. Triſte préſage que cette brillante chevelure ! vaine & triſte beauté qui ſe termine enfin par la laideur ! En effet, ſans parler des autres inconvénients, n'eſt-il pas vrai que, par l'uſage de

ces parfums, on perd insensiblement les cheveux ? N'est-il pas vrai que le cerveau même est ordinairement affaibli par ces humeurs étrangères qui le gâtent à la fin, & par l'excessive ardeur du soleil, auquel vous prenez plaisir d'enflammer & de sécher votre tête ? Peut-on aimer des ornements qui produisent de si funestes effets ? Faut-il appeler beau ce qui n'est qu'un composé de choses si peu convenables ?

« Quoi, vous ne sauriez laisser vos cheveux en repos ! Tantôt vous les frisez, tantôt vous les défrisez ; tantôt vous les rehaussez, tantôt vous les abaissez : aujourd'hui vous les tressez, demain vous les laissez flotter avec une négligence affectée ; & quelquefois vous vous chargez d'un tas énorme de cheveux empruntés, que vous accommodez tantôt en forme de bonnet pour y emprisonner votre tête, tantôt en forme de pyramide pour montrer votre cou à découvert. » (Tertullien, *Traité de l'ornement des Femmes*, VI & VII.)

N

« La netteté extérieure représente en quelque sorte l'honnêteté intérieure.

« Soyez propre, Philotée, qu'il n'y ait rien ſur vous de traiſnant & mal agencé.

« L'éléphant n'eſt qu'une groſſe beſte, mais la plus digne qui vive ſur terre, & qui a le plus de ſens : je veux vous dire un traict de ſon honneſteté. Il ne change jamais de femelle & ayme tendrement celle qu'il a choiſie, avec laquelle néantmoins il ne parie que de trois ans en trois ans, & cela pour cinq jours ſeulement, & ſi ſecrètement, que jamais il n'eſt veu en ceſte acte ; mais il eſt bien veu pourtant le ſixieſme jour, auquel avant toute choſe il va droict à quelque rivière, en laquelle il ſe lave entièrement tout le corps, ſans vouloir aucunement retourner au troupeau, qu'il ne ſoit auparavant purifié. » (*Introduction à la vie dévote*, par Saint François de Sales, IIIe partie, contenant pluſieurs advis touchant l'exercice des vertus, chap. XXV & XXXIX ; *id.* IIIe partie, chap. XV & XIL.)

O

« Celui qui n'a pas ſoin de ſes dents, qui ne tâche pas, du moins, de les entretenir en bon état, trahit déjà par cette ſeule négligence des ſentiments ignobles. » (Lavater, *Eſſai ſur la phyſionomie*, cinquième fragment, chap. VIII.)

P

M. Le Play loue le ſyſtème de ſucceſſion en vigueur chez les Anglais, lequel n'abandonne aux filles que la moindre part de l'héritage paternel.

« Devenus indépendants des queſtions de fortune, les mariages ſe contractent moins habituellement entre perſonnes appartenant aux mêmes familles & aux mêmes ſituations ſociales; d'où réſulte, entre les diverſes claſſes de la ſociété, une fuſion féconde en réſultats. Cette organiſation de la propriété réduit le nombre des mariages conſanguins, conclus ſi ſouvent, dans le régime du partage forcé, en vue de conjurer la diviſion de certains immeubles; elle claſſe aux rangs ſupérieurs de la ſociété les femmes douées des plus éminentes qualités de leur ſexe; il ſe produit ainſi, de haut en bas & de proche en proche, une ſélection favorable au progrès de la race entière & dont les heureux réſultats ont toujours été conſtatés en Angleterre & dans notre ancienne province de Normandie. » (*La Réforme ſociale en France*, par Le Play, t. I, p. 185.)

Q

CROBYLE ET CORINNE

CROBYLE. — Ecoute bien ce que tu dois faire & comment il faut te conduire avec les hommes... Je t'ai élevée, ma fille, comme mon unique eſpérance.

CROBYLE. — ..... J'ai penſé qu'à ton âge tu me nourrirais à ton tour, en te procurant à toi-même de belles toilettes, de l'aiſance, des robes de pourpre, des ſervantes.

CORINNE. — Comment cela, maman? que voulez-vous dire?

CROBYLE. — En vivant avec les jeunes gens, en buvant..... avec eux moyennant finance.

CORINNE. — Comme Lyra, la fille de Daphnis?

CROBYLE. — Oui.

CORINNE. — Mais, maman, c'eſt une courtiſane.

CROBYLE. — Voyez le grand malheur! Tu deviendras riche comme elle, tu auras de nombreux amants. Pourquoi pleures-tu, Corinne? Ne vois-tu pas tout ce qu'il y a de courtiſanes, comme elles ſont recherchées, combien elles gagnent d'argent?

J'ai connu Daphnis en haillons, avant que ſa fille fût jolie & regardée. Tu vois maintenant comme elle eſt miſe : de l'or, des robes brodées, quatre ſervantes.

MUSARIUM ET SA MÈRE

LA MÈRE. — Tu vois tout ce que nous recevons de ce jeune homme : il ne t'a encore donné ni obole, ni robe, ni chauſſures, ni parfums ; mais ce ſont toujours des réponſes évaſives, des promeſſes, des eſpérances à long terme ; il répète ſans ceſſe : Ah ! ſi mon père.... Ah ! ſi j'étais maître de mon héritage, tout ſerait à toi ! Et toi, tu prétends qu'il a juré de t'épouſer.... Et tu crois cela ! C'eſt probablement pour cette raiſon que l'autre jour, comme il n'avait pas de quoi payer ſon écot, tu lui as donné ton anneau, à mon inſu ; il eſt allé le vendre pour boire, & tu lui as donné enſuite ces deux colliers d'Ionie, qui peſaient deux dariques chacun, & que le patron Praxias de Chios t'avait rapportés d'Ephèſe, où il les avait fait faire. Il fallait bien en effet que Chéréas eût de quoi payer ſon écot avec ſes amis.... En vérité, ce garçon-là eſt un tréſor que Mercure a fait tomber chez nous.

MUSARIUM. — Mais il eſt beau, ſans barbe ; il me dit qu'il m'adore, il verſe des larmes, & puis il

eſt fils de Dinomaque & de Lachès l'aréopagite ; il nous promet de m'épouſer ; il nous donne les plus belles eſpérances, dès que ſon vieux aura fermé l'œil.

La mère. — Qu'eſt-ce qu'il t'a donné pour cette fête ?

Musarium. — Rien, maman.

La mère. — Il eſt donc le ſeul qui ne ſache rien ſoutirer à ſon père, lui dépêcher un eſclave fripon, demander de l'argent à ſa mère, en la menaçant, ſi elle refuſe, de ſe faire ſoldat de marine ! Il aime mieux reſter planté chez nous, à titre onéreux, ne donnant rien, & empêchant de recevoir des autres.

Ces abominables rôles de mère, ces odieux caractères d'homme, ſe rencontrent encore dans le monde & parmi les courtiſanes. (Lucien, *Dialogue des courtiſanes ;* traduction par E. Talbot. Paris, Hachette, 1857, pp. 364, 366 & 367.)

INDEX

INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES QUI ONT SERVI DE SOURCES
ET DES ÉDITIONS
AUXQUELLES LES RENVOIS S'APPLIQUENT

Anthologie Grecque, in-12. — Paris, Hachette, 1863.

Antiquités Grecques, traduit de l'anglais de Robinſon, in-8. — Paris, Didot, 1837.

Ariſtote, trad. par Barthélemy Saint-Hilaire, grand in-8. — Paris, Dumon & Durand, 1858.

Choix des Monuments primitifs de l'Egliſe chrétienne, par A. Buchon, in-4. — Paris, Panthéon littéraire, 1852.

De la Juſtice dans la Révolution & dans l'Egliſe, par Proudhon, in-12. — Paris, Garnier, 1858.

De la Réforme ſociale en France, par Le Play, in-8. — Paris, Plon, 1864.

Eſſai hiſtorique ſur la Société civile dans le monde romain, par C. Schmidt, in-8. — Paris, Hachette, 1853.

Eſſai ſur la Phyſiognomie, par Lavater, in-fol. — La Haye, 1781.

Fêtes & courtiſanes de la Grèce, in-8. — Paris, 1821.

Hiſtoire d'Hérodote, trad. par Larcher, in-12. — Paris, Lefèvre, 1840.

Hiſtoire morale des Femmes, par E. Legouvé, in-12. — Paris, Sandré & Dentu, 1856.

Hiſtoire de la Femme, par A. Martin, in-12. — Paris, Didier, 1863.

Hiſtoire de l'Art chez les anciens, par Winckelman, in-4. — Paris, Janſen, an II.

Homère, Iliade, trad. par E. Bareſte, in-8. — Paris, Lavigne, 1843.

Homère, Odyſſée, trad. par E. Bareſte, in-8.—Paris, Lavigne, 1842.

Idées ſur la Philoſophie de l'hiſtoire de l'humanité, par Herder, trad. Quinet, in-8. — Paris, Levrault, 1834.

Inſtitution oratoire de Quintilien, trad. par Ouizille, in-8. — Paris, Panckoucke, 1829.

La Cité de Dieu de ſaint Auguſtin, par E. Saiſſet, in-12. — Paris, Charpentier, 1855.

La Femme jugée par les grands écrivains des deux ſexes, par Larcher, in-4. — Paris, Havard, 1861.

La Liberté dans le mariage, par E. de Girardin, in-12. — Paris, Librairie nouvelle, 1854.

Les Courtiſanes Grecques, par E. Deſchanel, in-32. — Bruxelles, Kieſſling, 1853.

L'Etat & la République de Platon, trad. de Grou, in-12. — Paris, Charpentier, 1853.

Les Céſars, par Franz de Champagny, in-12. — Paris, Bray, 1859.

Les Femmes peintes par elles-mêmes, in-12. — Leipſig, Dürr, 1858.

Le Banquet, œuvres complètes de Platon, trad. par Victor Couſin, in-8. — Paris, Rey, 1831.

Les Lois de Platon, trad. de Grou, in-12. — Paris, Charpentier, 1854.

Le Banquet des Savants, œuvres d'Athénée, traduit par Lefebvre de Villebrune, in-4. — Paris, Lamy, 1839.

Les Vies des Hommes illustres de Plutarque, traduites du grec par Amyot, avec des notes de Brotier & Vauvilliers, revues par E. Clavier, in-8. — Paris, Cuffac, 1801.

Le Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy, revu par Raoul Rochette, in-8. — Paris, Cuffac, 1820.

Les OEuvres d'Hésiode, trad. par M. Gin. — Paris, 1785.

Lettres grecques, par le rhéteur Alciphron, in-12. — Paris, Nyon, 1785.

Ménandre, par G. Guizot. — Paris, Didier, 1855.

OEuvres complètes de Thucydide & de Xénophon, par A. Buchon, in-4. — Paris, Desrez, 1840.

OEuvres complètes de Lucien, trad. par E. Talbot. — Paris, Hachette, 1857.

OEuvres complètes de Térence, trad. par F. Collet, in-18. — Paris, Lefèvre, 1845.

Recherches sur la Condition civile & politique des femmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours, par Ed. Laboulaye, in-8. — Paris, Durand, 1843.

Rome au Siècle d'Auguste, par Charles Dezobry, in-8. — Paris, Dezobry, 1846.

Satires de Juvénal, trad. par Duffaulx, édition revue par J. Pierrot, in-8. — Paris, Panckoucke, 1839.

Suétone, trad. par de Golbéry, in-8. — Paris, Panckoucke, 1830.

Tacite, trad. par Dureau de Lamalle, in-8.—Paris, Michaud, 1817.

Théâtre de Plaute, trad. par Naudet, in-18. — Paris, Lefebvre, 1845.

TABLE

	Pages.
INTRODUCTION	v
I. De l'influence de l'élément chrétien	1
II. De l'influence de l'élément germain	13
III. Premiers âges	27
IV. Les Philosophes. — *Aristote, Platon*	45
V. Les Moralistes. (Principes & préceptes.) — 1° *La Fille*	57
VI. Les Moralistes. (Principes & préceptes.) — 2° *La Femme & le Mariage*	81
VII. Les Poètes. — *Examen des types*	133
VIII. L'Histoire Grecque	173
IX. L'Histoire Romaine	203
X. Les Hétaïres	233
XI. Cléopâtre	263
CONCLUSION	287
APPENDICE	297

RECTIFICATIONS APRÈS IMPRESSION

Page 9, *au lieu de:* Les anciens, felon cet écrivain, « n'avaient « pas même conçu le fentiment du véritable amour ! — *lifez :* Les anciens, felon cet écrivain, n'avaient pas même conçu le fentiment du véritable amour ! «

Page 36, lignes 3 & 4, au lieu de *inflition*, lifez : *inftitution*.

PR

7 90 3/ESTD 53 005 DR 2 4270

HQ 1127 .R34 1865 C.1
La femme dans l'antiquite et d
Stanford University Libraries
3 6105 041 019 311

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004